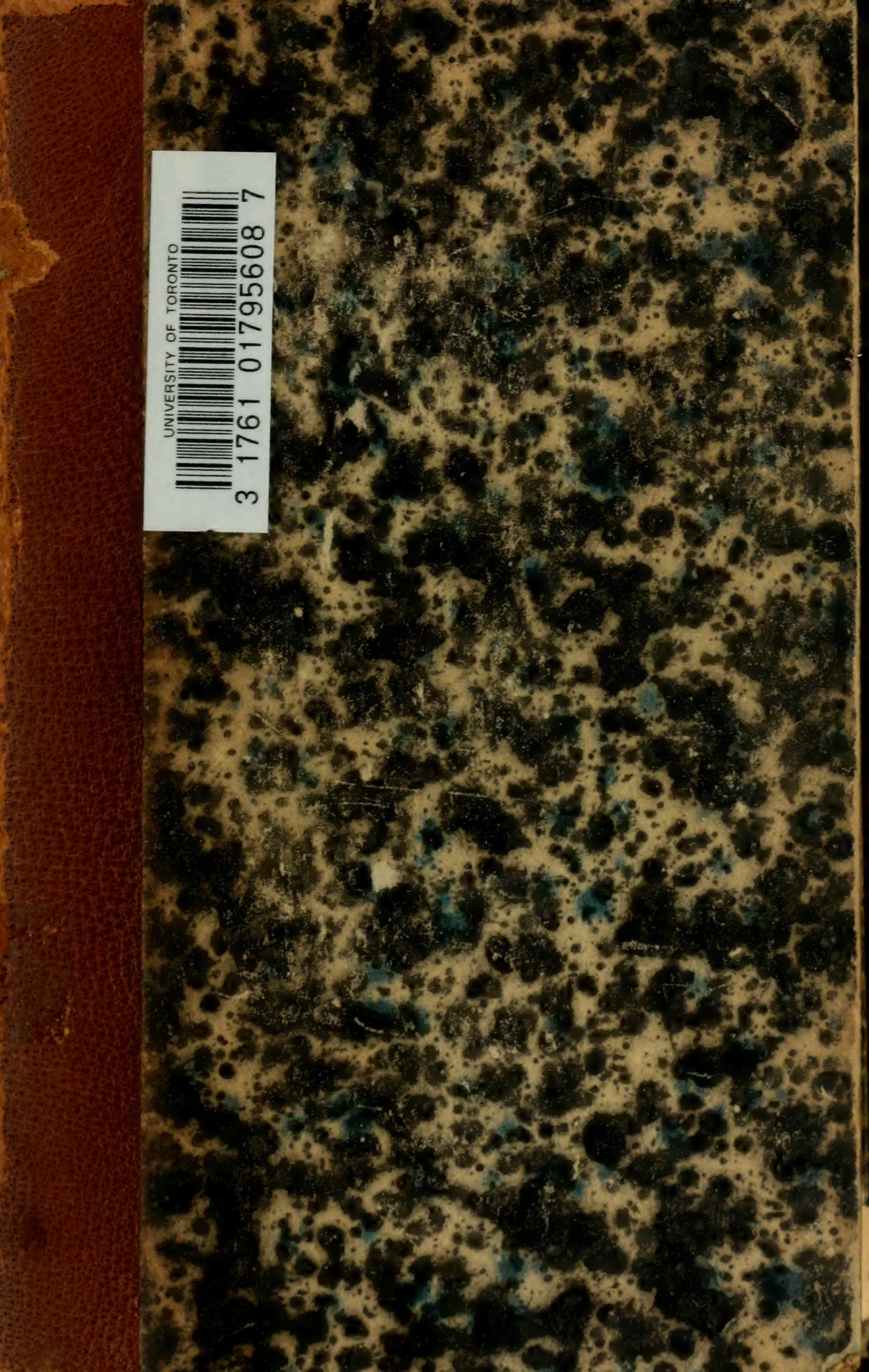

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01795608 7





IL A ÉTÉ TIRÉ

Vingt-cinq exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder.

LA PETITE HISTOIRE

PRUSSIENS D'HIER

ET DE TOUJOURS

OUVRAGES DE G. LENOTRE

ACADÉMIE FRANÇAISE, *Prix Berger, 1902.*

LA GUILLOTINE pendant la Révolution. 16e édition.
LE VRAI CHEVALIER DE MAISON-ROUGE. 15e édition.
LE BARON DE BATZ. 16e édition.
PARIS RÉVOLUTIONNAIRE. 29e édition.
VIEILLES MAISONS, VIEUX PAPIERS, 1re série. 50e édition.
VIEILLES MAISONS. VIEUX PAPIERS, 2e série. 42e édition.
VIEILLES MAISONS, VIEUX PAPIERS, 3e série. 35e édition.
VIEILLES MAISONS, VIEUX PAPIERS, 4e série. 24e édition.
BLEUS, BLANCS ET ROUGES. Récits d'histoire révolutionnaire, d'après des documents inédits. 13e édition.
LA CAPTIVITÉ ET LA MORT DE MARIE-ANTOINETTE. 23e édition.
LE MARQUIS DE LA ROUËRIE et la Conjuration bretonne. 17e édition.
TOURNEBUT ; la Chouannerie normande au temps de l'Empire, 1804-1809. 17e édition.
LE DRAME DE VARENNES. Juin 1791. 27e édition.

13 volumes in-8° écu à **5** francs le volume, broché.
Reliés amateur avec fers, le volume. . . . . 9 fr.

Mémoires et souvenirs sur la Révolution et l'Empire, publiés avec des documents inédits, par G. LENOTRE :

LES MASSACRES DE SEPTEMBRE (1792). 24e édition.
LES FILS DE PHILIPPE-ÉGALITÉ PENDANT LA TERREUR (1790-1796). 16e édition.
LA FILLE DE LOUIS XVI. Marie-Thérèse-Charlotte de France, Duchesse d'Angoulême (1794-1799). 21e édition.
LE TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE (1793-1795). 24e édition.
LES NOYADES DE NANTES (1793). 19e édition.

Cinq volumes in-16 jésus à **3** fr. **50** le vol. broché.
Reliés amateur avec fers, le volume . . . . 7 fr.

G. LENOTRE

LA PETITE HISTOIRE

PRUSSIENS D'HIER

ET DE TOUJOURS

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1916

A Monsieur le Docteur A. BARETY.

L'ami réconfortant des jours douloureux,

en témoignage de profonde reconnaissance
et de fidèle affection.

G. L.

Nice, 1915.

LEUR DÉMENCE

I

TÊTES CARRÉES

21 *octobre* 1914.

Les peuples latins qui protestent unanimement contre l'incendie de la cathédrale de Reims méconnaissent absolument la « mentalité » prussienne, s'ils se figurent que le cri d'indignation arraché au monde civilisé par ce crime odieux sera entendu outre-Rhin. Il n'y sera pas compris, à coup sûr : en détruisant ce divin joyau, les Allemands sont persuadés qu'ils accomplissent, ainsi qu'ils s'en vantent volontiers, « les desseins visibles de la Providence ». L'action est méritoire : soyez certains qu'elle est approuvée généralement depuis les bords du Neckar jusqu'à la Vistule.

Et ils déplorent, en même temps, « les exigences de la conquête ». L'esprit prussien est ainsi fait. Hypocrisie ? — Certes ! Mais hypocrisie innée et inconsciente. On en citerait nombre d'exemples. Tandis qu'en 1870 les troupes badoises bombardaient Strasbourg, tandis que — durant trente-quatre jours et trente-quatre nuits — brûlaient des quartiers entiers, que dix mille habitants erraient sous les flammes, sans asile ; que soixante-dix mille

autres, entassés dans les caves, souffraient les plus atroces douleurs que puissent supporter des êtres humains; qu'une pluie d'obus s'abattait sur le temple neuf, sur la bibliothèque, le musée, le théâtre, sur la cathédrale, les *curieux* venaient en *trains de plaisir*, de la Bavière, du Wurtemberg, de la Prusse surtout, pour contempler, de Kehl ou de Mundolsheim, « les nuits enflammées de l'Alsace ». Ils frémissaient d'enthousiasme à regarder les reflets de l'immense incendie vaciller sur les montagnes des Vosges et sur la Forêt-Noire, et ils s'extasiaient de « l'effet sublime et nouveau que produisait la grande ombre svelte de la cathédrale au milieu de ces clartés d'enfer ». Des marchands distribuaient des friandises ; les chopes de bière circulaient dans des brasseries improvisées. Et n'imaginez pas au moins que le sentiment dominant en cette foule de spectateurs barbares fût la satisfaction, quasi explicable, de voir réduite à merci une citadelle ennemie. Non pas ! Tandis que la pauvre ville s'écroulait dans les flammes, ces brutes mystiques lui adressaient des déclarations d'amour et chantaient cet hymne rapidement devenu populaire, et dont la sanglante ironie n'échappait qu'à ceux qui l'avaient composé :

O Strasbourg! O Strasbourg ! Ville admirablement belle, où sont enfermés mon orgueil et ma gloire... Dans les bras du brigand français se consume la fille de mon cœur. O Strasbourg, éveille-toi de tes rêves ténébreux; tes frères accourent en foule et tu seras sauvée!...

Il y eut mieux, le grand-duc de Bade, dont les troupes investissaient Strasbourg, écrivit au géné-

ral Ulrich, défenseur de la ville, pour lui exprimer, *en bon voisin de l'Alsace*, « la vive douleur » que lui causait l'habileté de ses artilleurs, et son désir « de mettre fin, le plus tôt possible, aux souffrances de la malheureuse population » ajoutant que « connaissant ses devoirs envers Dieu, ne désirant qu'une gloire, celle de l'*amour fraternel*, il a hâte de mettre fin à ce drame terrible ». L'idée ne lui vient pas que les catastrophes dont il se dit navré, ce sont ses canonniers qui les causent. Que demande-t-il ? Presque rien : pourquoi les Strasbourgeois s'obstinent-ils à se laisser mitrailler ? Que les assiégés capitulent pour lui épargner le chagrin de tuer malgré lui tant d'innocents... La lettre parut aux gens d'outre-Rhin admirable ; à leur avis elle émanait d'un parfait gentilhomme et d'un philanthrope; nul d'entre eux ne s'avisa de ce qu'avait de cruellement burlesque cette cynique jérémiade ; quand la ville enfin dut se rendre, le général de Werder, en y pénétrant à la tête des incendiaires, dit : « Strasbourg est cause de sa ruine! »

C'est la façon de penser allemande : ce peuple est imbu de sophismes. A force d'analyser, de considérer, d'examiner et de discuter, ses philosophes en sont arrivés à « accorder les contraires ». Dans la métaphysique transcendante, le *oui* est égal au *non*, et cela se discute le plus sérieusement du monde à Tubingen et à Heidelberg. Mis au service de la vie pratique, ce paradoxe engendre de singulières conséquences : cruauté égale com-

passion ; pillage égale honnêteté, et *Kultur* égale barbarie. On s'étonne que des hommes, si proches de nous géographiquement, si voisins et si jaloux de notre civilisation, massacrent des enfants, éventrent des femmes, achèvent des blessés, détruisent des bibliothèques et des cathédrales ; l'Histoire s'étonnera bien davantage, en constatant que tout cela fut voulu, prémédité, exécuté de sang-froid, par ordre, sans colère — ils disent, eux, *à regret*. Car les mesures les plus draconiennes émanées des dictateurs prussiens débutent invariablement par ses mots : « L'administration *se voit forcée...* » Ce ne sont pas des cruautés, ce sont des arguments ; une guerre est une manière de controverse : il importe de déconcerter l'adversaire, de l'intimider, de lui tendre des « traquenards ». Arguments aussi, les obus de huit cents kilos, les fausses sonneries de *cessez le feu*, le drapeau blanc à croix rouge arboré sur des batteries de mitrailleuses, la profanation des tombes, l'empoisonnement des rivières. Ces félonies déshonorantes ne semblent pas aux Allemands plus coupables que ces petites roueries anodines au moyen desquelles un habile avocat désarçonne son adversaire. Ils ont ces choses « dans le sang » et ceux des nôtres qui ont tenté de pénétrer cette psychologie ténébreuse, y ont à peu près perdu leur latin. Nos soldats, dans leur rude et clair bon sens, ont créé, pour désigner les Teutons, les quolibets de *Têtes carrées* ou *Têtes de Boches*, exprimant bien par là l'impossibilité d'une idée commune ou d'une entente possible avec les hommes

dont les cerveaux sont faits si différemment des nôtres.

Tête de Boche! Ça dit tout. Cela n'empêche pas qu'on lira avec grand profit un petit livre publié en 1881, par M. Albert Dumont, un Alsacien qui connaissait bien la Prusse et l'avait vue à l'œuvre : *l'Administration et la propagande prussiennes en Alsace*. Ce recueil d'études écrites « d'après nature » abonde en constatations déconcertantes. Celle-ci entre beaucoup d'autres : les pesants érudits d'au delà du Rhin avaient répété et *prouvé* mille et mille fois que l'Alsace n'était pas française; que cette malheureuse province gémissait sous le joug des *Welches* et ne désirait rien tant que sa réunion à la Germania maternelle. La conquête survint, bientôt suivie des élections du 8 février 1871. L'Alsace tout entière, quoique déjà sous la férule prussienne, l'Alsace, prise au dépourvu, sans comités, sans journaux, sans qu'une profession de foi eût été publiée, vota unanimement pour les plus irréductibles patriotes français et protesta d'une seule voix contre l'annexion. Coup dur pour les *professors* qui, si souvent, avaient proclamé les sentiments germanophiles de la « chère province ». On croira peut-être qu'ils s'avouèrent vaincus ? Non pas. Ils proclamèrent la justesse de leurs pronostics, et voici leur thème — textuel : « Que l'Allemagne soit fière ! Le sang de nos ancêtres n'a pas dégénéré dans les veines des Alsaciens : plus ils sont dévoués à la France, plus ils témoignent à leur insu qu'ils sont Allemands. Cet attachement est une dernière preuve qui rend plus sensible la

parenté de l'Allemagne et de l'Alsace ! » De pareilles déductions enchantent les lecteurs d'outre-Rhin ; elles leur paraissent d'une évidence incontestable et d'une finesse supérieure. Chez nous, un tel raisonnement semblerait imbécile ou grossièrement ironique ; chez eux, il touche à la philosophie transcendante... Têtes de Boches !

Peut-être ceci aidera-t-il à comprendre cette sorte de candeur cynique dont ils ont donné et donnent tant de preuves. Leurs historiens ont faussé l'Histoire ; leurs statisticiens ont faussé les statistiques, comme leurs agences faussent les nouvelles, comme leurs diplomates faussent les dépêches. Ceux qui cherchent les raisons des choses, vous apprendront que c'est à leur excès de *subjectivité* que les Allemands doivent cette déplorable sophistique. Soit ; et qu'importe ? Le faux est leur atmosphère : à la respirer, ils ont perdu la notion du loyal et du propre. A moins de croire que la civilisation soit sur eux sans prise, comment expliquer autrement qu'un de leurs officiers ne puisse passer une nuit dans une maison française sans laisser, en manière de carte de visite, sur la table du salon ou sur le billard, une trace ordurière de son séjour ? Comment expliquer ces liasses de titres volés qu'on trouve dans les poches de certains des leurs, faits prisonniers ? Que dans les meilleures maisons de Berlin et d'ailleurs on fasse parade de beaux services de porcelaine ou de superbes pièces d'argenterie *conquis* en France ? Quand ils veulent se montrer *délicats*, c'est pis

encore : dans une bourgade du nord, un chef, logé en une villa que les propriétaires ont abandonnée, met, sans scrupules, dans sa cantine, un lot de miniatures de famille, œuvres charmantes et précieuses du XVIIIe siècle, et laisse, *en échange*, sa photographie et celle de sa femme, avec un mot *galant* à l'adresse de l'hôtesse absente ! Et celui-là est bien persuadé qu'il agit en gentleman d'esprit et que son joli geste sera grandement apprécié.

Il y a bien longtemps que les sociologues suivent, avec consternation, les progrès de cette dépravation psychologique qui a perverti *l'honnête Allemagne*. M. Albert Dumont cite, textuellement, une lettre qu'un soldat prussien adressait en 1870, de Normandie, à sa mère, la *frau* Meyer, à Stolberg, près d'Aix-la-Chapelle. Et voici ce que, dans cette filiale missive, la brave frau Meyer put lire, avec effarement, je l'espère : « Chère petite mère, si Dieu veut que nous rentrions chez nous, il n'y aura plus pour nous de différence entre le mien et le tien. Nous serons tous de fieffés coquins. Il nous est *ordonné* de prendre, dans les châteaux que nous occupons, tout ce qui n'est pas cloué ou vissé. Toutes les affaires de toilette, tableaux, glaces, pièces de toile, albums... Les officiers gardent leur supériorité dans cette circonstance et volent surtout de magnifiques peintures... Notre ober-major, le prince de Waldeck, me disait avant-hier : « Meyer, faites-moi le plaisir de voler tout ce que « vous pourrez ; nous voulons montrer à ce peuple « qu'il ne s'est pas impunément engagé dans cette » guerre... » Je ne pouvais répondre que par

l'obéissance. Ci-joint quelques échantillons de mes larcins. »

Nous serons tous de fieffés coquins ! Il me semble que, comme psychologue, ce Meyer-là surpasse tous les autres et qu'après quarante ans d'efforts et de progrès, les temps sont révolus où sa prédiction s'est réalisée.

II

L'HISTOIRE A REBOURS

29 octobre 1914.

Guillaume II, visitant certaines écoles de son empire, il y a quelque vingt-cinq ans, et interrogeant les enfants sur l'Histoire (l'histoire de Prusse, la seule qu'on enseigne là-bas), fut vexé d'entendre les réponses que lui faisaient les élèves, très instruits du passé lointain de leur pays (au temps où les Hohenzollern n'étaient que de pauvres margraves ou de modestes *électeurs*, sans thalers ni forteresses, sans grenadiers et sans fifres), mais très ignorants aussi des événements plus récents dont l'étude était réservée, comme il convient, pour les classes supérieures. Sa Majesté impériale jugea qu'il y avait là quelque chose à réformer; que le plus pressé, pour un petit Prussien, est de savoir d'abord combien il est heureux d'être né sujet du kaiser et de concevoir, dès l'enfance, tout l'orgueil justifié par ce titre enviable. Guillaume II décida donc, sans désemparer, qu'à l'avenir les jeunes Teutons apprendraient l'Histoire *à rebours*; c'est-à-dire qu'ils commenceraient par l'étude, éminemment flatteuse, des miraculeux événements

de 1870 et de la merveilleuse constitution de l'Empire, le monde datant, n'est-ce pas? de cette période à jamais mémorable. Des faits antérieurs, sans importance, on s'instruira s'il reste du temps, au fur et à mesure de l'avancement des études, de façon que ceux des écoliers qui ne suivront que les classes élémentaires connaîtront du moins leur bonheur d'appartenir à un maître aussi puissant et d'avoir à travailler toute leur vie pour le roi de Prusse.

L'idée parut géniale à une quantité considérable de doctors et de professors extasiés. L'un d'eux, nommé Hermann Grimm, se chargea de la préciser et de la développer respectueusement en un pesant travail dont M. Th. de Wyzewa fit naguère, dans la *Revue des Deux Mondes*, une critique aussi fine que judicieuse. Ce Grimm ne se doutait pas, probablement, tant l'Allemand a le génie inné de la contrefaçon, qu'il reprenait simplement une vieille théorie de d'Alembert, lequel, en un jour de paradoxe, avait émis un projet semblable, excluant toutefois, et très prudemment, l'histoire contemporaine de ce programme à renversement.

Imaginez, par exemple, l'intérêt que présenterait l'épopée de Napoléon si quelque magister lunatique la racontait à ses élèves en débutant par l'agonie de Sainte-Hélène, pour remonter de là à Waterloo, événement que suivrait le retour de l'île d'Elbe, précédant la campagne de Russie, qui, elle-même, viendrait avant Wagram et Austerlitz. L'empereur serait couronné par le pape avant

d'être lieutenant d'artillerie, et son histoire se terminerait par les années d'apprentissage de l'école militaire de Brienne. C'est à rendre fou, et nos excentriques les plus hardis n'ont rien conçu d'aussi dément. Ainsi cependant, sur le désir du kaiser, soucieux que ses petits sujets commençassent par *le plus beau*, fut élaboré un programme de cours d'Histoire à l'usage des écoles et des gymnases allemands, et cet effarant margouillis des plus vénérables chronologies explique à lui seul bien des choses.

Avez-vous parfois vu, dans quelque bourgade d'outre-Rhin, les marmots de dix à douze ans sortir en bande de l'école? L'air insolent et dur, le sac d'écolier au dos, coiffés d'une casquette à la de Moltke, ils brandissent leur règle et arpentent la rue au pas cadencé comme s'ils entraient dans une ville conquise. C'est l'âge où on leur enseigne que la patrie prussienne est la reine de la civilisation, que le monde lui doit la lumière et que la gloire de ses armes invincibles inspire une sainte terreur aux pauvres petites nations qui l'avoisinent. C'est l'âge où, en fait de catéchisme, on apprend au petit Prussien qu'une trinité auguste a créé le monde moderne : les trois dieux qui la composent forment « un tout idéal et indissoluble », *ein ungetrenntes ideales Ganzes :* Guillaume Ier, Frédéric le Noble et Guillaume II. — C'est l'âge où on lui montre, au début de chaque leçon, l'image impériale: « Qui est-ce? » L'enfant répond en s'inclinant: « C'est Sa Majesté l'empereur ». — « Que

lui devons-nous ? ajoute l'instituteur d'un ton recueilli. — « Nous lui devons tout ce que nous avons et tout ce que nous possédons... » Et le cours continue par l'exposé détaillé des victoires allemandes contre la France dégénérée. De tout ce qui a précédé cette phase éphémère, pas un mot. Avant 1870, c'est la nuit, le chaos.

Il n'y a pas besoin de vivre longtemps en Allemagne pour y constater une dissemblance frappante entre les marmots de dix à douze ans et les adolescents qui atteignent leur quinzième année. Ceux-ci n'ont plus de gaieté enfantine, on les croirait déjà, a dit Victor Tissot, « accablés sous le poids des soucis de l'avenir ». Ah ! c'est qu'à ces derniers, la vie a déjà apporté une terrible désillusion : leur maître a abordé le second chapitre de l'*Histoire à rebours* et ce chapitre est déjà moins séduisant que le premier. Certes, on leur a caché qu'en 1866, la Prusse fut en guerre contre le reste de l'Allemagne : on leur a présenté cet incident comme « une fable, un apologue », *ein halbmythische Gestaltung*, et ils n'y ont rien compris. Les allusions à certains événements survenus en 1806 et 1792 n'ont pas été plus claires ; on a simplement parlé de démêlés fâcheux avec l'ennemi héréditaire, le turbulent voisin français, couvert de crimes et âpre à la conquête ; mais à quinze ans, les curiosités sont en éveil et l'élève a trouvé moyen de se renseigner hors de l'école. Quelle déception ! Eh ! quoi, la Prusse a été vaincue, humiliée, réduite à néant ? les souverains ont dû mendier la pitié du vainqueur ? Ces révélations désenchantantes ont

assombri l'âme de l'enfant. Ce sera bien pis quand, à l'âge des diplômes, il lui faudra s'instruire des annales plus anciennes encore.

L'étudiant allemand n'est pas gai. Pâle, réfléchi, il a l'air famélique et sournois ; il passe de longues heures silencieuses à sucer le tuyau d'une pipe en ruminant de vieilles rancunes. Dame ! c'est qu'il subit la rude épreuve d'apprendre, par les livres, qu'il fut un temps — très peu lointain — où la Prusse était un pauvre petit État, le dernier, le plus humble de tous, gouverné par des souverains dont la brutalité et l'avarice étaient la risée de l'Europe ; qu'un de leurs rois était si pingre qu'il faisait remettre des « redingotes à ses boutons » et rognait sur la nourriture de son fils pour s'acheter des grenadiers ; qu'un autre — dont on ne peut pas raconter la vie privée devant les dames — doit le meilleur de sa renommée au goût qu'il professait pour la littérature et la philosophie françaises ; à cette époque-là, l'empereur d'Allemagne ne s'appelait pas Hohenzollern, nom qui, auparavant encore, était inconnu partout ailleurs qu'aux environs d'un vieux donjon de Souabe dans lequel vivaient des landgraves pillards que leurs voisins méfiants tenaient en légitime surveillance...

Et comment donc M. Grimm va-t-il présenter tout cela ? Car il n'y a rien de plus décevant qu'une histoire qui commence bien et finit mal. C'est très simple : de Iéna, de Valmy, des débuts misérables et des grands-parents peu recommandables, il ne souffle mot. Il remplace les faits par

des statistiques; jonglant avec les chiffres, il triomphe, et prouve, par les mathématiques, au petit Prussien émerveillé, qu'il est un être supérieur et privilégié dont les souverains sont visiblement les instruments de la Providence. Avant la Prusse, le monde était barbare ; depuis qu'elle existe, les ténèbres ont disparu et son soleil s'élève de jour en jour plus radieux sur le monde. Ce téméraire professeur se doute-t-il qu'il promulgue effrontément au rang de science les anodins palliatifs dont on accusait jadis — et faussement d'ailleurs — le père Loriquet ? Mais étonnons-nous maintenant des mensonges que débitent les agences berlinoises : elles notent l'histoire d'aujourd'hui dans le même ton que les manuels scolaires emploient pour orchestrer celle d'autrefois. Telle est, là-bas, la méthode officielle. C'est un système.

L'heure est proche, évidemment, où l'histoire de Prusse, par quelque bout qu'on la prenne, et surtout *à rebours*, commencera par un chapitre déplaisant. Et comment fera-t-on pour passer celui-là sous silence ? Décidément le procédé ne vaut rien, et je lui préfère celui qu'employait, vers 1807, pour apprendre l'histoire aux petits Prussiens, un certain Iahn, professeur de gymnastique que l'Allemagne a placé au rang des héros. Quand Iahn, accompagné de ses élèves, passait à Berlin, sous la porte de Brandebourg, découronnée de son char de la Victoire qui galopait alors sur la route de Paris, il leur demandait : « A quoi pensez-vous ? » Si les enfants répondaient évasivement, Iahn leur allongeait de formidables soufflets. « Vous devez

penser, grondait-il, que vous êtes des fils de vaincus, et que votre devoir est d'aller chercher en France le char de la Victoire, descendu de là-haut, et qu'a emporté Napoléon... »

Ça, au moins, c'était « la leçon de choses », la vraie école à la prussienne ; et quand les élèves de Iahn arrivaient au régiment, ils étaient tout dressés à recevoir les coups de pied et les gifles qui, là-bas, font entrer la théorie du soldat dans les cerveaux les plus obtus.

III

PANGERMANISME

12 *décembre* 1914.

Comme tout le monde je connaissais le mot et croyais saisir sa signification ; j'aperçois maintenant que je ne comprenais ni l'importance ni l'étendue de la thèse qu'il représente. Je pense que nombre de bonnes gens sont dans mon cas, ce vocable prétentieux faisant illusion et ayant, ma foi, l'air de désigner une théorie politique établie sur des bases sérieuses. Il n'en est rien : le pangermanisme est une mystification colossale, une de ces plaisanteries de pesanteur formidable chères aux Teutons de pure race.

J'aurais cru qu'on entendait par là l'union conclue, en vue de la domination universelle, entre tous les pays allemands. La chose, ainsi envisagée, demeurait raisonnable ; mais ce n'est pas cela du tout. Les purs pangermanistes, et ils sont légion outre-Rhin, établissent d'abord et posent en principe que le peuple allemand est « le peuple élu », le véritable peuple de Dieu, marqué, de toute éternité, pour régénérer l'humanité. Ce n'est pas leur faute, aux Boches, si le Très-Haut les a choisis

pour cette mission sainte : quelques-uns même en souffrent dans leur modestie et regrettent tout bas le temps où ils se figuraient être des hommes comme les autres. Mais ils n'y peuvent rien changer ; il faut bien qu'ils acceptent cette supériorité incontestable et innée ; le ciel s'est montré envers eux si prodigue de ses dons ! Ils possèdent la pureté des mœurs et la candeur de Lohengrin, le goût sûr et délicat, le culte de l'idéal, des estomacs infatigables, une étincelante pleïade d'artistes de génie et des savants infaillibles. Tel est le point de départ de la thèse, et vous la trouverez complaisamment et tout au long exposée dans un ouvrage — illisible d'ailleurs — dont le titre est *les Fondations du XIXe siècle*, et qui a eu pour parrain et pour propagateur le kaiser lui-même.

Ceci admis, sans contestation possible, les pangermanistes exposent que la nation privilégiée ne se compose pas seulement des populations qui emploient plus ou moins correctement la langue de Gœthe, boivent de la bière, portent le casque à pointe et fument des pipes en porcelaine ; ils revendiquent aussi, comme leurs, les régions où l'on *devrait* parler allemand, et où on s'en abstient obstinément par suite d'un coupable mépris des traditions, auquel il est urgent de remédier radicalement. Allemands, par suite, les Suédois, les Norvégiens, les Danois, les Hollandais, les Anglais, les Belges, les Russes de Courlande, les Hongrois, les Polonais : allemandes, la Bohême, la Lombardie, la Serbie, la Croatie, la Suisse, la Flandre française, la Champagne, la Franche-Comté et la Bourgogne.

Ce ridicule fatras de niaiseries, appuyé de preuves pseudo-historiques qui dépassent en extravagance les plus « loufoques » conceptions du défunt auteur de *Deux et deux font cinq*, est très sérieusement servi à l'Allemagne par les plus illustres érudits et les plus profonds penseurs de Leipzig, de Munich et de Berlin. Ils ne s'arrêtent pas en si beau chemin, et dans leur prurit d'établir que rien n'est bien que de chez eux et qu'aucun mortel ne peut avoir de génie s'il n'est de race teutonne, ils se sont livrés à une laborieuse enquête qui leur assurerait chez nous un cabanon dans quelque maison nationale de santé.

A force de falsifier les textes, d'échafauder des hypothèses et de torturer les étymologies, ils sont arrivés, en effet, à se persuader que tous les grands hommes dont s'honore l'humanité appartiennent, pour peu qu'on les examine de près, à la grande famille allemande. Dante était Allemand ; il suffit d'étudier ses portraits pour acquérir la certitude de cette origine ; saint François d'Assise était Allemand : sa vocation de *bâtisseur d'églises* — qui l'eût cru ? — sa ferveur évangélique l'établissent surabondamment ; Pascal était Allemand, la preuve en est qu'il n'aimait pas les jésuites ; Montaigne était Allemand : il n'y a qu'à le lire avec intelligence pour s'en convaincre à tout jamais. Ainsi des autres.

Un certain Herr Professor Ludwig Woltmann s'est appliqué même à démontrer que *tous* les fameux artistes de la Renaissance italienne provenaient également de parents teutons : Benvenuto Cellini, notamment, dont la barbe était blonde,

tirant sur le roux ; Michel-Ange Buonarotti, dont le véritable nom, Bohn-Rotto, ou, peut-être, Beon-Rad, indique une origine saxonne ; Léonard de Vinci ne s'appelait pas *Vinci*, mais Wincke ; ne vint-il pas au monde, d'ailleurs, dans le château d'Anchiano dont l'appellation dérive manifestement du vieil allemand Anke ? Précisément, dans le voisinage de ce manoir aujourd'hui en ruines, se trouvent plusieurs localités dont les noms paraissent, aux esprits superficiels, être de tournure tout italienne : *Lamporecchio, Tizzana*, mais qui, pour les doctors pangermanistes de Berlin doivent s'écrire *Lamprecht* et *Tietz*. En ce qui concerne Raphaël, il faudrait être ignare pour contester sa nationalité tudesque : sa famille habitait Colbordolo, — traduction évidente de *Heribord* ou *Hellisport*, — et son nom de *Sanzio* ou *Santi* correspond à Sandt, très répandu en Allemagne. Au reste, le grand peintre de la Madone avait « la figure d'un dessin noble », la barbe blonde et ses traits étaient « le miroir d'une belle âme »... Ainsi, plus de doute !

Un autre pince-sans-rire de là-bas, le doctor Reimer, dans un volumineux ouvrage intitulé *Une Allemagne pangermaniste*, a fait mieux encore : il a prouvé que *le Christ fut Allemand*. Dégustez ce syllogisme : si Jésus-Christ n'est pas d'origine teutonne, il doit être considéré comme un mythe ; or, personne ne peut dire que le Sauveur est un mythe : *ergo*... il était Allemand ! D'abord la tradition assure qu'il était blond : s'il existe des esprits assez butés pour ne point s'incliner devant une preuve de ce genre, le docte Reimer en tient d'au-

tres en réserve : il suffit d'analyser le nom de Jésus : la première syllabe, *Jes*, est manifestement une altération de la syllabe *Ger* ; la seconde syllabe, *us*, est la terminaison latine de tous les mots masculins et équivaut par conséquent à l'allemand *man*. Donc, Jésus se nommait *German*. Est-il quelque chose de plus lumineux ?

De tout temps il exista des mystificateurs dont l'amusement fut de *tripatouiller* l'Histoire. On nous a prouvé de la sorte que Napoléon n'avait jamais existé et que le maréchal Ney était mort octogénaire, dans son lit. Personne ne s'occupe chez nous de ces élucubrations fantasmagoriques ; seuls quelques détraqués se plaisent à ces paradoxes historiques. Nous possédions même, il y a quelques années, un joyeux auteur d'opérettes qui introduisait Molière à la cour de Chilpéric et se décernait à lui-même, pour cette cocasserie et d'autres similaires, le titre de *compositeur toqué*. Je supplie le lecteur d'être bien persuadé qu'il n'y a rien ici de pareil : les livres où sont exposées les extravagances pangermanistes sont accueillis comme parole d'Evangile par toute l'Allemagne studieuse ; les revues les plus anciennes et les plus sérieuses, les *Professoren Blætter*, écrites spécialement pour les universitaires allemands, la *Litterarische Central Blatte*, la *Beilage*, ont analysé les livres de Woltmann et de Reimer avec la gravité que méritent des ouvrages scientifiques de premier ordre. Ils se trouvent dans les bibliothèques les plus sévères et le kaiser s'est employé à les répandre. Ceux qui douteraient qu'un

peuple réputé réfléchi puisse s'enthousiasmer pour de telles âneries et manifester par là qu'il est « dangereusement malade, insolemment vaniteux et bouffi d'un orgueil effroyable », liront avec grand profit une très curieuse étude publiée il y a quelques années en Angleterre par le docteur Emile Reich, *Germany's swelled Head* (*la Vanité allemande*), qu'a traduite en français M. Henri Mansvic. On verra là jusqu'où peut aller, sous les auspices d'un empereur atteint de mégalomanie, la démence d'orgueil d'un peuple auquel on fait croire qu'il est le dispensateur de toute civilisation, l'instrument de la Providence, et que ses ennemis sont les ennemis de Dieu.

Encore faut-il expliquer ce phénomène, unique dans l'Histoire, d'un souverain communiquant volontairement à tous ses sujets sa folie de suprématie universelle dans le présent, dans le passé et dans l'avenir. Cette explication, le docteur Reich nous la fournit : on ne doit voir là qu'une revanche des humiliations de jadis. La Prusse est une parvenue et il est notoire que, de tous les orgueils, celui des parvenus est le plus effréné. Pendant des siècles, les Prussiens ont été molestés et bafoués par tous les peuples de l'Europe ; pendant des siècles, les princes allemands ont baisé des mains et léché des bottes, implorant des subsides, se faisant les serviteurs des nations vieilles et puissantes. De nos jours encore, les Allemands émigrés en Amérique, en France, en Russie et ailleurs se comptent par millions; ils vivent dans la situation démoralisante des sans-patrie ; ils sont domestiques, va-

lets de ferme, commissionnaires, toujours à gages, obligés à la soumission perpétuelle.

Or la conception pangermaniste n'a d'autre but que de relever tous ces fronts courbés, de stimuler chez ces pauvres hères un orgueil immense de leur origine et de leur nationalité. D'apprendre à n'en point douter, puisque leurs infaillibles savants le proclament, que tous ceux qui ont fait la gloire de la « collectivité humaine » sont de sa race et de son sang, voilà qui suscite chez ce peuple errant un sentiment de supériorité extraordinaire et une vanité sans pareille ; cela le prépare à défendre, au jour venu, un si bel héritage et l'aide à oublier le temps pas très lointain où, lorsqu'un étranger crachait au visage d'un Prussien, celui-ci se contentait de s'essuyer et disait humblement : « Tiens ! il pleut ! »

IV

LA CAPITALE DU TOC

17 *février* 1915.

C'est Berlin, la ville impériale : 2.064.153 habitants, selon les derniers recensements, presque autant qu'en compte Chicago.

A l'époque où, chez nous, régnait Louis XIII et où Paris déjà était « non une ville, mais un monde », Berlin n'avait que quelques maisons. Aucune cité, en Europe du moins, n'offre l'exemple d'une croissance aussi rapide. La ville renferme aujourd'hui un nombre d'habitants trois fois supérieur à celui de toute la population de l'État dont elle fut, il y a trois siècles, déclarée l'humble capitale, et rien ne symbolise mieux ce que M. Lavisse appelle « l'obscur effort continu qui est le trait principal de l'histoire de la Prusse ».

Est-ce parce qu'une loi de la nature exige que pour être viable et sain, tout être, toute plante même, doit être l'œuvre lente et normale du temps qui ne respecte rien de ce qui se fait sans son concours? Cette loi mystérieuse régit-elle aussi bien la croissance des cités et des agglomérations humaines? Ce qui est certain, c'est qu'en dépit

de quelques beaux aspects, Berlin est une ville déplaisante. Les horticulteurs disent d'un arbre grandi trop vite qu'il n'est bon à rien, *qu'il a filé*. Berlin est une capitale *qui a filé*. Si on excepte ses musées, qui sont de premier ordre, tout y est ennuyeux. Beaucoup de villes d'Allemagne, même celles qu'on a audacieusement modernisées, sont séduisantes et retiennent : personne n'a jamais aimé Berlin. Sans s'arrêter à l'appréciation des Français, de Voltaire, du peintre Pesne, de Chamisso, qui nous ont laissé le témoignage de leur peu de goût pour la capitale prussienne, Mozart avait celle-ci en telle horreur qu'il refusa la place de maître de chapelle de l'Opéra, qu'on lui offrait avec 3.000 thalers de traitement, et préféra garder à Vienne sa solde de 800 florins : Schiller considérait Berlin comme le foyer de la démoralisation et de la ruine du goût en Allemagne; Gœthe se plaisait à répéter que l'esprit berlinois était l'antithèse de son esprit à lui. Quant à Mme de Staël qui, pour narguer Napoléon, jugeait les choses d'Allemagne avec une sentimentale indulgence, elle sentait son optimisme faiblir en présence de cette ville maussade qui, disait-elle, « n'offre pas une apparence sérieuse ». Aujourd'hui le prétendu enthousiasme des Berlinois eux-mêmes sonne faux : tous préfèrent la vieille bourgade dans laquelle eux ou leurs parents sont nés, à la ville impériale qu'on n'aborde que pour y trafiquer, et que l'on quitte dès qu'on a conquis la petite rente suffisante pour vivre en un endroit moins instable et moins antipathique.

C'est que Berlin est bien véritablement la capitale du *toc*, la métropole de la nouvelle Allemagne, pays de la contrefaçon et de la camelote. Tout y est factice, tout y est imité. Sous le plâtre effrité des monuments apparaît la brique ; les pierres de taille sont en béton, le bronze en fonte, le marbre en *simili*, les tuiles en carton goudronné et le chêne en sapin de Norvège passé au brou de noix. Les rues déconcertent et affligent les yeux par l'incohérence de leurs constructions : il y a des maisons de Banque qui ressemblent à des églises, des études de notaires qu'on prendrait pour des forteresses. Tel bourgeois placide se fait construire une demeure semblable à ce qu'il imagine qu'étaient, dans leur état de neuf, les vieux burgs du Rhin, avec mâchicoulis, créneaux, herses, ponts-levis, échauguettes et tourelles à poivrières, le tout peint en rouge sang de bœuf, si ridiculement moyenageux que l'architecte chevelu de Jérôme Paturot en aurait lui-même frémi d'horreur. Tel est le néo-style allemand qui se répand dans tout l'empire comme une épidémie désastreuse ; vous avisez un monument considérable représentant un lion furieux, la gueule ouverte, la crinière au vent, les griffes menaçantes ; vous approchez... — c'est une boîte aux lettres. Dans les gares le guichet des billets est un temple étrusque, alourdi de bas-reliefs — étrusques également — représentant des voyageurs en vestons et en chapeaux melons enregistrant leurs bagages ou buvant le bock « de l'étrier », et jusqu'au fond des *retirade* vous trouvez des patères affectant la forme de griffons ailés,

des loquets en simili fer forgé et de l'acajou « en imitation d'imitation ».

Ce goût du pastiche à bon marché qui exerce ses ravages en Allemagne a pris naissance à Berlin où il règne sans conteste et où il s'étale sans protestation. Dans la chambre d'hôtel ou dans l'appartement garni qui abrite le voyageur, meubles somptueux : tables à pieds sculptés, armoire Renaissance, fauteuil gothique, guéridon Louis XIV, pêle-mêle. On s'installe ; le guéridon est boîteux, le plateau de la table est décollé, le fauteuil aux lourdes assises tangue comme un rocking-chair, les chaises craquent au premier usage. Rien de tout cela n'a coûté cher, il est vrai : ça résistera deux ans, quatre ans au plus peut-être, peu importe, ici tout est provisoire ; rien n'est fait pour durer. A l'endroit où l'on a vu, six mois auparavant, de pesantes maisons neuves construites à la flamande, on retrouve d'autres maisons plus neuves, non moins pesantes, en style « rococo », et il en fut toujours ainsi depuis Frédéric-Guillaume Ier, s'acharnant à bâtir, puis à démolir pour rebâtir sur d'autres plans les immeubles de l'avenue des Tilleuls.

Des magasins l'étalage est colossal ; la vitrine troue le trottoir, s'enfonce jusqu'au sous-sol, aveugle le premier étage ; derrière les glaces, c'est un entassement d'objets jetés l'un sur l'autre et un fouillis, d'aspect opulent, simulant l'abondance et visant à l'encombrement. Entrez dans la boutique : elle est vide, sans profondeur, sans rayons ni comptoirs ; tout est pour la montre. Tout aussi est à bon marché ; dans certains magasins de *luxe*, les

prix sont uniformes : 3 marck (3 fr. 75) ; c'est le maximum. Ainsi sont marqués de magnifiques peignes d'écaille qui sont en corne, ou de riches nécessaires d'ivoire fait en celluloïd ; la soie est en lustrine, l'or en fer blanc jauni, le diamant en verre, le drap en jute, le maroquin en papier chagriné, et les émaux « façon Limoges » en décalcomanie. La qualité d'aucun de ces articles n'a d'intérêt ; seul importe le bas prix, et ce *schick* indéfinissable et de mauvais aloi qui constitue l'idéal de la contrefaçon. Les très rares magasins où l'on vend des objets d'or ou d'argent contrôlés ou des bijoux authentiques inscrivent en lettres énormes à la devanture : *Echt ! Echt !* (vrai), comme pour signaler un phénomène invraisemblable. Encore n'y faut-il entrer qu'avec une demi-confiance ; ils sont d'ailleurs peu fréquentés, le Berlinois préférant de beaucoup à l'objet soigné et précieux la camelote qui en est la copie et qu'il n'est pas apte à distinguer de l'original. Car il aime le faux, il s'y complaît, il en vit ; au point que depuis deux siècles il s'obstine à nommer *avenue des Tilleuls* la grande artère de la ville qui n'est plantée que de marronniers, et qu'il a pris dans notre langue certains mots — *délicatesse* ou *galanterie*, par exemple — qui le séduisaient par leur assonance, mais dont il ignore totalement le sens, aucun trait du caractère ou des mœurs d'outre-Rhin n'en pouvant justifier l'emploi. Il s'en sert tout de même, car il les juge *schick* ; seulement *délicatesse* désigne la charcuterie la plus indigeste, et *galanterie* la mercerie commune.

Aussi peu sincère est la cuisine ; ceci, là-bas, n'importe guère, quant à la qualité du moins. Montaigne déjà disait : « L'Allemand ne mange pas, il avale ». Pourvu qu'il soit rempli, fût-ce de pain KK, peu s'inquiète-t-il du reste. Aussi, exception faite de quelques maisons très anciennes, de jour en jour plus délaissées, les restaurants de Berlin sont tous tombés au même niveau : partout menus semblables, prix égaux ; la *demi-restauration* coûte 1 mark 50 ; pour un mark de plus, on a la *restauration* complète. Et ce qu'on absorbe pour cette somme modique, c'est à frémir. On vous sert du saumon, qui n'est que de la morue passée au carmin, et des truffes découpées dans des betteraves fumées ! Nulle part l'art des falsifications n'est pratiqué comme à Berlin ; les Berlinois ne s'en fâchent ni ne s'en inquiètent : ils s'en amusent ; témoin leur légende de la mouche qui, se sentant malade pour avoir bu du lait fabriqué avec de l'eau de chaux, se traîne vers un morceau de sucre afin de se refaire un peu ; mais ce sucre est en plâtre et la mouche ne se sent pas mieux ; elle essaye ainsi du vin, du miel, de la graisse et de bien autres choses encore : chacune de ces tentatives accroît son malaise. Enfin comprenant qu'il est impossible de vivre dans une ville où tout est poison, elle se décide au suicide et se précipite sur un papier *tue-mouche*, où elle va trouver la mort. Miracle ! Le produit destructeur, falsifié lui aussi, est non seulement inoffensif, mais il contient un suc délicieux dont la mouche se gave ; et subitement guérie, elle reprend son vol, rensei-

gnée sur l'endroit où elle trouvera désormais une nourriture saine et réconfortante.

Il est donc entendu, avéré par les Berlinois eux-mêmes, que tout ce qu'on vend, tout ce qu'on mange dans la capitale de l'Empire est de qualité inférieure. La bonne humeur avec laquelle ils en conviennent affirme leur insouciant sentiment de n'être là qu'en passant. Ils s'accommodent de ce qu'on leur donne comme un voyageur se résigne à la méchante cuisine d'un buffet de gare qu'il ne fait que traverser. Car Berlin n'est la patrie de personne : on ne s'y fixe que pour affaires ; encore bien peu de gens prennent la peine de s'y installer. On a calculé que sur 100.000 immigrants qui y arrivent, deux mille à peine sont accompagnés de leur femme et de leurs enfants; on vient là *seul*, comme il convient pour un séjour provisoire. Le sens et le goût du chez soi y sont inconnus; la vie de famille n'existe pas. On loge en garni. Les négociants, les bourgeois, les médecins, les avocats occupent une ou deux chambres seulement de leur appartement et louent le reste, tout meublé, aux passants. Avoir un vaste logement pour sous-louer des chambres est le rêve de toute fiancée berlinoise. Aucun besoin d'intimité ni de confort. Beaucoup de familles ont l'habitude de ne jamais souper à la maison. On s'en va à la brasserie; les hommes se groupent à une table, les femmes à l'autre, avec les domestiques, s'il y en a; et c'est ainsi que dans la ville impériale, éprise, jusqu'au délire, du factice, du clinquant, du faux luxe, de

l'instabilité, s'élabore, depuis 1871, une démoralisation qui se répand comme une épidémie. Chaque jour, depuis quarante-quatre ans, un pan de l'ancienne probité, de la proverbiale sentimentalité allemandes tombe et s'écroule, et sous l'influence de cette capitale trop vite et démesurément grandie, s'est perdu le culte des traditions domestiques.

J'ai, pour ma part, trop rapidement visité Berlin pour qu'il m'ait été possible d'y faire autre chose que m'y ennuyer copieusement ; mais j'emprunte ces constatations à des notes de voyages de M. T. de Wyzewa qui y a séjourné à plusieurs reprises et qui, il y a quelque vingt ans déjà, publia ses impressions sur *la Vie et les mœurs* de la nouvelle Allemagne. Nul n'a jugé nos ennemis avec plus de finesse, de pénétration et d'esprit. Il conclut qu'avec son amour effréné, son culte du faux, du *toc* et du mesquin, Berlin, dressé comme une tour de fer au milieu de l'Europe, souffle sur le monde entier un air meurtrier. Et quelle victoire pour nous, déjà, d'avoir échappé pour jamais à cette contamination, à cette inondation de mauvais goût et de camelote qui nous submergeait, sous prétexte de *Kultur!* Sorti de ce cloaque où il risquait de s'enlizer, le vaisseau qui sert d'emblème à notre Paris si épris, contrairement à sa prétentieuse rivale, de tout ce qui est vrai et sincère, va poursuivre à pleines voiles sa marche vers son idéal de franche et loyale beauté. La ville de Berlin, elle, a pour armoiries un ours qui, dressé sur ses pattes de derrière, s'efforce à danser et tente de

faire le beau. Quelque soit le margrave ou l'électeur qui ait octroyé jadis au chef-lieu de Brandebourg ces armes parlantes, il faut reconnaître que, ce faisant, il était du coup passé maître en allégorie prophétique.

V

« KULTUR »

3 *avril* 1915.

Si l'on pouvait supposer les Allemands capables d'une de ces mystifications qui marquent dans l'histoire des plaisanteries épiques, d'une de ces farces d'atelier telles qu'en perpétrait jadis le joyeux Vivier, on serait tenté de croire que leur fameuse « kultur » — la « kultur » dont ils se disent si fiers — est une invention vaudevillesque destinée à égayer considérablement, si possible, l'épopée tragique de leurs voraces et brutales convoitises. Mais c'est là une hypothèse inadmissible et déraisonnable : l'ironie est inconnue de l'autre côté du Rhin, et lorsque les Boches exaltent le miraculeux raffinement de leur civilisation, ils y croient « dur comme fer » et sont profondément convaincus que le monde entier jalouse leur éclatante supériorité.

Cette conviction périlleuse, d'origine exclusivement prussienne, n'est pas nouvelle ; elle date du temps lointain où la Prusse était, sous ses premiers rois, un piètre État que le dédain des grandes puissances pour ces demi-sauvages laissait incon-

sidérément se développer. J'aurais bien voulu connaître celui qui, le premier, lança ce mot de *kultur* dont la fortune fut si singulière ; je crois que c'est Kant ; mais je n'en suis pas certain. Il faudrait, pour être fixé sur ce point, avoir le courage de lire tous les écrits des philosophes allemands, et il y en a ! Un « poilu » reculerait devant une telle entreprise...

Kant posait donc en principe que « l'ordre social parfait est le dernier terme de la *culture* », et que « l'homme a deux fins et deux devoirs : la perfection pour soi et le bonheur des autres ». « Vis-à-vis de moi, argumentait-il, je dois avoir en vue la perfection, non le bonheur ; vis-à-vis des autres je dois me proposer le bonheur, non la perfection. » On pourrait là trouver en germe toutes les outrecuidantes maximes qui ont bouffi d'orgueil la moutonnière Allemagne et l'ont conduite à la plus néfaste infatuation.

Car vous pensez bien que dans ce pays d'ergoteurs et de logiciens les propositions de Kant ont été reçues mieux que paroles d'Évangile ; tous les professeurs de Berlin, d'Iéna, de Tubingen et d'ailleurs, s'acharnant là-dessus depuis un siècle, se sont persuadés qu'ils ont mis le précepte en pratique : Kant avait indiqué le chemin de la perfection sociale et ses commentateurs, dès la fin du XVIIIe siècle, rêvaient l'âge d'or et parlaient déjà d'en faire bénéficier le monde entier ; Fichte glorifiait l'État prussien comme étant l'*éducateur du genre humain*. Scharnhorst et ses collaborateurs se

vantaient d'avoir « imprimé pour jamais à l'armée prussienne le caractère d'une sérieuse *culture* »; le mot avait fait fortune : avant même les désastres de 1806, l'Allemagne entière en était grisée ; il revenait à tout propos et l'on enseignait dans toutes les chaires que « le triomphe de cette culture serait celui de Dieu sur la terre et la défaite de la *bande de Satan* », c'est-à-dire de la France.

Partie sur cette voie engageante, mais dangereuse, la philosophie allemande dérailla : Hardenberg, sous le pseudonyme de Novalis, prophétise — avant 1800 — que « l'Allemagne devance les autres peuples européens et travaille à une époque supérieure de la *culture* » — encore ! Cette avance incontestable doit lui donner « sur les nations voisines une écrasante prépondérance » ; — Schelling, qui vivait dans la première moitié du XIXe siècle, en arrive à se demander si le destin de l'Allemand n'est pas, tout simplement, « l'immortel destin de l'homme, en ce sens que seul il franchit toutes les différentes étapes que les autres peuples représentent isolément, pour réaliser à la fois la plus haute et la plus riche unité dont soit capable la nature humaine »... Qu'on ne s'étonne pas de ce galimatias : ces doktors allemands, grands emmagasineurs de formes et d'idées, ne parviennent jamais à les exposer à leur gré, et — comme l'a fort justement remarqué Lavisse — « portent en eux un chaos dans l'attente d'un *fiat lux* qui ne viendra jamais ».

S'ils écrivent péniblement, ils n'en ont pas moins la conviction indéracinable de leur perfec-

tion. Frédéric Schlegel, en 1842, enseigne, le plus sérieusement du monde, que « l'Allemagne synthétise le goût artistique des Italiens, la rhétorique des Français, le talent historique des Anglais, la poésie et le patriotisme des Espagnols, de sorte que l'esprit germanique est le sens intérieur qui réunira ces quatre forces élémentaires en une vivante conscience; ainsi renaîtra le Verbe impérissable ». On avait déjà entendu dire, par Schelling, que « ce Verbe divin s'incarnait chez l'Allemand, éducateur providentiel de l'humanité », et peu à peu on en vint à plaindre, très sérieusement, ces pauvres peuples qui n'avaient pas le bonheur d'être allemands, et à prêcher simultanément l'épanouissement de la culture et de la force germaniques. Le doux Schleiermacher, en vertu de cette activité teutonne, s'écriait : « Je prends possession du monde entier! » et Schelling, dans un délire de satisfaction conquérante, se proclamait « le maître de la nature »! Plus récemment Th. Lange écrivait : « Les peuples à l'entour sont ou bien des fruits mûrs, bientôt flétris, qu'un prochain orage peut secouer de l'arbre, tels que Turcs, Grecs, Espagnols, Portugais — ou bien ils sont orgueilleux de leur race, mais sénilement raffinés, comme les Français. Nous, Allemands, nous sommes destinés à être la férule qui corrige et guérit toutes ces dégénérescences. »

A ceux qui auraient le loisir et la liberté d'esprit nécessaires pour étudier de près ce cas de vanité épidémique, unique dans les annales humaines, je signale un petit volume de M. René Lote, professeur

au lycée de Troyes : *Du christianisme au germanisme; l'évolution religieuse du XVIII[e] siècle et la déviation de l'idéal moderne en Allemagne.* On y pourra suivre les différentes phases de la maladive infatuation que l'Allemagne doit à ses philosophes et l'on y verra comment, fidèles aux leçons de Kant, les Teutons, ayant atteint la perfection et n'ayant plus, pour leur propre part, à progresser, ont entrepris de s'occuper du bonheur des autres peuples. Ils y travaillent.

Et comment !

L'Histoire, qui bien certainement étudiera, comme un surprenant phénomène, la naissance et les progrès de la célèbre culture, ne s'arrêtera pas là et aura la curiosité d'en connaître les manifestations et les résultats pratiques. L'Histoire sera bien étonnée. Il convient de prendre ici pour guide le très récent volume où M. Joseph Reinach a réuni les commentaires quotidiens dont son incontestable compétence en matière militaire éclaire, depuis le premier jour de la guerre, les communiqués officiels ; commentaires toujours réfléchis, instructifs, réconfortants, journal sincère et vibrant de nos angoisses, de nos espoirs et de notre confiance[1]. On touche là le point d'aboutissement de la culture allemande. « Allemands, Allemands, si savants et si ignorants ! » s'écriait déjà Michelet. Ignorants, en effet, de tout ce qui fait la noblesse de l'âme humaine, la loyauté même élémentaire, la droiture, le res-

[1] *La Guerre de 1914 ; les commentaires de Polybe*, par M. Joseph Reinach, 1 vol. in-12.

pect de la foi jurée : de cela, ils ne savent rien. Il faut être devenu soi-même étranger à l'honneur pour asseoir toute sa politique sur la certitude que l'intérêt le plus bas et la peur priment partout l'honneur et le droit. « L'Allemagne dit à la Russie : laisse écraser la Serbie par l'Autriche; elle dit à la France : laisse la Russie aux prises avec l'Autriche ; elle dit à la Belgique : livre-moi les routes qui conduisent au cœur de la France ; elle dit à l'Angleterre : abandonne la Belgique et la France. » Elle se flatte que la Belgique s'inclinera, que l'Angleterre trahira, que la Russie aura peur, que la France demandera grâce; elle escompte des troubles en Pologne, l'émeute à Paris... De quel limon sont faites les âmes qui n'attendent des autres que lâcheté et trahison ?

Est-ce donc cela l'âge d'or prédit par leurs philosophes ? La réincarnation du « Verbe impérissable » ? Où donc est l'influence de la culture? Ils sont les mêmes que les jugeait, il y a près de vingt siècles, Tacite : « Les Germains, à la fois très féroces et très retors, nés pour le mensonge » ; les mêmes aussi que les jugeait Napoléon, disant de la Prusse : « C'est une mauvaise nation ». Leurs vaisseaux, poursuivis, se cachent, changent de pavillon et se vendent, par télégraphe, aux Turcs. Culture ? Leur artillerie bombarde les villes ouvertes ; ils fusillent les femmes, mutilent les enfants, s'imaginent répandre la terreur et ne soulèvent que l'horreur. Depuis les Vandales et les Huns il n'y eut jamais d'armée plus féroce, plus barbare que celle qui, au mois d'août dernier, se

rua sur l'Occident. Au moins les Vandales, dont les professeurs allemands eux-mêmes ont fait le cauchemar de l'Histoire, ne savaient pas le prix de ce qu'ils détruisaient ; encore boueux de leurs marais de Silésie, ils ne se flattaient pas de connaître la beauté, de « synthétiser en eux les dons artistiques parcimonieusement répartis entre les autres peuples » ; une forteresse, un temple, c'était tout un. Ceux-ci savent, et de cet art ogival dont, à force d'impostures scientifiques, ils ont cherché à faire un art allemand, ils détruisent, sans nécessité stratégique, les joyaux les plus vulnérables. Ils jettent des bombes sur Notre-Dame. Ils écrasent de leurs obus la merveille de Reims et les dentelles de pierre, vieilles de cinq siècles, tombent en débris sous l'incessante mitraille de leurs canons. Culture ? Culture encore, sans doute, les pastilles, les gants incendiaires, les jets de vitriol et de pétrole enflammé, les poings coupés, les blessés achevés, et non point dans l'excitation et la rage du combat, mais froidement, par obéissance. M. Joseph Reinach cite un document qui doit prendre place au dossier de la *culture* : c'est l'affiche posée à Reims en septembre 1914, lors de l'occupation ennemie : « Afin d'assurer la sécurité des troupes, énonce ce placard, et afin de répondre du calme de la population, les personnes nommées ci-après ont été prises en otages ; elles seront pendues à la moindre tentative de désordre. La ville sera entièrement ou partiellement brûlée et les habitants pendus, si une infraction quelconque est commise... » Et c'est signé : *Par ordre*

de l'autorité allemande. Ne croyez pas que c'est un faux. L'affiche est encore sur les murs de Reims, et M. Léon Bourgeois en a rapporté un exemplaire à Paris. Brûlée, pendus... Culture !

Je pense à tous ces songes-creux de doktors et de pédagogues allemands, aux Hegel, aux Treitschke, aux Fichte, aux Hardenberg, aux Schelling, aux Herder, aux Schlegel, aux Schleiermacher de tous rangs et de toutes doctrines, à ces placides rêveurs dont l'existence paisible s'écoula dans les petites villes universitaires de la Saxe, du Brandebourg ou de la Thuringe. Ils vivaient parmi leurs livres, allaient le soir à la brasserie, l'esprit bourré de syllogismes fallacieux et de raisonnements estropiés, satisfaits d'eux-mêmes, gonflés de leurs orgueilleuses utopies, nourrissant de la lecture du grand Kant leur folie d'apparence anodine, suivant en aveugles le chemin qu'ils croyaient être celui de la félicité universelle due à l'hégémonie allemande et qui les conduisait vers la barbarie.

C'est cela que les Teutons doivent à la culture. Si ce n'est la plus monstrueuse fourberie, c'est à coup sûr la plus colossale faillite qu'aura enregistrée l'Histoire.

VI

L'HÉRITAGE

27 *mai* 1915.

Les Lorrains du pays annexé n'ont pas oublié la stupeur dont ils furent saisis lorsqu'en 1871, la paix signée, ils virent s'abattre sur leur pays une nuée de pauvres hères, besogneux et déguenillés, sans mobilier, sans linge, sans argent, sans crédit : la Prusse déversait son trop-plein sur les pays conquis et ces misérables venaient remplacer les confortables bourgeois qui abandonnaient tout, terres, maison familiale, fortune, habitudes, afin d'échapper au joug allemand. Alors seulement fut compris le vieux dicton : *misère en Prusse* qui, depuis des générations, servait en Lorraine à qualifier les plus pitoyables détresses. On voyait passer sur les routes des chemineaux à mine inquiétante ; ils allaient ordinairement par trois, l'air minable, les joues creuses, pieds nus, portant sur le dos un havresac efflanqué sur lequel ballottaient les grosses chaussures qu'ils ne voulaient pas user. Vers le soir ils frappaient aux portes et mendiaient une croûte ou un abri dans la grange. Comme ils se disaient *étudiants*, et comme ce titre, qui, pour

nos paysans, implique l'aisance et la bonne tenue, n'inspirait aucune confiance, on avait peur d'eux et on les repoussait, non sans leur faire parfois l'aumône d'un morceau de pain qu'ils considéraient avec la vénération due à la brioche. On se racontait que le premier Kreiss-Direktor de la ville voisine venait de s'installer, avec sa femme et une ribambelle d'enfants en loques, à la ci-devant sous-préfecture, n'ayant pour tout domestique qu'une maigre fillette mal peignée qui servait ses maîtres sans bas et sans souliers et qui suivait, en cet équipage, Mme la Kreiss-Direktrice au marché.

Je me rappelle encore que lorsqu'on était contraint d'héberger quelque officier prussien, une vengeresse curiosité nous poussait à pénétrer dans sa chambre, quand il était à la manœuvre, et à faire l'inventaire de sa garde-robe : on y voyait des tuniques, des culottes et des bottes, mais pas une chemise, pas un caleçon, pas un mouchoir, pas une paire de chaussettes; ou si quelques-uns de ces objets y figuraient par exception, il était manifeste, à leur diversité, que c'étaient là des lingeries *découvertes* une à une pendant la campagne, dans des armoires françaises, et emportées comme trophées — comme curiosités, peut-être. Certain jour, un capitaine logé chez nous, un capitaine noble, qui avait un *von* devant son nom et une couronne de comte dessinée à l'encre sur sa valise de bazar, entreprit d'obtenir qu'on lui servît chaque matin le café au lait et un morceau de pain, faveurs auxquelles son billet de logement ne lui donnait aucun droit. Pour attendrir mes parents, il exposait hum-

blement qu'il avait faim, qu'il ne faisait par jour qu'un repas ; il offrait, pour ne pas gêner, de prendre son déjeuner à la cuisine et disait d'un air piteux : « Je suis pauvre comme une petite souris ».

Imaginez maintenant la folle griserie de tous ces va-nu-pieds, apprenant que la France allait payer à l'Allemagne, pour sa rançon, cinq milliards ! Le mot magique de milliard était, jusqu'alors, inconnu chez eux ; du jour au lendemain il passa dans leur idiome et fut répété béatement, avec de petits appels gourmands de la langue et de joyeux clignements d'yeux, jusqu'au fond des plus misérables chaumières. Cinq milliards ! Quelle aubaine ! Jamais, depuis le jour où la manne tomba, dans le désert, sur les Hébreux affamés, le monde n'avait été témoin d'un pareil prodige. Les Teutons de 1871 n'en croyaient pas leurs oreilles. Habitués à peiner, comme des chiens maigres, pour ne recevoir de leurs maîtres que des coups de trique, et des étrangers que des crachats au visage, ils se crurent, de ce coup miraculeux, sortis pour jamais de leur misère. Tous se figurèrent qu'ils allaient être riches individuellement et que le bon temps était enfin venu de rire et de godailler comme ces fainéants de Français. Le moindre sabotier du Hartz rêva d'un cottage et la plus lourde Gretchen se vit en songe parée de modes parisiennes et arborant des chapeaux Benoîton. Les malins faisaient, en s'esclaffant, ce calcul que si un homme doué d'immortalité avait versé cinq francs par minute depuis le premier jour de l'ère chrétienne,

il serait loin encore d'avoir compté cette somme fantasmagorique de cinq milliards. Un autre évaluait que le Juif Errant, eût-il passé ses 1.871 ans d'existence à sortir de sa poche les inépuisables cinq sous légendaires — chacun de ces gestes, incessamment, jour et nuit répété, ne durât-il que trois secondes, — n'aurait pas encore payé la rançon de la France... Je suis trop inhabile arithméticien pour vérifier la chose et livre le problème à de plus experts. Ce dont je me souviens encore, c'est qu'une foule de badauds, à face extasiée, s'entassaient sur le pont du chemin de fer, non loin de chez nous, et regardaient passer les fourgons plombés qu'on disait remplis d'or et qui roulaient vers Sarrebruck et Berlin.

On a bien souvent constaté qu'un *gros lot*, gagné par de petits bourgeois jusqu'alors besogneux, n'apporte ordinairement, dans cet intérieur subitement enrichi, que bouleversements et catastrophes. Si, d'autre part, on croit, avec le sage proverbe, que « le bien mal acquis ne profite pas », et si l'on applique cette sentence à l'Allemagne, ne voit-on point que le mal dont elle agonise vient de cet *héritage* inespéré de cinq milliards, dû à un faux — à la dépêche d'Ems, *condensée* par Bismarck, lequel qualifiait de cet euphémisme la criminelle fourberie ?

Que se passe-t-il dans l'âme d'un modeste boutiquier, d'une servante ou d'un petit employé, accoutumés, depuis toujours, à compter sou par sou, et qu'un bon billet de loterie bombarde sou-

dain millionnaire? Le processus de la transformation ne varie jamais : le premier geste de l'heureux gagnant, redoutant les envieux, est d'acheter un coffre-fort, de poser à ses portes des serrures de sûreté et de se procurer un solide revolver qui ne quittera plus, tout chargé, le marbre de sa table de nuit. Ces précautions prises, viennent les joies, très vives assure-t-on, d'encaisser des coupons et des termes ; c'est la période heureuse, à laquelle succède la frénésie d'augmenter ce magot tombé du ciel et déjà jugé mesquin. Phase de spéculations et d'entreprises trop hasardées pour être lucratives. Puis souffle le vent de la bâtisse : le millionnaire improvisé n'évite jamais le ridicule du château moyen âge et inhabitable, avec tourelles en encorbellement, herses, pont-levis, mâchicoulis et caponnières. Ensuite c'est le prurit de connaître les plaisirs des riches héréditaires, de mener leur grande vie et « de s'en fourrer jusque-là », mélancolique effort que rend vain l'empreinte invétérée des mesquineries natives. Et ces déceptions successives aboutissent fatalement à l'extravagance, à la mégalomanie, au délire précurseur des cataclysmes terminaux, témoin la grenouille du bon La Fontaine qui, prise d'ambition, « s'enfla si bien qu'elle creva ».

C'est là l'histoire de l'Allemagne digérant depuis quarante ans nos milliards. A peine la somme encaissée, sa première inquiétude est que les Français viennent la reprendre, et vite elle redouble d'armements, équipe de nouveaux soldats, crée une marine de guerre, hérisse de forteresses ses

frontières, creuse le canal de Kiel et tient continuellement sa poudre sèche. Sans doute, sur un pays si misérable, une telle averse d'or fait germer quelque bien-être ; mais qu'on est loin du rêve entrevu ! Eh quoi ! Tout le monde n'est donc pas rentier ? Il faut trimer encore ? Alors ce sont les créations hâtives et inopportunes de banques, de filatures ou d'usines qui multiplient les désillusions, les désastres et les ruines. Les salaires s'améliorent, il est vrai ; mais le prix de la vie renchérit. Les impôts, naguère proportionnés à la pénurie générale, deviennent écrasants. L'arrogance s'accroît avec l'insatiable désir de gains mirifiques ; un déséquilibre profond naît de cette goinfrerie succédant sans transition aux résignations ataviques, et déjà quelques gens sensés entrevoient de loin le danger menaçant ; le vieux Manteuffel disait, en 1873 : « Je tremble que nous ne finissions par payer cher ces violences hautaines inspirées par l'enivrement de la victoire ». Car vraiment l'Allemagne impériale est saoûle, et son ivresse augmente de jour en jour ; elle a la tête « tournée » par ce coup de fortune trop subit et trop colossal. Au lieu de modérer cette frénésie redoutable, les gouvernants l'excitent et l'avivent ; le kaiser grise son peuple de conceptions gigantesques ; tout le monde s'y emploie : savants, philosophes, écrivains, professeurs ; un vent de folie souffle sur tout le pays ; il y circule des propos pareils à ceux qu'on entend dans les couloirs des asiles d'aliénés. Quand vient la phase inévitable de la bâtisse, surgissent de terre des gares cyclo-

péennes, des hôtels des postes étrusques, des banques copiées sur les palais de Sésostris et des débits de tabac inspirés de la tour de Babel. Le plus récent de ces spécimens, le monument commémoratif de la bataille de Leipzig, est, de l'avis unanime de tout ce qui n'est pas allemand, une conception de dément avéré. Le détraquement est tel que l'art incohérent des cubistes trouve à Berlin de sincères admirateurs qui prennent au sérieux cette mystification et proclament, le plus doctoralement du monde, qu'une nouvelle forme de la pensée humaine vient d'être révélée.

C'est au point de vue moral que cette « dégénérescence » — le mot est d'un Allemand — s'est principalement affirmée. Il faut lire, pour s'en convaincre, le récent volume de M. Teodor de Wyzewa qui, parmi nos écrivains, est l'un de ceux qui connaissent le mieux l'Allemagne moderne et ont le plus subtilement pénétré ses défauts. Dès 1895, interrogé au cours d'une enquête entreprise par l'un de nos confrères, sur la question de savoir « s'il serait avantageux pour la France d'entretenir avec l'Allemagne — toute politique exceptée — des relations intellectuelles et sociales plus suivies ». M. de Wyzewa fut le seul — sur vingt-quatre — à déclarer qu'il existait entre l'esprit des deux nations une opposition trop profonde pour que l'on pût souhaiter de les voir s'unir d'un lien plus étroit. Les études que publie aujourd'hui M. de Wyzewa sont une victorieuse démonstration de ce théorème ; il n'est pas, en ce moment, de lec-

ture plus frappante. On y verra ce que je tente d'exposer ici, de façon très succincte, que l'Allemagne meurt d'indigestion pour avoir trop gloutonnement avalé nos milliards[1].

Cette formidable aubaine a dévoyé nos ennemis ; un abîme s'est creusé entre l'âme allemande de jadis — humble, sentimentale, résignée — et celle d'aujourd'hui — orgueilleuse, âpre, brutale ; le trait dominant de la transformation de cette pauvresse en mauvais riche est la substitution d'un bas égoïsme sensuel aux habitudes invétérées de crainte et de respect. Quand un peuple admet comme principe dirigeant que, « par delà les limites surannées du bien et du mal, l'unique devoir est d'affermir les cœurs dans la dureté et le dédain des faibles », ce peuple est revenu à la barbarie. Et c'est bien là en effet qu'a conduit les Allemands cette tendance chère aux « parvenus » de considérer leur manque d'éducation comme le triomphe d'une culture spéciale dont ils tirent vanité. Ils retournent naturellement à la sauvagerie ancestrale, comme le petit bourgeois, enrichi par un coup de hasard et n'ayant pas su tirer de la fortune les avantages qu'il en espérait, retourne à son petit café de naguère et à son domino quotidien.

La constatation n'est pas nouvelle ; les chroniques du temps du Directoire rapportent l'aventure de certain valet de pied subitement enrichi par l'agiotage et devenu possesseur de l'hôtel, des chevaux, des voitures, de la garde-robe de son

[1] *La nouvelle Allemagne*, par Teodor de Wyzewa, 1 vol. in-16.

ex-maître ruiné par la Révolution. Le faquin se pavane et mène grand train ; il étouffe d'arrogance et se croit, parce qu'il a des habits neufs, l'égal en belles manières des plus élégants muscadins. Mais un jour que, préoccupé d'une spéculation malheureuse, il sort de la banque où sont déposés ses fonds et à la porte de laquelle l'attend son carrosse, repris par l'instinct et par l'habitude, il oublie sa transformation, et au lieu de s'asseoir à l'intérieur, sur les coussins, il remonte à son ancienne place, debout, sur le strapontin, entre les ressorts.

« L'Allemagne est une nation de laquais », disait Bebel ; elle en a conscience, malgré son bluff de quarante ans. Quand, dégonflée, dégorgée de l'or dont elle n'a pas su faire noble usage, elle verra le char de la civilisation, débarrassé de ses embûches, rouler de nouveau sur la route du progrès, elle reprendra humblement sa place — derrière la voiture.

VII

DISCIPLINE

23 *juin* 1915.

La profession de philosophe, encore qu'elle soit très honorée, n'est pas chez nous des plus enviables. Celui qui l'exerce doit se résigner à travailler pour un nombre fort restreint de clients et à ne jamais connaître les grosses joies de la popularité, ce qu'on appelle « le grand public » étant trop sceptique, et d'ailleurs trop affairé, pour prendre goût aux conceptions, si élevées soient-elles, d'un Caro ou d'un Cousin. Au vrai, la psychologie, voire la théodicée et la logique, intéressent la foule très médiocrement, pour ne point dire pas du tout ; on étonnerait même beaucoup l'immense majorité des Français en leur révélant qu'il y a des sciences qui portent ces noms-là.

Il s'ensuit qu'un philosophe se voit le plus souvent réduit à développer ses théories pour sa propre satisfaction et pour celle de quelques intimes de choix. S'il a, par surcroît, de l'esprit et du savoir-faire, et s'il a l'habileté de diriger ses recherches vers les délicates et toujours neuves questions de psychologie amoureuse et de morale

mondaine, il s'attire un auditoire de femmes et passe au rang de confesseur; alors il dîne tous les soirs en ville, est adulé par les dames mûres, raillé par les petits journaux et méprisé de ses confrères, ce qui constitue à Paris les quatre formes inévitables de la notoriété. Mais c'est là tout ce qu'il peut espérer de la vie et sa réputation sera sans retentissement lointain; il est sans exemple en notre pays qu'un philosophe soit obligé, lorsqu'il voyage, de prendre un pseudonyme pour dépister l'enthousiasme des populations et échapper aux ovations tumultueuses.

En Allemagne, c'est tout autre chose : il suffit qu'un professeur s'imagine découvrir un concept nouveau, ou qu'il croit tel, pour qu'il en tire aussitôt la matière d'un ou de plusieurs volumes, sûr de trouver un éditeur, à la condition que son titre soit énigmatique et son style abrupt, et sûr aussi d'être lu, discuté, réfuté par les uns, approuvé par d'autres, pris au sérieux par tout le monde. L'auteur habitât-il une bourgade perdue, n'eût-il d'autres relations que ses compagnons de brasserie, sa théorie, si obscure et abstraite soit-elle, rencontrera des adeptes, des admirateurs convaincus qui règleront leur vie d'après ses syllogismes et l'estimeront à l'égal d'un chef d'école et d'un prophète. Il se trouve à propos, pour ce novateur, une chaire dans quelque université; aussi la profession de philosophe, qui, chez nous, nourrit à peine son homme, est-elle, là-bas, très encombrée. Il en a toujours été ainsi et nous imaginons difficilement la part immense que prirent ces rêveurs

à la déformation de l'esprit de leurs concitoyens. Leur influence, incompréhensible pour nous, s'explique par la nature même du Prussien dont le trait le plus caractéristique est le besoin d'obéir. Cette absence de personnalité, ce défaut d'indépendance le rendent docile à tous les jougs; il a été successivement déiste pratique avec Kant et Nicolaï, épris d'occultisme et de théosophie avec Schlegel, tour à tour croyant, nationaliste, athée, mystique, indifférent, selon le mot d'ordre en vogue, jusqu'au jour où ses professors écoutés l'ont aiguillé vers l'*étatisme*, première forme du pangermanisme, d'où devaient naître l'âge d'or et la domination indiscutée de l'Allemagne sur le monde.

Ainsi cette trop fameuse discipline « à la prussienne » est l'œuvre non point, comme on pourrait le croire, d'un caporal exaspéré, mais bien celle des philosophes. Dès 1779, l'auteur anonyme des *Considérations sur l'éducation* préconisait la création d'établissements scolaires pour les enfants de deux à sept ans, auxquels serait immédiatement inculquée la *discipline*. Le mot connut, outre-Rhin, vers cette époque, la même vogue que, plus récemment, le mot *Kultur*. « Avant même qu'ils fassent usage de leur raison, professait un pontife, habituez les enfants à obéir aveuglément. Ne leur laissez absolument, en aucun point, leur volonté; mais brisez-la impitoyablement. Parfois aussi mettez l'enfant à l'épreuve : éveillez en lui des désirs et ensuite contrariez-les. » Resewitz redoutait un peu, en exaltant ce beau système, le

reproche « qu'une telle éducation engendrât non pas des hommes, mais des esclaves ». Pourtant, comme la grandeur future de la Prusse était en jeu, il passa outre à l'objection et toute la nation emboîta le pas avec une abnégation attendrissante : les philosophes avaient parlé.

C'est en s'autorisant de leurs ténébreuses chimères et de leurs paradoxes dissolvants que Frédéric II introduisit dans l'armée, comme élément suprême d'instruction militaire, les coups de bâton que son père, l'ivrogne, s'était contenté d'administrer généreusement aux bourgeois de Berlin. C'est de là que datent cette discipline brutale, cette corvée constante, ce service passif, cette transformation du soldat en engin de guerre, qui là-bas passent pour être les plus beaux résultats du patient et obstiné labeur allemand.

Les débuts furent difficiles : la mise en pratique du dogme philosophique de la sainte discipline produisit l'abrutissement et le désespoir. Le suicide sévissait à l'état d'épidémie chronique sur l'armée prussienne. A Potsdam des factionnaires se brûlaient la cervelle sous les fenêtres du roi. Telle est l'origine des *rangs surveillés*. On appelait ainsi les bataillons composés d'enrôlés nouveaux; le rang qui suivait avait ordre de tirer sur eux au moindre symptôme d'hésitation. Si ce deuxième rang faiblissait, le troisième, formé de vétérans farouches, devait faire feu sur les deux premiers. De cette façon, dans le combat, le soldat prussien avait l'ennemi devant et l'ennemi derrière : cette

impitoyable formation est, comme on sait, encore en vigueur. On rapporte que le vieux prince d'Anhalt, félicitant Frédéric II, après une grande revue, sur la belle tenue et les parfaites manœuvres des troupes prussiennes ainsi éduquées : « L'ordonnance et l'ensemble de tant d'hommes en armes vous surprend, répartit le roi ; il y a quelque chose qui m'étonne bien davantage. — Et quoi donc ? — C'est que nous soyons en sûreté au milieu d'eux. » Un tel mot est tout un réquisitoire.

Ces barbaries passèrent bien vite en coutume, puis en règlements. Le militaire prussien recevait plus de coups en une semaine qu'un cheval de fiacre dans son année. La théorie recommandait l'emploi du *Gassenlaufe*, lequel consistait en ceci : le soldat coupable d'insubordination avait à parcourir trente fois en deux jours, des « rues humaines » où deux cents baguettes, trempées dans l'eau salée, le frappaient, l'ensanglantaient, mettaient sa chair en lambeaux. Les jambes liées pour qu'il ne pût hâter sa course, une balle de plomb dans la bouche pour étouffer ses cris, il s'affaissait souvent au milieu de son martyre. D'une bourrade, un caporal le mettait debout et le soutenait jusqu'au dernier coup. Les deux tiers des soldats prussiens avaient subi ces tortures, et cela dura plus d'un demi-siècle. Ainsi l'exigeait la discipline, la sauvage religion de l'Etat, née du concept de quelques philosophes ; et par ce mot *Etat*, qu'on n'entende pas la *patrie* dans le sens héroïque et tendre que les autres nations attachent à ce terme sacré. « L'Etat prussien, écrivait Saint-Victor, est

une idole de fer, montée comme une machine, pour broyer et pour dévorer. Chaque individu s'y adapte comme un rouage et n'a d'autre fonctions que d'obéir au moteur. » Outillage extraordinaire, qui « subordonne l'individu au plan de travail de toute la nation » et qui serait formidable si les machines devaient ne se détraquer jamais.

Plus d'un siècle et demi s'est écoulé depuis qu'un philosophe formula que l'âge d'or prussien naîtrait de la discipline et du renoncement à l'individualité. La France a, depuis lors, déversé sur le monde des idées d'indépendance et d'humanité ; mais rien n'a changé des conceptions brutales du militarisme prussien. A la façon de certains sauvages qui se croient raffinés parce qu'ils boivent de l'absinthe et portent le chapeau haut de forme, l'Allemand se figure marcher à la tête des nations parce que, de la civilisation, il n'a pris que « les ressorts et les armes, la bureaucratie et la police, l'administration et les sciences exactes » et jamais une idée généreuse. Derrière cette façade « hérissée comme un arsenal » la barbarie reste campée : même mépris de la personnalité humaine, même dureté dans le commandement, même servilité exigée de l'outil discipliné. Les bulletins de bataille nous révèlent qu'un Prussien d'aujourd'hui n'a pas plus de valeur aux yeux de ses chefs que n'en avaient pour le grand Frédéric ses recrues éduquées à coups de cravache et de bâton. La schlague est supprimée, officiellement du moins ; mais nos troupiers ont trouvé, dans un cantonnement allemand, près de

Neuve-Chapelle, un *chat à neuf queues*, la trique terrible et légendaire. De nos tranchées on a vu des soldats prussiens, punis pour quelque peccadille, *attachés à des arbres durant plusieurs heures*. Les *rangs surveillés* existent encore : récemment une troupe ennemie prête à se rendre et levant déjà les mains en criant : « Pardon ! Kamarades ! » a été fauchée par ses propres batteries : le maréchal French a signalé le fait. Dans la relation du combat de Neuville-Saint-Vaast, on trouve mention de la précaution prise par les officiers du kaiser d'attacher les servants à leurs mitrailleuses et d'enfermer les hommes sous clef dans leurs abris souterrains. Et que penser du récit, publié par le *Telegraaf* d'Amsterdam, de Karl Johannes Kalsbenshnue, déserteur de la troisième compagnie d'un régiment westphalien ? Ce malheureux raconte que lorsqu'il était obligé de fusiller des femmes et des enfants, il tirait *sans viser trop exactement*.

« Un officier me commande de mettre à mort deux garçonnets âgés de 12 et de 15 ans ; je ne pus me décider à tirer et je me demandais avec anxiété quel allait être mon sort, quand un de mes camarades fit feu sur les deux enfants. L'aîné, atteint d'une balle au front, tomba sur le coup ; le cadet dut être achevé... » Que penser encore de ces soldats incendiaires qui, entrant, la torche en main, dans une maison, écartent la ménagère suppliante au tablier de laquelle trois enfants sanglotants se cramponnent, et disent froidement : « Pardon, madame, c'est l'ordre » ? Et de ceux qui chargent dans des wagons les sept cents pianos de Malines ?

Et même de ce jeune soldat qui pleure en fusillant, devant leurs femmes et leurs mères, les habitants mâles de Surice, au nombre desquels est un enfant de quinze ans ? Ils obéissent servilement, quoi qu'on leur commande ; jamais une révolte, un haut-le-cœur, un dégoût, un mot de pitié pour les victimes. C'est défendu. Chez quel autre peuple au monde trouverait-on aussi dégradante, aussi vile, aussi exacte docilité ? Si c'est là que mène la discipline, elle ne doit plus être réputée « la force principale des armées », et nous avons mieux.

Oui, nous avons mieux : écoutez cette anecdote que relatait récemment Mme Colette Yver. Dans l'Argonne, en janvier, parmi nos poilus, un petit bleu de la classe 1914, un luron, toujours gai, alerte, ravi, est la joie de la tranchée. Dans la nuit, quand il pleut ou qu'il neige, on l'entend de loin conter des blagues et les anciens, transis, s'interrogent : « Que dit le *Bleu ?* » On répète ses plaisanteries, et on rit. Toute la section l'aime, ce petit brave : il ne peut se plier à la consigne, l'immobilité lui pèse, le silence lui est impossible ; il va et vient dans le boyau, bondit hors de l'abri, sans motif, pour le plaisir de « se dégourdir les jambes » et de narguer les Boches ; il ne se soucie point du danger qu'offre le terrain découvert ; les camarades le gourmandent, lui conseillent de se tenir tranquille, mais n'obtiennent rien.

Un soir — on l'a vu sortir du souterrain — une masse haletante paraît, penchée au bord du trou ; la tête décomposée du bleu s'y penche : « Aidez-

moi, les gars, je suis touché! » Le long de la tranchée un murmure se propage : « Le petit qui est blessé! » Une balle lui a traversé le ventre; il est perdu. Pendant que le sergent et les hommes l'étendent au fond du boyau, on se bouscule entre les étroites parois de terre, on se masse pour s'approcher du bleu; rien à faire; il souffre; on garde le silence. Soudain la voix qui, tout à l'heure, lançait des blagues s'élève faiblement : « Qu'est-ce qu'il dit? — Il appelle sa mère. » Et de nouveau on fait silence. Un cri jaillit plus violent : « Maman! »

La mort est tout proche. Soixante hommes sont à l'attendre, le visage convulsé, et ne voulant pas admettre qu'elle ait choisi cet enfant, si joyeux, si robuste. Il agonise sans se plaindre; mais comme sa maman n'a pas répondu, il tourne la tête vers l'officier, debout, tout près de lui, les lèvres serrées, les yeux humides, et dit : « Embrassez-moi, mon lieutenant ». L'officier se penche, le serre dans ses bras et reçoit son dernier soupir, tandis qu'un long sanglot étouffé court le long de la tranchée : c'est toute la section dont le cœur crève.

Voilà ce qui fait, mieux que la plus farouche discipline, les armées invincibles : l'estime réciproque pour s'être vus braves au feu, la sainte et déférente camaraderie du danger, la tendre solidarité entre chefs et soldats, sûrs de n'avoir jamais donné ni reçu un ordre qui ne soit dicté par l'honneur ou le dévouement à la Patrie. Aucun homme n'appellera au moment suprême, pour mourir sur sa poitrine, l'officier qu'il a vu remplir sa cantine

de fourrures et de bijoux volés, ou qui lui a commandé de mettre à mort des enfants ou des femmes. Aucun homme, fût-il Prussien, n'aura l'idée de prendre un tel chef par le cou, quand sa lèvre cherchera à placer ici-bas son dernier baiser.

VIII

L'ORGANISATION PROMISE

15 *juillet* 1915.

« Par la présente guerre, l'Allemagne se propose de réaliser sa grande pensée organisatrice », a déclaré le professor Ostwald dans une interview accordée au journal suédois le *Dagen*. Car « l'Eu-« rope, jusqu'ici, n'est pas organisée », daigna-t-il ajouter ; « les Russes n'en sont qu'à la période « de la horde, alors que les Français et les Anglais « touchent à peine au degré de civilisation que « nous-mêmes avons dépassé depuis plus de cin-« quante ans. L'Allemagne, seule, a aujourd'hui « atteint *l'étape de l'organisation* ».

Ainsi parla, en octobre dernier, ce notoire chimiste. On ne dit pas qu'il fût ivre. Et depuis huit mois que ces lapidaires paroles sont tombées de ses lèvres, quelques esprits, soucieux de juger des théories par leurs résultats, montrent la curiosité de connaître les effets de cette « grande pensée organisatrice ». Est-ce le territoire belge que l'Allemagne a choisi comme champ d'expériences ? Elle est maîtresse du pays presque entier; elle y règne, elle s'y carre, elle y prend ses aises et il semble

que, après un an et plus d'occupation, on peut, sans témérité, apprécier, sur cet échantillon, la beauté du système préconisé. Or la Belgique, isolée du reste du monde comme une terre pestiférée, saignée à blanc, mise à sac, crucifiée, est en ruines. On y vole, on y pille, on y emprisonne pour un geste, on y fusille pour un mot. Ses plus nobles cités sont en cendres, le sol y est boursouflé de tombes où ont été enfouis des vieillards, des femmes et des enfants massacrés; plus de commerce, plus d'arts, plus d'industries; partout des canons, des redoutes, des trains entiers promenant des morts, l'horreur, l'épouvante, la tyrannie. Si c'est cela la réalisation de « la grande pensée de l'Allemagne », l'essai n'est pas autrement alléchant et on comprend que le monde hésite à tâter de cette bienfaisante expérimentation. Les Boches, d'ailleurs, s'en déclarent enchantés : c'est bien cela qu'ils voulaient faire, et tout en se reprochant leur excès de bonhomie et d'humanité, ils déclarent qu'il est manifeste aujourd'hui que « Dieu les a choisis comme instruments de sa police pour corriger les autres peuples placés plus bas, afin que ceux-ci, humiliés, rentrent en eux-mêmes » ! Ce *satisfecit* destiné à la propagande, imprimé à grand nombre d'exemplaires, se trouve chez le libraire Bernhard, Alte Beckenhofstrasse, 59, à Zurich.

Ce qu'il y a de vraiment singulier c'est que, depuis qu'il existe des Teutons, leur outrecuidance fut toujours la même. Quand, en l'an 102 avant l'ère chrétienne, marchant vers l'Italie au nombre de 300.000 hommes, ils se heurtèrent, dans

la vallée du Rhône, à Marius qui n'avait pour armée que quelques légions romaines, ils escomptaient déjà la conquête et le pillage de Rome comme, l'année dernière, leurs descendants escomptaient la prise et la ruine de Paris. Et voyez comme l'Histoire se recommence ; Marius, sur lequel semble se modeler notre admirable généralissime, Marius, cantonné avec sa troupe dans des retranchements improvisés, laissa passer les Barbares qui, dans leur invariable présomption, en défilant devant le camp des Romains, offraient par dérision à ceux-ci de porter à Rome des messages pour leurs femmes. Quelques jours plus tard, Marius, qui les avait suivis, les écrasait aux environs d'Aix, leur tuait 200.000 hommes et s'emparait de leur chef, un géant nommé Teutobocus qui fut expédié à Rome sous bonne garde et figura, enchaîné, dans le triomphe de son vainqueur.

Ce Teutobocus resta fameux dans les Gaules et y fit longtemps parler de lui. Dix-sept siècles s'étaient écoulés en effet, depuis la victoire de Marius, lorsque, en 1613, on découvrit en Bas-Dauphiné une pierre tombale sur laquelle étaient, dit-on, gravés ces mots : *Teutobocus rex*. On déplaça la pierre, et du sarcophage qu'elle recouvrait, on sortit un squelette gigantesque qui mesurait plus de vingt-cinq pieds. Toute la France s'émut de la trouvaille : c'étaient là, bien évidemment, les ossements de Teutobocus, ou, comme on disait au XVIIe siècle en francisant le nom, de *Teutoboche*, le vaincu de Marius. Sur un ordre de Louis XIII alors régnant, le squelette kolossal — déjà ! — du

fameux chef germain, fut transporté à Fontainebleau et présenté au roi. Puis on exhiba Teutoboche en public, à Paris, en province, avec des tableaux où sa figure était reconstituée. Pendant de longues années on discuta, à grands renforts de dissertations, sur l'authenticité de ces ossements, et c'est à Bordeaux que finalement ils échouèrent. Deux siècles plus tard, en 1832, on les y retrouvait dans un grenier; la curiosité publique se réveilla, les polémiques reprirent jusqu'à ce que les savants décrétèrent que le pseudo-Teutoboche avait été de son vivant non point un Allemand, mais un mastodonte qui trouva sa place dans les galeries du Muséum, où il doit être encore. M. Jacques Flach, qui nous conte l'anecdote en une récente publication, fait remarquer que le nom de Teutoboche, si fameux, à deux reprises, aura probablement survécu, depuis le XVIIe siècle, dans quelque coin de la mémoire populaire et donné naissance, par l'intermédiaire de la corruption — *Teutoboche*, *Tête-de-Boche* — au sobriquet qui désigne aujourd'hui tous les compatriotes de ce géant imaginaire.

Lui aussi avait rêvé d'organiser, à sa manière, le monde latin, et s'y prenait de façon assez semblable à celles qu'emploient présentement ses imitateurs. Car sans Caïus Marius, le Joffre de ce temps-là, Rome eût été réduite en cendres. La brochure de M. J. Flach nous instruit sur bien d'autres points : elle nous indique les origines et nous signale le processus de l'outrecuidance alle-

mande; je ne pense pas que rien de plus concis, de plus clair, de plus judicieux et de mieux documenté ait été écrit sur ce stupéfiant sujet. C'est un petit livre qu'il faut absolument connaître si l'on est soucieux de comprendre quelque chose aux prodigieux événements que nous vivons[1]. J'y découvre enfin en quoi consiste cette merveilleuse et providentielle organisation dont l'Allemagne se flatte de doter notre monde barbare. Le système a été exposé dès 1905, — et sans soulever des éclats de rire, notez-le — par Reimer, dans son livre *Ein Pangermanisches Deutschland*, et voici en quoi il consiste. La Prusse, maîtresse des nations, commencera par s'agrandir — car *l'organisation* exige de la place, — aux dépens de la France, de l'Italie, de l'Autriche, des Etats scandinaves, des Pays-Bas et de la Suisse. Une fois en possession de tous ces territoires elle mettra aussitôt en action sa « grande pensée », appelée à ramener l'ordre dans le genre humain. La population de l'*empire universel* sera aussitôt répartie en trois classes superposées : première classe, les Germains purs, qui forment aujourd'hui les trois quarts de la population de l'Allemagne, et dont on estime découvrir en France dix millions de spécimens. Ce sera la fine fleur, l'aristocratie du nouveau *Deutschtum*. Ceux-là seuls auront le droit de cité et aussi de polygamie, sans compter nombre d'autres avantages. On les reconnaîtra aisément à leurs cheveux blonds, à leur teint

[1] *Essai sur la formation de l'esprit allemand*, par Jacques Flach, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, 1 vol. in-16.

clair, à leur haute stature et à leur crâne dolicocéphale.

La deuxième classe sera composée des demi-Germains, métis auxquels le *connubium* avec les Germains sera interdit et qui ne seront que demi-citoyens. Enfin tout au bas de l'échelle — et c'est la troisième et dernière classe — les malheureux affligés des tares de la race latine, crâne brachycéphale, cheveux noirs, petite taille et teint olivâtre. Ceux-ci seront traités comme les anciens ilotes ou les esclaves, employés aux travaux les plus durs et les plus malsains, éliminés, extirpés progressivement par tous les moyens.

Ainsi, dans cette terre promise, selon la forme de la tête ou la couleur des cheveux, les humains seront « puissants ou misérables ». A ceux qui ont le crâne étroit et allongé, tous les honneurs, toutes les faveurs, toutes les femmes ; les gens à tête ronde seront égoutiers, cureurs d'étables, vidangeurs ou gardeurs de pourceaux — avec cet avantage, cependant, de ne pas compter au nombre des citoyens allemands, ce qui est bien une compensation. En vertu de cette mirifique sélection, qu'auraient jalousée Chavette et Alphonse Allais, d'hilarante mémoire, Louis XIV, brachycéphale incontesté, eût été boueur, et Napoléon, répugnant produit latin, quelque chose comme boyaudier. Telle est la grande pensée organisatrice sur laquelle Ostwald et consorts fondent le bonheur futur de l'humanité.

Si d'ailleurs quelqu'un de bon sens, ahuri de ces pesantes insanités, s'étonnait qu'on pût trouver

dans notre France dix millions de Teutons avérés, le géographe Hummel, autre Boche de génie, lui apprendra que, non seulement les Flamands, les Normands, les Bourguignons sont de pure race allemande, mais que c'est aussi le cas des Champenois. Les Languedociens sont descendants des conquérants visigoths, les Provençaux sont des métis de Goths et de Burgondes, de sorte qu'il ne reste qu'une partie de la Gaule qui soit véritablement française, c'est l'Ile-de-France, que le *Handbuch der Erdkunde* définit élégamment : « la farce du pâté français, un ferment de pourriture qui a réussi lentement à faire lever la pâte! »

Ile-de-France au nom si doux, région enchantée des bois frais, des eaux tranquilles, des prés fleuris, des vieilles églises à clochers de pierre et des vergers opulents; Ile-de-France qui avez émerveillé et séduit, plus que tout autre lieu du monde, tant de voyageurs revenant des pays lointains et réputés; contrée des mœurs courtoises où tout semble créé pour le plaisir des yeux et le repos de l'esprit; vous qui avez inspiré à notre Poétesse des strophes limpides comme vos étangs, simples comme vos horizons, chaudes comme vos jours d'été; terre bénie et privilégiée, où tout est grâce, charme et beauté — entendez comment ces cuistres envieux parlent de vous !

LES APOTRES DE LA « KULTUR »

I

ESPIONNAGE

24 septembre 1914.

Ce ne sont pas les Allemands qui l'ont inventé, puisque déjà Annibal, longtemps avant sa première campagne contre Rome, avait envoyé en Italie de nombreux agents chargés de s'enquérir de la fertilité de la contrée, de l'esprit militaire des habitants et des ressources en tous genres qu'offraient les provinces qu'il devait traverser. Mais c'était là un service de renseignements licite et justifié. Ce qu'on doit aux Allemands, et plus particulièrement aux Prussiens, c'est l'espionnage déshonorant, tel qu'ils le pratiquent aujourd'hui, la basse et vile besogne sous-policière, proche parente de la traîtrise et de la délation. Leur roi, Frédéric II, « l'ancêtre, le grand homme », en a, de sa main, fixé les principes en une maxime demeurée fameuse : « S'il y a à gagner à être honnête, écrivait-il, nous le serons ; s'il faut duper, nous serons fripons ». Ce qui faisait dire à Voltaire : « Il crache dans le plat pour en dégoûter les autres ».

Frédéric II a fait école ; on est fripon, en Prusse, sans déshonneur — au contraire. L'espionnage y

est admis et considéré. Il n'a rien d'indélicat; chacun s'y adonne comme à un devoir et ne rougit pas d'en tirer bénéfice. Un écrivain militaire prussien, le général von der Goltz, constate « qu'un dicton peu flatteur affirme qu'un Allemand fait tout pour de l'argent ». Pour beaucoup d'officiers, l'espionnage est un moyen de monter en grade; les hauts fonctionnaires civils y trouvent une chance assurée d'avancement; les femmes du monde des occasions de retentissants succès; et comme tous y rencontrent profit pécuniaire, cela suffit pour qu'ils s'en fassent gloire. Le service d'espionnage se recrute, en Prusse, parmi les officiers les plus distingués; à ceux que leurs connaissances spéciales ou le rang de leur naissance désignent pour les emplois supérieurs, est imposé ce *Schlammbad*, « ce bain de boue ». En 1882, un prince, celui de Saxe-Meiningen, se flattait d'être espion au service du grand état-major.

On croit avoir tout dit sur l'espionnage allemand quand on a ressassé les vieilles anecdotes qui ont cours depuis 1870. Les gens bien renseignés, que le devoir oblige au silence, pourraient, avec preuves à l'appui, citer des faits incontestables, dont la plupart, pourtant, paraissent invraisemblables tant ils impliquent de patiente fourberie et d'hypocrite audace. Que des officiers prussiens, voyageant en bourgeois et se disant artistes, soient venus, depuis plus de quinze ans, dessiner les abords de nos forteresses; que d'autres, vêtus comme des Parisiens en villégiature, sous prétexte de pêcher à la ligne,

aient sondé la Meuse, la Marne et l'Oise et relevé les passages guéables, il n'y a rien là que de banal et de connu. Mais ils ont fait mieux. Ce n'est pas seulement en France, c'est en Russie qu'ils opéraient : une nuée de colons allemands avaient envahi, il y a quelque vingt ans, les terres du tsar sur la zone frontière; tous appartenaient à la réserve de l'armée prussienne; en cas de guerre, ils devaient former soudain des bandes hostiles, établies à l'avance dans le pays, en connaissant la topographie, les ressources, et occupant préventivement les points stratégiques importants. Certain jour, les autorités russes s'émurent d'une recrudescence de mortalité parmi ces immigrés ; beaucoup décédaient ; à chaque enterrement tous les Allemands fixés dans la région suivaient le convoi jusqu'au cimetière en donnant les marques de la douleur la moins apocryphe. On venait de procéder ainsi aux funérailles d'un certain Muller, quand, quelques jours plus tard, un employé russe reconnut, dans une auberge, ce même Muller, parfaitement vivant. Il l'aborde, lui demande l'explication d'un cas aussi extraordinaire ; à quoi le pseudo-mort se contente de répondre qu'il s'agit d'une simple plaisanterie. Le fonctionnaire russe prévient ses supérieurs ; le gouverneur de la province fait enquête ; ordre est donné d'exhumer la bière. On y trouve, sous une enveloppe métallique très soigneusement préparée pour éviter toute détérioration, vingt fusils de fabrication allemande, des baïonnettes et quatre cents cartouches. Une fouille complète du cimetière fit découvrir ainsi cinquante-

huit cercueils remplis d'armes et de munitions, et de la sorte fut expliquée l'épidémie qui sévissait contre ces Allemands, qu'un oukase du tsar expulsa sans miséricorde.

Ceci n'est point seulement, chez les Prussiens, une tactique ; c'est aussi une tradition. Frédéric II, qui fut l'organisateur du système, l'avait, en homme de génie, poussé à sa perfection : dans ses *Principes généraux de la guerre*, il pose les règles encore pieusement observées dans les armées de son successeur : « Lorsque, écrit-il, par aucun moyen, on ne peut obtenir de renseignements dans le pays ennemi, il reste un expédient auquel on peut recourir, quoiqu'il soit dur et cruel : c'est de prendre un gros bourgeois qui a femme, enfants et maison ; on lui donne un homme d'esprit que l'on déguise en valet ; on oblige le bourgeois à le prendre pour cocher et à se faire conduire par lui au camp ennemi sous prétexte des violences que vous lui faites souffrir. S'il ne ramène pas votre homme après avoir séjourné dans le camp ennemi, vous le menacez de faire égorger sa femme et ses enfants et de faire brûler et piller sa maison. » Et le roi philosophe ajoute : « J'ai été obligé de me servir de ce moyen lorsque nous étions au camp de Chlusitz et cela m'a réussi. » Égorger, piller, brûler ; c'est bien ça, et la méthode est toujours en honneur...

Ce Frédéric II, qui se posait en bel esprit et en souverain dégagé des vieux préjugés, était lui-même le premier espion et le plus grand voleur de son royaume. Il fit forcer les serrures et prendre chez

le comte de Broglie, notre ambassadeur à Dresde, les minutes de dix dépêches officielles, et, chose grave, le chiffre de la correspondance avec la cour de France. Comme il imposait ces façons de faire à tous ses représentants à l'étranger, aucun des cabinets européens n'était à l'abri de ses coups de main ; le chevalier d'Eon, agent secret de Louis XV, pour se garer de ces cambriolages à la prussienne, avait renfermé ses papiers importants « entre une double feuille de parchemin contenue dans une brique creusée et mastiquée, enlevée aux fondations des murs de sa cave et soigneusement remise en place ».

C'est merveille de suivre dans l'histoire diplomatique prussienne, depuis ces temps reculés jusqu'à la fausse dépêche d'Ems, et au delà, cette succession ininterrompue de mensonges, de rapines et de vilenies. Le mot célèbre de Lysandre : « Il faut tromper les enfants avec des osselets et les ennemis avec des serments », semble avoir été la devise de tous les hommes d'État d'outre-Rhin. En 1793, ils faisaient passer à nos généraux, dans Mayence, les exemplaires d'un faux *Moniteur de la République française*, fabriqué par eux. Sous le second Empire, un attaché militaire à l'ambassade russe de Paris, le colonel Abelinski, constatait la disparition de pièces diplomatiques de première importance. On lui conseillait de surveiller ses domestiques ; mais lui, qui connaissait son monde, affirmait que « l'agent militaire prussien, qu'il recevait, était seul capable de cette vile action ». Et il ne se trompait pas. Sur ces faits et sur

d'autres, tout aussi frappants, il faut consulter un très curieux volume, publié il y a quelque vingt ans, par le lieutenant A. Froment : *l'Espionnage militaire et les fonds secrets de la guerre en France et à l'étranger.* Ce petit livre, qui nous renseigne sur les ruses et les perfidies teutonnes, se retrouve aujourd'hui d'actualité ; l'auteur y signale combien est grande, à ce point de vue, notre honorable infériorité, le caractère de notre nation se prêtant malaisément à ces méprisables moyens d'action ; nous préférons le combat à visage découvert, « à armes courtoises », comme on disait jadis ; le dégoût et l'indifférence se sont, chez nous, bien longtemps opposés à l'organisation d'un service secret.

Les événements de 1870 nous ont subitement révélé l'habileté et le nombre des espions à la solde de l'ennemi. Le public, aussitôt, en soupçonna partout ; mais il ne les voyait pas où ils se trouvaient. Une enquête postérieure à la guerre fit, par exemple, connaître que beaucoup, démasqués trop tard, servaient dans les ambulances internationales : ils surprenaient les confidences des officiers blessés qui ne se méfiaient pas des infirmiers dont ils recevaient les soins. On découvrit deux de ces misérables déguisés en sœurs de charité ! Jamais, soit dit à notre honneur, on n'obtiendra qu'un Français accepte de pareils rôles. — Ces espions ne portaient rien sur eux qui pût les trahir : ils avaient seulement au cou, sous leurs vêtements, une petite médaille marquée de certains signes, qui

leur servait à se reconnaître entre eux et surtout à se faire relâcher par leurs patrouilles et leurs avant-postes.

Ces agissements ne cessèrent point avec les hostilités ; dès 1872, les espions allemands de tout rang, de tout sexe, de toute condition reprenaient chez nous leur louche besogne. Pour ne citer qu'une de leurs prouesses, en temps de paix, disons qu'un de nos ministres de la guerre, le général Thibaudin, se rendant en tournée d'inspection sur la frontière des Alpes, partit de Paris, déguisé en simple invalide, et prit place dans un compartiment de troisième classe. La précaution était bonne, mais insuffisante ; car, avant que le général arrivât à Lyon, deux officiers prussiens, également déguisés, montaient dans son compartiment et le suivaient jusqu'à Grenoble.

Caro écrivit sur l'espionnage une page superbe : « M. de Bismarck, dit-il, demandait un jour avec cette ironie hautaine, pire qu'une injure, de quelle essence particulière était fait l'honneur français, et en quoi il pouvait différer de celui des autres nations. C'était là une question imprudente. Il faut bien que l'honneur français soit d'une autre nature que l'honneur prussien puisque le nôtre se soulève à de pareilles peintures. Le dernier des soldats français repousserait avec dégoût cette sorte d'emploi prisée si haut dans vos états-majors. La différence des deux peuples se marque là ».

D'ailleurs Bismarck était bien incapable de raisonner de ces choses, car il se complaisait, dans l'occasion, à mettre lui-même la main à la pâte.

En 1871, lors des pourparlers qui précédèrent la reddition de Paris, il parvenait difficilement à se procurer les journaux imprimés dans la capitale et qui l'auraient renseigné sur l'état d'esprit et les ressources de la population assiégée. On raconte que lorsque Jules Favre vint à Versailles, chez le chancelier, pour y traiter des conditions de l'armistice, l'un des agents de la chancellerie reçut l'ordre de retirer des water-closets les serviettes indispensables, afin que le représentant de notre gouvernement y laissât les journaux qu'il avait apportés et qui, après son départ, remis en état d'être lus, furent présentés à Son Excellence...

Le grand Frédéric a laissé de bons élèves.

II

STIEBER LE ROI DES ESPIONS

15 *janvier* 1915.

Balzac aurait écrit, en s'inspirant des débuts du personnage, un de ces récits bourgeois où il excellait, et dont l'apparente et tragique platitude se crevassait — comme un sol volcanique miné par une fournaise souterraine — sous la poussée d'un drame poignant, latent et seulement deviné, qu'une explosion dévastatrice révélait tout à coup aux dernières pages du roman.

Comme milieu d'action, une placide famille d'industriels silésiens, honnêtes et laborieux, les frères Schœffel. A la recommandation d'un ami, ils ont pris, en 1847, Stieber pour conseil et lui ont confié la direction de leurs usines. Il a vingt-neuf ans; il est avocat à Berlin; c'est un homme intelligent, avisé, et qui connaît les affaires; très dévoué, d'ailleurs, à ses patrons dont, en toutes circonstances, les intérêts priment les siens propres. Bientôt il a gagné la confiance de toute la maison : la fille de l'aîné des deux frères, Hedwige Schœffel, ne voit pas sans indifférence ce beau garçon, qui vit dans

l'intimité de son père et de son oncle et partage tous leurs secrets. Stieber lui fait une cour discrète et respectueuse ; les parents le savent et ne s'en formalisent pas. Georges Schœffel, l'oncle d'Hedwige, a pris en particulière affection celui qu'il aime à considérer comme son futur neveu ; il cause souvent avec lui et chaque jour s'accroît son estime pour le jeune directeur, qui à ses qualités professionnelles joint une sentimentalité et une philanthropie singulières. Stieber ne cache pas que, depuis longtemps, le sort misérable des prolétaires est pour lui un tourment lancinant : il est socialiste autant par charité chrétienne que par conviction politique. Il rêve l'abolition des fortunes héréditaires, la régénération du peuple par le travail obligatoire, la création d'une grande république allemande où chacun, gagnant largement sa vie au moyen d'un labeur attrayant et approprié, aurait une part égale de jouissances, de droits et de responsabilités. Il prophétisa l'aube prochaine du bonheur universel ; il suffit, pour que se lève cette aurore d'un monde nouveau, du bon vouloir de tous les honnêtes gens, car ils sont le nombre et ils ont la force.

Ces séduisantes nouveautés enthousiasment le naïf Georges Schœffel ; il répand parmi ses ouvriers la bonne parole que lui souffle Stieber ; il engage celui-ci, qui est beau parleur, à les instruire des méfaits de l' « oppression militariste et policière », à leur faire comprendre la grandeur des revendications prolétariennes et de la révolution sociale, et quand, en 1848, se propage, dans toute l'Europe,

le mouvement démocratique dont Paris est l'initiateur, l'usine des frères Schœffel devient un centre d'action, surchauffé et prêt au bon combat : on y recrute pour la « lutte des classes » ; elle contient un dépôt d'armes. Tout à coup, sur un ordre venu de Berlin, la police royale y fait irruption, les ouvriers sont arrêtés, emprisonnés, les plus compromis fusillés : Georges Schœffel est condamné à la détention dans une forteresse ; Hedwige, séduite, s'enfuit avec Stieber, qui disparaît et, alors seulement, les malheureux industriels qui ont ouvert leur porte à l'avocat berlinois, qui l'ont logé et nourri, qui l'ont accueilli comme un fils, comprennent qu'ils sont victimes d'un misérable traître, agent provocateur aux gages de la police royale soigneusement instruite par lui de tous les progrès qu'il faisait dans leur confiance.

Il est à Berlin, maintenant ; poursuivant le rôle odieux qu'il s'est volontairement attribué, il s'érige en défenseur de tous les accusés de crimes de haute trahison et de rébellion, traduits devant la justice au cours de cette période troublée. De tous il exige et obtient une sincérité absolue, reçoit leurs confidences, consacre à chacun d'eux un dossier, se renseigne ainsi, aux meilleures sources, sur l'organisation révolutionnaire, surprend les secrets des affiliations mystérieuses, plaide pour ceux qu'il a dénoncés, menant si habilement son double jeu, qu'on le considère, à la police, comme le plus adroit des « pisteurs » et qu'il passe, chez les socialistes, pour le héros du prolétariat. Si bien

que, le 20 mars 1848, le roi Frédéric-Guillaume se décidant — sans témérité — à braver l'émeute en parcourant à cheval les rues de Berlin, c'est Stieber qui, acclamé et porté en triomphe par la foule, modère et canalise cette émeute en ayant l'air de la fomenter; c'est lui qui, agitant le drapeau des revendications sociales, permet au roi encadré par les mouchards, de traverser sans risques la cohue turbulente; c'est lui encore qui, voyant le souverain hésiter et pâlir devant les poings menaçants et les remous hostiles du peuple, s'avance vers lui, sous prétexte de l'insulter, et lui souffle à l'oreille : « Allez, Sire, ne craignez rien; mes mesures sont bien prises; je suis maître d'eux! »

Quelque habile que soit le joueur, ces parties doubles ne durent jamais bien longtemps : pris en flagrant délit de trahison par *ses frères*, qu'un jour d'émeute il avait armés, exhortés à la résistance et amenés sous le feu des soldats, Stieber dut fuir. Mais le roi de Prusse, qui se souvenait du 20 mars et n'avait pas oublié l'*homme au drapeau*, le rappela à Berlin, et, sans répugnance, lui octroya, par gratitude, le grade de *conseiller de police*. C'est alors que Stieber comprit qu'on peut, par les portes basses, entrer dans l'histoire.

Pour ses débuts dans la police officielle, l'ancien révolutionnaire organisa une sévère et stricte surveillance de ses ex-camarades en utopies politiques. C'est ainsi que, de 1850 à 1855, la pression policière se fit si terriblement sentir, jusque dans le

moindre des hameaux, que tout rentra dans l'ordre sans que, à aucun moment, le secours de la force armée fût nécessaire.

Mais cette besogne ne suffisait pas à l'ambition de Stieber, qu'un satanique génie obsédait. Pour mieux s'assurer la confiance oublieuse du monarque il lança des espions discrets à la piste de tous les princes de la famille royale, et, chaque soir, il était admis au palais pour donner lecture à Frédéric-Guillaume d'un rapport relatant l'emploi du temps de tous les personnages de son entourage, le menu de leurs repas, leurs propos de table, sans omettre leurs sorties du soir ou de la nuit. Les rois, de tout temps, ont eu la curiosité de ces révélations : sachant qu'on leur voile souvent la réalité par respect de l'étiquette, ils éprouvent le besoin de pénétrer la vérité, fût-elle sordide, fût-elle anodine, pourvu qu'elle soit franchement formulée. Dans une curieuse étude consacrée aux *Grands espions*, et publiée il y a quelques années, M. Paul Lanoir, contant les aventures de Stieber d'après les *Mémoires* rédigés par le personnage même, a donné un spécimen des indiscrétions auxquelles se complaisait le roi de Prusse. Il s'agissait de son frère, le prince Adalbert qui passait pour se plaire, plus qu'il n'est besoin, à la dégustation des bons vins de sa cave :

« Son Altesse, déjà fatiguée hier, disait le rapport de Stieber, s'est couchée à minuit quarante, après avoir pris, à onze heures vingt, une légère collation dans son cabinet de travail. Ce matin, à dix heures quarante-cinq, l'officier de service est

allé chercher M. le professeur D... qui est arrivé à onze heures quinze au château; la consultation a duré onze minutes. En quittant la chambre de Son Altesse Royale, le professeur a dit au général de Radowitz : « Ce cochon-là se saoule donc tous les jours ! »

Le roi s'amusait énormément à la lecture de telles indiscrétions, et le crédit de Stieber s'en accroissait. Quand il le jugea solidement établi, il estima le moment venu de monter un échelon encore vers les sommets du pouvoir qu'il entrevoyait dans ses rêves, et il soumit au roi le projet d'une vaste réorganisation des services policiers en Prusse avec ramification d'espionnage dans les pays environnants. Ce beau plan agréa au souverain et le gouvernement fit voter par le Reichstag un crédit de 305.000 francs, mis à la disposition de l'ancien démagogue pour « assurer à l'État les bienfaits d'une information utile ».

Stieber aussitôt s'évertue; en peu de temps, il devient le personnage le plus redouté du royaume : il tient les secrets de la Cour, des nobles dames et des bourgeoises, surveille les princes, les ministres, les chefs d'armée, les ambassadeurs, espionne pour son compte et pour celui du roi que ses rapports émerveillent et qui demeure ébahi des révélations qu'on lui sert. Stieber est devenu une sorte de Fouché, mais un Fouché qui ne craint pas de mettre lui-même la main à l'ouvrage, de se *camoufler* en ivrogne, pour qu'on parle devant lui sans contrainte, en ecclésiastique pour recevoir des confidences, en

valet de pied afin de surveiller les conversations mondaines. Après dix ans d'exercice, il est présenté au comte de Bismarck qui devine en ce louche comparse un acolyte précieux, et, tout de suite, le futur chancelier de fer ouvre son cœur à l'espion et lui dévoile le vaste avenir.

C'est l'Autriche qu'il faut d'abord abattre avant de s'attaquer à la France. Stieber part pour la Bohême afin de préparer la route à l'armée prussienne ; il parcourt le pays, de Dresde à Prague, pousse jusqu'à Sadowa, lieu fixé d'avance pour la rencontre décisive. Il voyage en roulotte, déguisé tantôt en photographe, tantôt en vannier, en saltimbanque ou en vendeur ambulant de statuettes de plâtres, d'objets de piété ou de chansons grivoises. Durant près de deux ans, il va de village en village, recrutant des agents, posant des jalons, recueillant des renseignements précieux et, quand la guerre est enfin déclarée, Bismarck confie à l'espion le poste de chef de la police de campagne.

Celle-ci fut, pour Stieber, un triomphe : de l'avis unanime, jamais on n'avait pu jusqu'alors imaginer que la marche d'une armée en pays ennemi pût être à ce point facilitée par le fait d'un seul homme : à chaque étape, les maisons où devaient être logés l'état-major et les officiers généraux étaient marquées d'un signe, et un paysan — espion — venu au-devant des envahisseurs, mais qui feignait d'être par eux brutalisé et contraint, indiquait l'emplacement de ces cantonnements, fournissait des rapports précis sur la force et la position

des armées autrichiennes, l'esprit des populations et les ressources locales en fourrages et en approvisionnements.

La rapide campagne terminée, Stieber, logé et fêté au quartier général, reçut l'accolade de Bismarck qui le proclama roi des policiers. Le taciturne Moltke lui-même, le bourru de l'état-major, dont la sobriété de compliments était légendaire, ne put taire sa complète satisfaction : « Ça, c'est bien, déclara-t-il, bien, bien ! » Et après la rentrée à Berlin, l'espion fut nommé, en récompense de ses éminents services, directeur de la haute police de l'État — rang de ministre ! — chamarré d'ordres, accablé d'honneurs et surnommé par tous l'artisan de la victoire.

Frédéric II, le grand homme de la famille des Hohenzollern, écrivait : « S'il y a à gagner à être honnêtes, nous le serons ; s'il faut duper, nous serons fripons ». Frédéric II a fait école : on est fripon, en Prusse, et espion sans déshonneur — au contraire.

Il suffit d'être *de chez nous* pour savoir que le caractère chevaleresque de notre nation répugne à ces méprisables moyens d'action ; et cette incurable *infériorité*, Stieber la connaissait bien. Il savait que, sur ce terrain de l'espionnage, les Prussiens seraient toujours nos maîtres, et c'est alors qu'il s'ouvrit à Bismarck de son projet de peupler la France d'agents secrets chargés d'y préparer les voies à l'invasion.

Il faut lire dans l'histoire des *Grands espions*, le volume de M. Paul Lanoir dont nous citions plus haut le titre, les savantes combinaisons de Stieber appliquant à la France, mais avec beaucoup plus de méthode et d'envergure, son plan de campagne de Bohême et peuplant notre pays d'Allemands à ses gages. Cette organisation dénote un singulier génie de fourberie et de trahison et une ténacité manifestement teutonne. Pour la première fois, dans l'histoire militaire, le service de l'espionnage scientifique, destiné à une collaboration directe et constante avec les états-majors, allait prendre l'importance d'une armée combattante.

Stieber, pour mener à bien cette vaste entreprise, exigea deux choses qu'il obtint aussitôt : une augmentation de budget d'un million et demi de marks et *carte blanche*. Il gagna seul la France, pourvu d'une valise contenant une collection de perruques et de barbes postiches, visita ses mille huit cent cinquante espions déjà en place, reçut leurs observations, nota les points faibles, établit, dans les quatorze départements qui séparent Paris de la frontière, des centres d'action dont les chefs avaient leurs correspondants à Bruxelles, Lausanne, Genève et Berlin ; et tout cela sans avoir éveillé les soupçons d'un seul des préfets de l'Empire.

De retour aux bords de la Sprée, Stieber faisait à son gouvernement la « commande » de quatre à cinq mille cultivateurs, jardiniers, vignerons ou pépiniéristes ; de sept à neuf mille domestiques femmes pour les cafés, restaurants, hôtels et brasseries ; de sept cents anciens sous-officiers que les

agents de France s'engageaient à caser dans les bureaux ; de quarante-six Prussiennes, jeunes et jolies, destinées à servir dans les cantines des garnisons de l'Est, et de deux cents autres agréables personnes pour être placées comme institutrices ou dames de compagnie dans la clientèle bourgeoise. On assurait de bonnes mensualités à tout ce personnel, qui prit son essor à l'époque de l'exposition de 1867.

Ce fut le temps où s'embauchaient, parmi les maçons et les terrassiers employés à la construction des forts de Metz, de faux déserteurs prussiens et de soi-disant Luxembourgeois ; où une nuée d'artistes, peintres, dessinateurs, aquarellistes ou photographes parcouraient les vallées des Vosges, sac au dos, boîte de couleurs à la main et parasol en sautoir ; où les rives de la Marne, de la Seine et de la Meuse se peuplaient de pêcheurs à la ligne, qui, sous prétexte de *prendre le fond*, sondaient nos rivières et relevaient les passages guéables. Au printemps de 1870, Stieber pouvait annoncer à ses maîtres que les routes de France étaient ouvertes ; on sait le reste : dès les premiers jours de la campagne, nos armées se trouvèrent enserrées d'un inextricable réseau de délation et de traîtrise ; pas un de leurs mouvements qui ne fût connu à l'avance ; pas une de leurs héroïques tentatives qui ne fût déjouée ; on s'aperçut — trop tard — que tout l'est de la France était machiné comme une boîte à surprise.

Stieber, lui, fit la campagne avec le grand état-major. A Versailles, il installa son quartier géné-

ral dans un magnifique hôtel du boulevard du Roi ; la maison était gardée par quatre-vingts gendarmes qui, par moitié, étaient jour et nuit de faction. C'est de là que le roi des espions convoqua neuf mille de ses agents qui, fidèles à son appel, accoururent dans la ville de Louis XIV et s'y établirent à demeure : venus des départements envahis où leurs services n'étaient plus utiles, ils servaient à acclamer le roi de Prusse quand il sortait par la ville. A cette besogne flatteuse ne se bornaient pas, d'ailleurs, les fonctions du grand maître de l'espionnage : il était reçu *à la Cour*, était consulté et écouté à l'égal d'un ministre ou d'un chef d'armée, disait son mot sur tout, ne ménageait pas les avis, et c'est lui, sans nul doute, qui conseilla le comte de Bismarck certain jour où celui-ci fit retirer des water-closets les serviettes indispensables, afin que le représentant de notre gouvernement fût forcé d'y laisser des papiers tirés de sa poche et qui, peut-être, présenteraient quelque intérêt.

Étonnez-vous, après cela, qu'une légende versaillaise date de cette époque funeste la moue de dégoût qui plisse les lèvres du grand roi dont l'effigie se dresse dans la cour du château de Versailles, et l'air de hautain mépris de son visage de bronze qui, assurent les commères, doit retrouver son noble sourire de jadis alors seulement que sera vengée l'injure faite en 1871 à la tradition française par tant de fourbes et de mesquins vainqueurs.

Stieber, l'un des plus méritants, fut aussi l'un

des mieux payés : le nouvel empereur d'Allemagne fit l'espion commandeur de l'Aigle rouge. La Prusse est manifestement le seul pays du monde où l'on honore pareillement la bravoure et l'ignominie. Ainsi cravaté à l'égal d'un héros, le personnage poursuivit laborieusement son œuvre : il avait foi en notre candeur, en notre proverbiale insouciance et, dès 1872, les espions allemands de tous rangs, de tout sexe, de toutes conditions, reprenaient chez nous leur traîtresse besogne.

Quand Stieber mourut, en 1892, à Berlin, il s'occupait à modifier sa tactique : il ne lui suffisait plus d'avoir semé partout sa graine d'espions ; il travaillait à provoquer dans la classe ouvrière de France la lutte des classes ; dans notre armée l'esprit d'indiscipline et d'insubordination ; à propager les brochures et les journaux révolutionnaires ; mais il rêvait mieux encore et, depuis 1880, il avait conçu l'extraordinaire projet de faire en sorte que, en cas de déclaration de guerre, notre mobilisation ne pût s'opérer par défaut de moyens de communication. Il avait calculé qu'il suffit de quinze minutes à un espion muni de l'attirail nécessaire, ouvrier ou employé d'une compagnie de chemins de fer, pour détruire la portion de voie dont cette compagnie lui a confié la garde. Rupture de ponts, déboulonnements de rails, enlèvement de coussinets, faux aiguillages, bris de sémaphores : imagine-t-on l'effroyable désarroi occasionné au premier jour de la mobilisation sur l'une des grandes lignes conduisant vers la frontière, par le déraillement d'un train militaire, bloquant d'autres trains

accumulés dans une section dont l'entrée et la sortie auraient été habilement coupées et rendues impraticables ? On sait comment ce rêve des Boches a complètement échoué, et la France ne perdra jamais le souvenir de la régularité parfaite, de la méthode admirable avec lesquelles, grâce aux précautions prises, s'opéra notre entrée en campagne.

Ce fut là leur première défaite.

III

LE BON MONSIEUR ALEXANDRE

31 *juillet* 1915.

Je n'apprécie pas beaucoup ces récits de déserteurs allemands ou de prisonniers volontaires qui se glissent dans nos lignes, se déclarent dégoûtés de risquer la mort pour le roi de Prusse, racontent que nos ennemis sont à bout, et dévoilent des mouvements de troupes et des dispositions stratégiques comme s'ils possédaient les secrets de Von Kluck ou du Kronprinz. Ils se disent généralement « Polonais, amis des Français » ; ils ont, assurent-ils, été enrôlés par force et n'attendaient que la première occasion pour se rallier à nous et nous apporter des révélations précieuses.

Ces transfuges peuvent être véridiques et sincères ; méfions-nous d'eux cependant. Ceux de nous qui possèdent le désagréable privilège d'avoir été, alors qu'ils étaient enfants, les témoins de la guerre de 1870, ceux surtout qui ont assisté à l'invasion allemande en Alsace ou en Lorraine, ont gardé, depuis ce temps-là, une suspicion farouche et irréductible de tout ce qui est allemand.

Ce qui est singulier, c'est que les Boches, dont

l'imagination est généralement si pauvre, qui, — sauf en musique — sont réduits aux copies et aux falsifications, qui n'ont même pas un vaudevilliste habile et ne sauraient produire une pièce de théâtre à combinaisons ingénieuses, font preuve, lorsqu'il s'agit de traîtrise et de duplicité, d'un véritable génie et de qualités d'invention sans pareilles. L'heure n'est pas venue de conter certains épisodes de la guerre actuelle, si invraisemblables qu'il faut, jusqu'à preuve contraire, les considérer comme légendaires et inauthentiques. Mais rien qu'à s'en tenir aux faits qu'ont rapporté les journaux, ne doit-on pas reconnaître que nos ennemis ont poussé l'art de la félonie jusqu'au plus extrême degré de la perfection ? L'histoire du bon curé d'un village de la Somme, resté seul, absolument seul dans sa paroisse dont tous les habitants avaient fui et qui s'obstinait héroïquement à demeurer en son presbytère saccagé, l'histoire de ce brave ecclésiastique pourrait ici servir de preuve. Ce desservant sans peur, comme sans malice, vivait ainsi, parmi les ruines, entre les batteries allemandes qui lui envoyaient, sans compter, les shrapnells et les batteries françaises qui le ménageaient, car le bonhomme s'était parfois glissé jusqu'à nos lignes et avait lié connaissance avec quelques-uns de nos officiers. Comme il n'avait plus ni sacristain, ni bedeau, ni enfant de chœur, chaque matin il se suspendait à la corde de la cloche et sonnait lui-même sa messe, non pour y convoquer les fidèles absents, mais par respect des rites ; chaque soir on l'entendait tinter l'*Angelus*, et du fond de leurs tranchées

nos poilus admiraient son courage et sa ténacité. Un beau jour certain aumônier de marque passa sur notre front et les officiers français eurent la bonne pensée de convier le curé à dîner avec cet éminent confrère : celui-ci, dès les premiers mots, conçut quelques soupçons ; il obliqua la conversation sur certains points de dogme, et s'aperçut, non sans surprise, que l'héroïque desservant pataugeait lamentablement. Au vrai, il ignorait jusqu'à son *Credo*, et n'avait d'aptitude, en fait de liturgie, que pour sonner les cloches afin d'aviser ses compatriotes de ce qui se passait dans notre camp ; car c'était un Prussien qui, bien entendu, n'avait jamais été prêtre. Le dîner finit mal ; on dépouilla l'espion de la robe qu'il profanait et son dessert se composa de douze balles qu'il dut absorber par la peau.

On pourrait mentionner encore la visite dans nos lignes de trois dames en grand deuil, munies de laissez-passer les plus réguliers, et qui allaient, par la campagne, à la recherche de la tombe d'un jeune officier français, époux de l'une d'elles, fils de l'autre, frère de la troisième. Cette dernière seulement questionnait les paysans et répondait aux sentinelles, car les deux autres, abîmées dans leur douleur, se laissaient conduire, muettes, le mouchoir aux lèvres, aveuglées par les larmes autant que par leurs épais voiles de deuil. Leur enquête se prolongea si bien que les curiosités s'éveillèrent : il arriva ce que vous pressentez : de ces trois éplorées une seule était une femme, allemande, ayant longtemps habité la France ; elle

pilotait deux officiers du Kaiser, qui, en robe de crêpe et sous prétexte de douloureux pèlerinage, parcouraient tranquillement nos positions.

Les Boches ont fait mieux encore : on dit, et les poilus revenus du front le racontent, que des rôdeurs prussiens ont dressé les chiens de certaines fermes isolées à signaler les passages de troupe par des aboiements qui, dans la campagne, s'entendent très loin quand la nuit est calme ; les tranchées allemandes sont ainsi prévenues de l'heure où s'opère quelque mouvement dans nos lignes et du moment de « la relève » toujours propice à une attaque. Ces histoires-là paraissent fantasmagoriques aux jeunes Français d'aujourd'hui, lesquels ont peine à croire que les Teutons soient si malins. Les vieux, ceux qui ont gardé le souvenir des faux infirmiers et des fausses sœurs de charité de 1870, restent moins incrédules ; ils savent, par expérience, qu'aucun peuple au monde, fût-ce les légendaires Peaux-Rouges, ne montre plus de patience et d'obstination dans la félonie que le peuple allemand, et que le plus fruste des Germains est passé maître en mensonge et en fourberie.

*
* *

Je me rappelle que, vers 1867, vivait à Metz, un honnête commissionnaire en marchandises qui se nommait Jacob Alexandre. C'était un bourgeois, calme et souriant, bon vivant et « tout rond », intelligent, laborieux et considéré, car son commerce prospérait ; il était, d'ailleurs, obligeant et

charitable. Le père Alexandre, type achevé du brave homme dont la vie se passait « au grand jour », s'était fait, dans la ville, de nombreuses relations. Metz, où l'existence était plantureuse, comptait au nombre de ses habitants beaucoup d'officiers retraités, fixés là en raison de l'agrément du pays et de l'importance de la garnison avec laquelle ils se trouvaient en constante camaraderie.

Les militaires tenaient, dans la vieille cité lorraine, « le haut du pavé » ; mais ils n'étaient pas tous riches ; jeunes officiers à l'Ecole d'application ou vieux commandants en retraite, avaient parfois des « fins de mois » difficiles. Le père Alexandre venait en aide à tous. Non point qu'il pratiquât l'usure ni qu'il trafiquât de son argent ; sa probité en affaires et sa délicatesse étaient au contraire proverbiales ; mais il aimait à rendre service et il était bien rare qu'on s'adressât à lui, sans recevoir, en même temps qu'un bon conseil, le petit subside indispensable. Le brave homme savait calmer les créanciers impatients, imposer silence aux dettes criardes et obtenir des délais salutaires. Un officier retraité, chevalier de la Légion d'honneur, le commandant X..., ayant confié à son ami Alexandre son embarras momentané, reçut de lui la somme dont il avait besoin, et s'empressa de remettre, en échange, un billet « à trois mois ». Au jour fixé pour l'échéance, le père Alexandre se présenta chez le commandant, sortit de sa poche le fatal engagement, et, comprenant que sa visite était importune, il froissa le papier, s'en servit pour allumer sa pipe et le jeta au feu, déclarant qu'il préférait pas-

ser la somme aux « profits et pertes » plutôt que de tracasser pour quelques cents francs un ancien défenseur de la Patrie.

Cette belle action et d'autres, du même genre, valurent au commissionnaire en marchandises de solides amitiés, et, je pense aussi, un bon nombre de clients ; pour tous il se montrait également serviable et « arrangeant », et son expérience en affaires se faisait paternelle quand il morigénait ces braves militaires, insoucieux de l'avenir et ignorants de la valeur de l'argent, dont il se plaisait à liquider l'arriéré et à rétablir le budget.

La guerre survint et, dès le milieu d'août, Metz fut investi par l'ennemi. L'autorité militaire, prévoyant la pénurie des approvisionnements, concerta une action sur le village de Courcelles, station du chemin de fer de Sarrebruck, où les Allemands avaient un grand entrepôt de ravitaillement. L'expédition était ainsi conçue : le général Lapasset, avec sa brigade, devait attaquer les villages de Courcelles et de Mercy, tandis qu'une locomotive blindée, partie de Metz, roulerait à toute vapeur vers la station de Courcelles, accrocherait là un long train de vivres qu'on y savait garé, et rentrerait dans nos lignes avec ce butin.

Le 27 septembre, au matin, le 90e régiment de ligne s'élance à l'assaut des deux villages ; les Prussiens sont refoulés ; la station de Courcelles est au pouvoir de nos soldats ; mais la locomotive attendue n'arrive pas ; elle a dû s'arrêter à mi-chemin ; le secret de l'opération a été livré à l'ennemi par un espion, et la voie est coupée. L'affaire

est manquée et nos troupes se replient vers le camp retranché, ramenant un civil, découvert dans le village de Courcelles, et qu'on soupçonne d'être le traître auquel est dû l'échec de l'expédition. C'est le père Alexandre.

Ce n'est point seulement un souvenir lointain que je rapporte ici ; étant enfant, j'ai bien souvent entendu raconter, à Metz, l'aventure du « bon M. Alexandre » ; mais elle était restée dans mon esprit à l'état de sinistre légende ; je l'ai retrouvée récemment, contée d'après des documents officiels, dans l'ouvrage de M. Paul Lanoir, *les Grands espions* que devraient lire et méditer tous ceux qui demeurent incrédules, après tant de leçons, aux exploits des agents secrets de l'Allemagne et de la perpétration de l'avant-guerre. Nous n'avons plus le droit d'être candides comme on l'était il y a quarante-cinq ans. Comme, après tout, ce sentiment est à l'honneur de nos pères de ce temps-là, on peut bien reconnaître qu'ils poussaient la confiance jusqu'à la naïveté. Lorsqu'on apprit à Metz que le père Alexandre était accusé d'un méfait d'espionnage, ce fut un unanime éclat de rire, et un tollé de protestations. Un si brave homme, qui, ainsi qu'il l'expliquait lui-même, avait profité de l'avance de nos troupes pour explorer la banlieue et porter des secours aux paysans ruinés par l'occupation étrangère. Vraiment les militaires voyaient des espions partout et le meilleur patriote n'était pas à l'abri de leurs soupçons injustifiés.

Le commandant X..., apprenant que son ami Alexandre était déféré au conseil de guerre, vint

trouver le général Lapasset, affirmant sur son honneur que le commissionnaire en marchandises était un grand calomnié et qu'il répondait de lui. M. Lanoir, qui a eu connaissance de l'enquête des juges militaires, rapporte le dialogue qui s'engagea entre le commandant X... et le général.

— Alexandre, dit celui-ci, vous a prêté il y a un an une somme d'argent contre un billet à trois mois.

— En effet, mon général.

— Quand le billet est venu à échéance, Alexandre s'est présenté chez vous et a brûlé cet engagement.

— Oui... mais il m'avait formellement promis que cette affaire resterait entre lui et moi.

— Il n'en a parlé à personne ; cependant nous possédons ses papiers et voici le brouillon d'une lettre par lui adressée, à cette époque, à son chef d'espionnage, le polizeirath Kaltenbach.

Et le général Lapasset donna lecture à son interlocuteur confondu de la traduction d'un rapport tracé de la main du père Alexandre et envoyé par lui à la haute police de Berlin ; ce rapport était ainsi conçu : « Quand le billet que je vous ai communiqué est venu à échéance, j'ai fait cadeau à M. le commandant X... de la somme que je lui avais prêtée. C'est un moyen de nous l'attacher solidement et cela est utile, car cet ancien officier nous a déjà donné, à son insu, et nous donnera encore d'intéressants renseignements, tout en m'ouvrant bien des portes à la serrure desquelles il fait bon d'avoir l'œil. »

Le malheureux retraité en tombait des nues :

c'était le roi de Prusse qui avait payé sa dette ! Il se retira ébahi, mais convaincu. D'autres eurent plus de peine et mirent plus de temps à reconnaître que le « bon M. Alexandre » était un fieffé scélérat. Si bien qu'on dut retarder, du 27 septembre au 4 octobre, la réunion du conseil de guerre, et que, la condamnation à mort prononcée, on dut encore surseoir à son exécution. Alexandre avait fait tant de dupes que, après le jugement, il se trouvait encore à Metz des personnes très recommandables pour crier à l'erreur judiciaire et pour défendre « la vie et l'honneur d'un bon Français ».

Le père Alexandre fut passé par les armes le 15 octobre 1870.

IV

L'ÉCOLE DU MENSONGE

24 avril 1915.

Une de nos compatriotes, se trouvant l'été dernier dans un château de Silésie, en séjour chez une princesse allemande, Française de cœur et de naissance, assista là aux débuts de la guerre et nota au jour le jour les nouvelles qui lui parvenaient, nouvelles d'origine exclusivement allemande, comme bien on pense. Ce journal vient d'être publié. Il est précieux à bien des titres et l'on y trouve nombre d'observations dont nous pourrons tirer grand profit. Mais son principal intérêt est peut-être de nous fournir une histoire de la guerre telle qu'on la raconte en pays boche, telle qu'elle est acceptée actuellement et sans commentaire par ces Teutons si cultivés, qui se vantent d'avoir inventé la « méthode critique » et d'en remontrer, pour la pénétration historique, à tous les savants de la terre.

Oui, oui, c'est une belle histoire, et jugez-en : elle commence, dès le 27 juillet, par l'assassinat du tsar, presque aussitôt suivi de l'entrée en Alsace des troupes françaises, sans déclaration

de guerre, au mépris des règles les plus élémentaires du droit international dont l'Allemagne s'est constituée la loyale gardienne.

Ainsi traîtreusement assailli, le kaiser, malgré son amour obstiné de la paix et ses tentatives de conciliation, est bien obligé de tirer l'épée. Cette lâche agression ne le prend pas au dépourvu ; non. Mais tout de même réveillé si brutalement de son beau rêve de concorde universelle, il est quelque peu ébaubi. D'autant plus que l'Angleterre se jette perfidement dans l'aventure. Et déjà plus de *vingt mille* avions français survolent l'Allemagne et laissent tomber sur des cités sans défense, Carlsruhe, Nuremberg, Chemnitz même, des bombes qui, « par la protection divine », se refusent à éclater. On arrête sur toutes les routes des automobiles chargées d'or, et les Allemands confisquent ainsi 80 millions que la France destinait à la Russie. Un médecin français est pris à Metz, empoisonnant les fontaines de la ville en y déversant à profusion les bacilles du choléra. Quelle tristesse ! Parmi de telles infamies, quelques consolations ; la belle conduite de l'Alsace en est une : outrée de la sauvage invasion de l'ennemi héréditaire, toute la chère province a protesté auprès du statthalter de son inébranlable fidélité à l'empire germanique. Les Français, dans leur passagère agression, se sont montrés si barbares envers les pauvres Alsaciens, et les ont si cruellement rançonnés et molestés, que la population entière, « même les éléments les plus français jusqu'ici », s'est solidarisée, d'un seul cri, avec l'Allemagne.

Celle-ci, cependant, brusquement surprise en son pacifique labeur, s'est rapidement ressaisie. L'armée invincible a dû entrer dans la Belgique, qu'envahissaient déjà, au mépris des traités, les hordes françaises. Le roi Albert ne s'est pas bien conduit ; sans consulter son peuple, qui le honnit et lui jette des bombes, il a fait cause commune avec l'Angleterre et la France. Il a bien fallu, le cœur navré, donner une leçon à cet ingrat petit peuple : l'Allemagne se félicite de l'avoir fait « avec une générosité particulière, bien que l'accueil qu'y aient reçu ses troupes eût été de nature à décourager toute sympathie ». On ne se figure pas, en effet, combien ces Belges sont méchants ; leurs crimes « ne se comptent plus, et dépassent en horreur les massacres d'Arménie ». Imagine-t-on qu'on a vu des jeunes filles belges du meilleur monde se promener sur les champs de bataille pour y crever les yeux des blessés ? De placides bourgeois de Liége ou de Louvain invitaient les officiers prussiens à leur table et ils les égorgeaient traîtreusement au dessert. Ces faits incroyables sont attestés par un message du kaiser au Reichstag : on ne peut donc malheureusement le mettre en doute. Un boucher allemand a été coupé en morceaux et débité par les Bruxellois : une femme, allemande elle aussi, « a vu ses deux enfants jetés par une fenêtre du deuxième étage »... et tant d'autres atrocités dont, pour l'honneur de l'humanité, il est préférable de ne point faire mention !

Nous voici au milieu d'août. L'armée impériale est victorieuse sur tous les points, cela va de soi.

En moins de trois mois la guerre sera terminée, et pour le 2 septembre, anniversaire de Sedan, c'en sera fini de la France. La sensibilité allemande, toujours si affinée, comme chacun sait, s'émeut outre mesure — on ne se refait pas ! — à l'idée de la destruction prochaine et définitive de ce beau pays, jadis si puissant, et que la corruption de ses mœurs a perdu. Ce qui cause la défaite de ces infortunés Français, c'est *leur manque d'initiative, le mauvais état de leurs munitions, l'absence totale de courage*. Et quels équipements ! C'est risible. Un troupeau de « pantalons rouges » vient d'être fait prisonnier : croirait-on que ces malheureux n'avaient pour chaussures que des escarpins vernis « comme on en met pour aller au bal », ou des souliers de bains de mer en toile blanche, tout déchirés. Ces pauvres pioupious n'étaient pas nourris : on les avait capturés affamés, n'ayant rien mangé depuis quatre jours entiers, et arrivés à Stuttgart, ils pleuraient d'attendrissement et de reconnaissance, rien qu'à sentir la bonne odeur des copieuses et saines portions de soupe et de rôti qui leur étaient distribuées, et aussi à constater la généreuse pitié des dames de la ville qui se pressaient sur leur passage pour leur jeter des fleurs et pour leur fourrer du chocolat plein leurs poches !

Le dénouement approche et le kaiser se mobilise afin d'être prêt à faire dans Paris son entrée solennelle. Victoires sur victoires : Guillaume II télégraphie à sa fille, régente de Brunswik, que cette fois, il n'a plus de doute et que « Dieu est mani-

festement avec lui : « Mettez-vous à genoux et « remerciez-le ! » Et il y a de quoi : le prince Rupprecht de Bavière a écrasé sous les murs de Metz 400.000 Français — un champ de bataille kolossal, cent kilomètres d'étendue ; Nancy est pris — huit corps d'armée français y sont anéantis. Illuminations, hurrahs ! Les Anglais reçoivent à Saint-Quentin « un tel coup sur la tête », qu'ils renoncent à la partie. Vivat ! Dix autres corps d'armée français sont détruits entre Reims et Verdun. Hoch ! Hoch ! A Paris même, quelle panique ! Un merveilleux combat aérien s'est déroulé au-dessus de la ville terrifiée. Joffre a dû céder le commandement à Pau. Les Parisiens sont en révolte ; les femmes courent aux fortifications pour les démolir et applaudissent en apprenant que les Prussiens sont proches ! Les hommes abandonnent les canons dans les rues où les enfants *jouent avec !* Les journaux français ne publient que des mensonges qui achèvent de jeter la démence dans cette populace affolée. Les troupes exténuées fondent comme par prodige, et si les vainqueurs prenaient la peine de recueillir les armes et les pièces d'artillerie que la débandade de l'ennemi laisse entre leurs mains, on ne saurait plus où les mettre. On méprise donc ce butin trop facile, et c'est ce qui explique que devant la porte du palais impérial de Berlin, on ne voit, en tout, comme trophées, que deux canons français. Il est de bon goût de garder le triomphe modeste.

Soucieuse d'être absolument sincère, l'officine, d'où sortaient ces mirifiques communiqués, recon-

naissait cependant que tout n'était pas rose dans le tableau ; il y avait bien, par-ci par-là, quelques points sombres. L'*accident* survenu à la cathédrale de Reims était l'un d'eux, accident dû à l'insouciance française : une poutre enflammée, « on ne sait comment », communiqua le feu à un échafaudage et, de là, l'incendie gagna le monument. Quel dommage ! Et dire que l'état-major allemand avait pris « toutes les précautions imaginables » pour sauvegarder la basilique ! Mais ces sans-soins de Français n'avaient point veillé à ce que la cathédrale « n'entrât point dans la ligne de feu », et c'est ainsi que par leur faute, l'admirable église se trouvait ruinée. Un autre objet préoccupe grandement : les quelques blessés allemands soignés dans les ambulances françaises sont mal traités, les médecins français « ignorant totalement l'asepsie et l'antisepsie ». Il y a des malheureux à l'hôpital de Bordeaux, qui, « blessés et couchés depuis quinze jours, sont encore dans leur uniforme gris, sans draps, sans couvertures » ! C'est pitié. Mais qu'exiger d'ennemis aux abois ? On en terminera avec eux en quelques jours, et ce sera facile, l'Allemagne n'ayant pas rencontré un seul adversaire digne d'elle : le Français est « lâche et mal équipé », le Russe « ivrogne », l'Anglais « mercantile », et le Belge « féroce ».

Voilà ce qu'entendait chaque jour notre compatriote, retenue, en Silésie d'abord, à Berlin ensuite, par l'impossibilité de rentrer en France. Elle notait, en frémissant de douleur, ces choses si cruelles que

par moments elle se demandait s'il était bien possible que « la France en fût là ». Mais il fallait se rendre à l'évidence, et la confiance docile avec laquelle toute l'Allemagne absorbait ces nouvelles n'était-elle pas une présomption de leur affreuse authenticité ? Qu'on n'imagine pas que j'exagère : on retrouvera dans le livre de Mme X... (El Altiar, *Journal d'une Française en Allemagne*, juin-octobre 1914, préface de M. Charles Vellay) les bourdes fantasmagoriques dont j'essaye de donner un faible spécimen et que reproduisaient dévotement tous les journaux du Reichsland. Un seul, le *Vorværts*, ne tombait pas dans ces extravagances ; il se refusait parfois à considérer sa clientèle « comme un ramassis d'idiots » et s'étonnait, par exemple, de ce que l'on parlât toujours de l'épuisement des Français et des Anglais sans une allusion à la fatigue des Allemands. « Les nôtres seuls, écrivait-il, ne se lassent ils donc jamais de cette guerre sans merci ? » Le *Vorværts* fut suspendu pour cette lueur de bon sens. Quelques esprits calmes, très rares, remarquaient bien aussi qu'il était étonnant de voir les listes de prisonniers si peu en concordance avec les formidables rafles opérées par l'armée allemande. Comment expliquer que ces listes ne mentionnassent que deux généraux français, alors que les chants de victoire officiels parlaient de corps d'armée capturés par dizaines ? Et puis les blessés qu'on allait voir aux hôpitaux racontaient des choses étranges de ces Français « fuyards et poltrons » ; ils les avaient vus, eux, se battre « comme des lions ». Jamais ils n'avaient eu l'idée

qu'on pût apporter « tant d'ardeur et d'héroïsme au combat ». Et un officier, grièvement atteint, disait à une religieuse : « Ah ! ma mère, notre artillerie est excellente ; mais elle n'est rien en comparaison de la merveilleuse artillerie des Français ; et ce qu'ils tirent bien ! »

Alors un doute naissait : faut-il tout croire ? Ce doute s'accrut quand, vers la mi-septembre, le bruit descendit « des sphères officielles » que, dans sa générosité, le kaiser se refusait à pousser plus loin son triomphe et qu'il renonçait à assiéger Paris, *toujours pour des raisons d'humanité*. Aux jours suivants, les nouvelles se firent plus vagues : il y avait une grande bataille qui prenait « tout à fait bonne tournure ». On ne disait plus pour qui. Puis on apprit que les Français reculaient sans cesse ; mais certains malins remarquaient qu'aucun nom de ville n'était plus cité et que cette reculade avait un caractère imprécis. Et quelqu'un émit l'idée qu'il pourrait bien se faire que le grand état-major allemand « fût le plus menteur des états-majors ». Un tel soupçon ne filtrait pas cependant parmi le peuple, né respectueux et habitué à recevoir bouche bée les bourdes officielles comme les coups de cravache.

On en était là quand Mme X... parvint à quitter la Prusse ; elle rentra en France par la Suisse, s'attendant à trouver notre pays dans l'état du plus lamentable désastre. Car enfin pourquoi, si les sentiments patriotiques des Allemands sont aussi ardents qu'on l'assure, aurait-on besoin de les exciter encore avec d'impudents mensonges ? Notre

compatriote, délivrée de ce mauvais rêve, était encore à ce point sous l'influence du cauchemar qu'à la première lecture de nos communiqués, si nets, si manifestement sincères dans leur laconisme, elle se croyait encore victime d'un *bluff* plus habilement perpétré que celui auquel elle venait d'échapper, tant ce qu'elle entendait ici différait de ce qu'elle avait appris là-bas. Son Journal s'arrête sur cette hallucination qui, je l'espère, fut de courte durée. Mais quelqu'un à qui nous devons une gratitude infinie, c'est l'ineffable professor Lasson, qui assumant courageusement, en cette tragique époque, l'emploi du comique, proclame « qu'une conspiration européenne a tissé autour de l'Allemagne des mensonges et des calomnies ». « Nous, ajoute-t-il, *nous sommes véridiques !* »

Ce Lasson a bien du courage et je juge quasi sublime l'abnégation avec laquelle il sacrifie sa réputation d'homme sérieux, afin de désopiler ses contemporains en un temps où personne — sauf les poilus de nos tranchées — n'a envie de rire.

V

LES PETITS PROFITS

4 juillet 1915.

Notre étonnement de la façon dont les Allemands comprennent la guerre, notre surprise, incrédule d'abord, indignée bienvite, s'accroissant à chacune de leurs vilenies ou de leurs cruautés, sont à l'honneur de notre candeur, mais point à celui de notre mémoire. Eh quoi ! Nous avions donc oublié ? Nous ne savions plus de quoi ils étaient capables ? Nous nous étions depuis quarante ans, laissé prendre aux semblants de bonne foi de ce peuple « faux bonhomme et faux apôtre » ? Il y a chez nous un tel besoin d'action, une si fervente ardeur au progrès que depuis 1870, fuyant l'obsession stérile du passé odieux, nous avions concentré tout l'effort à la reconstitution de la ruche piétinée, sans même penser que l'ennemi, croyant nous avoir abattus pour un siècle, constatait avec envie ce pacifique et prestigieux relèvement.

Certains y pensaient cependant et jugeaient l'épreuve trop oubliée. M. le général Canonge qui, depuis quarante ans, a fait de la guerre franco-allemande l'objet de ses constantes études, avait,

dans ces dernières années, dressé un tableau fidèle des exactions et des brigandages dont nos ennemis se sont rendus coupables, il y a près d'un demi-siècle. Ce n'était pas une *histoire de la guerre*, mais une *histoire de l'invasion*. Son patient travail terminé, au printemps de 1914, il le présenta successivement à plusieurs éditeurs, qui, tous, le refusèrent alléguant qu'*on ne s'occupait plus de* 1870 ! L'auteur avait donc conservé dans un tiroir son manuscrit. Un éditeur avisé vient de le publier et il faut reconnaître que, paru un an plus tôt, ce livre nous aurait sinon évité le coup d'août dernier, du moins épargné la courte illusion que l'affaire allait se régler entre nations civilisées.

Car bien que les dons naturels des Allemands — je veux dire leur fourberie, leur goût ancestral du vol, du pillage, et du massacre — aient été singulièrement exaspérés par quarante années de *Kultur* intensive, ils étaient déjà, en 1870, ce qu'ils sont aujourd'hui : même bassesse, même hypocrisie, même déloyauté, même arrogance, même traînée sur leur passage de saouleries, de viols et de cambriolage.

Le plus répugnant peut-être est cette organisation de rapines qui a fait dire très justement : « Un Prussien ne doit pas combattre pour l'honneur ; il se bat pour le bénéfice ; la guerre est pour lui une branche de commerce ». Cette maxime, approuvée de toute la hiérarchie, est mise officiellement en pratique, avec une quiétude de cynisme, une absence de pudeur tout à fait désho-

norantes ; les premiers qui se manifestèrent furent les quarante-deux mille espions que l'Allemagne entretenait chez nous depuis 1866. La guerre les privait de leur emploi et ils estimaient que la France, qu'ils avaient si bien trahie, *leur devait une indemnité*. Ils réclamaient un milliard, ce qui donnait pour chacun d'eux à peu près vingt-cinq mille francs. Le vieux Guillaume, attendri, écouta leur doléance, la trouva justifiée et frappa d'un million de contribution, au bénéfice de ces misérables, chacun des départements occupés par ses troupes. La somme n'alla pas tout entière aux réclamants car il se rencontra qu'un certain Schreiber, haut fonctionnaire berlinois, s'enrichit en la répartissant.

La conception du comte d'Ollech, « gouverneur de l'Alsace », fut, dans son genre, tout aussi réjouissante. La rapacité de ce gentilhomme boche s'alliait à une certaine ironie de bon ton — de bon ton boche également — qui rappelle, en plus grossier, la manière de Cartouche. Ce comte d'Ollech, trois mois après le bombardement de Strasbourg, imposa une amende de 800 francs à... — vous ne devinerez jamais... — à chacun des propriétaires de la ville dont la maison n'avait pas été complètement détruite par les obus allemands ! Le général von Gœben, à Dieppe, en janvier 1871, trouva mieux encore. Ce Gœben-là avait manifestement le génie du commerce : il fit saisir tous les tabacs de la manufacture, distribuer à ses hommes les cigares et le scaferlati, puis *revendit* immédiatement à la municipalité tous les tabacs non préparés

et dont il fixa lui-même le prix : 100.000 francs en or ou 200.000 francs en billets. Le maire et les notables restèrent détenus jusqu'à complet paiement.

A Laon, à la Fère, à Vincennes, mêmes opérations : les Prussiens *saisissent* dans nos arsenaux et dans nos dépôts militaires le plomb des toitures, les charpentes, les portes, les escaliers, le bois, le fer en magasin, les outils, les meubles... et vendent le tout sur place, « à la criée ». A Vincennes nos officiers se portent acheteurs, encore qu'ils aient honte d'un pareil marché, dont pas un Allemand, d'ailleurs, n'aperçoit l'opprobre.

Dans le même esprit de négoce, une mention ne revient-elle pas au Prussien Hermann Backer qui avait été employé, en qualité de contremaître, dans une importante fabrique de boutons à Bourg-la-Reine? Il en était parti depuis deux ans, pour fonder dans son pays une industrie similaire ; en 1870, il reparaît à Bourg-la-Reine comme capitaine de la landwerh, s'empare de toutes les machines de son ancien patron, fait abattre l'usine et la démolition accomplie, se félicite de cet exploit comme d'une habile spéculation : « Voilà quatre ans d'avance de ma fabrique sur la sienne », dit-il pour bien faire sentir la beauté de ce coup de commerce.

Que ces faméliques Prussiens, ne connaissant que par ouï-dire les chemises et les mouchoirs de poche, n'ayant jamais vu un drap de lit plus grand qu'une serviette, aient été ébahis et tentés en péné-

trant dans nos demeures bourgeoises dont la moins luxueuse, avec ses profondes et vénérables armoires à linge, sa cave garnie de bouteilles poudreuses, leur paraissait, en confortable, comparable au palais d'Aladin, que ces faméliques soldats nous aient volé des nappes ou du vin, c'est là un fait qui fut trop général et trop ordinaire pour qu'on songe même à le rappeler : il faut bien passer quelque chose à la convoitise du pauvre hère auquel sont tout à coup révélés un bien-être et une abondance dont il ne soupçonnait pas la possibilité sur cette terre. Ce qui est typique, ce qui est vraiment prussien, c'est la tranquille impudence de leur friponnerie, la sorte de fierté qu'ils apportent, comme des escarpes de profession, à vanter leurs heureuses *trouvailles* et la valeur de leur butin. Le volume de M. le général Canonge compte 350 pages : il n'y en a presque pas une où ne soient cités plusieurs noms d'officiers allemands de tous grades, transformés en voleurs avec autant de méthode et de simplicité que s'ils n'étaient venus chez nous que dans ce but. — C'est un jeune lieutenant silésien, mort à Reims, et que ses camarades conduisent au cimetière avec tous les honneurs dus à un héros. En dépouillant son carnet de route on y trouve cette note : « Déposé à ... un cachemire pris au château de ..., plus une bague de même provenance, le tout destiné à ma fiancée ». — A Ville-d'Avray, les officiers supérieurs du 47e et du 58e régiment font emballer les pianos sous les yeux des propriétaires stupéfaits, puis ils brisent et souillent

d'ordures le buste de Corot. — Le baron de Guttemberg, l'un des plus riches agriculteurs de Bavière, expédie à sa femme les draps de lit de M. Montgobert, adjoint au maire de Ville-du-Bois (Seine-et-Oise). — Le comte de Bredof, commandant d'étapes à Rocroi, envoie également le produit de ses vols à M[me] la comtesse, son épouse ; celle-ci n'ayant pas reçu l'un des colis annoncés écrit au maire de la ville « pour se plaindre de l'inexactitude du service et réclamer la caisse égarée » ! — Après Coulmiers, nos troupes arrêtent le fourgon d'une ambulance prussienne, lequel contient non des blessés ou des médicaments, mais des vêtements de femmes et d'enfants, du linge de table et de toilette, des montres, des pendules, de la coutellerie, des bijoux, des couverts en ruolz et en argent, des porte-cigares, des chaussures, des foulards, des pantoufles, tout un bazar, monté sans nul doute par le général von der Thann qui a l'impudence de le revendiquer ! — A Beaumont-sur-Oise, c'est sur vingt-cinq fourgons qu'est chargé le mobilier des habitants par les soldats du 2[e] régiment de la garde, troupe d'élite ; l'opération est présidée par un général.

Car le grade ni le rang, chez les Boches, ne sont garanties de délicatesse, au contraire : il s'est trouvé un éditeur allemand, pour publier le « Journal de guerre » du général-amiral Albert von Stosch et pour n'y point supprimer cette perle : « C'est le vol organisé, écrit à sa femme le haut personnage ; je me suis frappé la poitrine en signe de repentir ; mais *le sentiment de la propriété dis-*

paraît forcément au cours de cette guerre, et c'est un devoir d'appauvrir ces gens-là ! »

De quel zèle ils s'y emploient tous, à ce devoir sacré ! Pas un ne s'y dérobe. La manufacture de Sèvres est pillée par Leurs Altesses les princes de Reuss et de Wurtemberg, le grand-duc de Mecklembourg, le duc de Saxe-Cobourg, le prince royal lui-même, qui font emballer en des caisses portant leurs noms et leurs adresses les modèles de groupes et de figurines historiques, les cires, les moules, sans compter des vases, cabarets, porcelaines d'art pour une valeur de 350.000 francs. Un témoin a vu ces princes et leurs généraux s'offrir mutuellement, comme cadeaux de Noël, les tableaux et les marbres du palais de Saint-Cloud. — Un certain baron de Schwarzkoppen, préfet prussien de l'Oise, débarque à Beauvais porteur d'une modeste valise et quitte la ville précipitamment, le 28 mars, avec plus de vingt-cinq caisses dont les dimensions atteignent celles des voitures de déménagement. On put en retenir une : elle contenait des pendules, des tentures, des livres et quelques tapisseries, enlevées à la manufacture nationale, et dont la valeur dépassait 120.000 francs. — Quand Stieber, le fameux organisateur de l'espionnage allemand, quitta l'appartement qu'il avait occupé à Versailles, il y fit, comme les autres, rafle de tous les objets précieux. — Roon, le ministre de la guerre, se contentait d'emballer les bons vins. J'en passe, et des centaines d'illustres ! Tous ceux dont l'effigie glorieuse figure à Berlin dans la *Sieges-Allée* et

dont les noms sont gravés sur la colonne de la Victoire, tous sont partis de chez nous nippés de neuf et meublés confortablement, à bon compte ; si bien que ce monument fameux peut être considéré, sans calomnie, comme le Panthéon des cambrioleurs. — Bismarck ne vola chez Mme J..., dont il avait habité la maison à Versailles, qu'une statuette de diable, enlevée d'une pendule, et un service de linge de table damassé qu'avait prêté la municipalité au chancelier et que celui-ci emballa *par mégarde* dans ses bagages. Le vieux roi Guillaume lui-même, pour ne pas se singulariser, en quittant la préfecture, emportait un bougeoir, « comme souvenir », dit-il au concierge stupéfait qu'un homme, fût-il roi et Prussien, ait la mémoire si courte qu'il en soit réduit à commettre un larcin pour ne pas oublier une affaire dont le bénéfice se chiffre, d'autre part, du gain d'un empire, de deux provinces et de cinq milliards !

Le livre du général Canonge n'est pas tout entier consacré à ces gredineries ; nous n'en explorons ici qu'un chapitre qui, comme les autres parties de l'œuvre, a été documenté aux sources les plus sûres et dont les assertions s'appuient sur des déclarations de témoins bien placés. C'est un memento qu'il faut lire et garder en bon rang dans toute bibliothèque française ; je doute de son succès outre-Rhin[1]. Encore ne faudrait-il pas s'étonner qu'il fût accueilli là-bas avec faveur; peut-être

[1] *Histoire de l'invasion allemande de* 1870-71 par le général F. Canonge, ancien professeur à l'Ecole supérieure de guerre. 1 vol. in-16.

les Teutons d'aujourd'hui seront-ils fiers de lire les prouesses de leurs pères et considèrent-ils ces rapines comme un glorieux supplément de conquête. Ce qui est sûr, c'est qu'ils n'en ont rien dissimulé : bien longtemps après la guerre, il était d'usage, dans les bonnes maisons, lorsqu'on donnait un dîner, de faire montre de quelques belles pièces d'argenterie ou d'un joli service de table; l'amphitryon ne manquait pas de signaler que l'objet venait de France, et ses convives le félicitaient chaleureusement de son bon goût.

Certes non ils n'avaient pas honte; ils se faisaient honneur de ces petits profits de la guerre, et voici l'annonce qui parut en février 1871 dans les principaux journaux du duché de Bade : « A vendre, pour prix avantageux, chez M. Meschly, ingénieur à Hausbaden, près Badenweiler : 1° un secrétaire en bois de rose ayant appartenu à Louis XVI et venant du garde-meubles de Paris, bien conservé ; 2° une table unique Mme de Pompadour avec incrustations délicates et minutieuses ; 3° le mobilier de l'impératrice Joséphine de la Malmaison dans le meilleur état et complet ; 4° une pendule de salon monumentale ; 5° quinze tableaux, gravures, estampes. *Le tout garanti de Paris...* » Et vingt ans plus tard, en 1892, la *Gazette de Düsseldorf* publiait cet avis dénué de dissimulation : « Il se trouve à Düsseldorf un pastel représentant Marie-Antoinette et qui a été enlevé du palais de Saint-Cloud *par un officier allemand*... Des embarras d'argent l'avaient déterminé à vendre ce tableau au père de M. Schwuchow, rédacteur de la *Gazette*,

qui l'offre actuellement au prix de 20.000 marks ».

Vingt mille marks! Étonnez-vous qu'au bruit de pareilles aubaines tous ces traîneurs de sabre n'aient eu, depuis quarante ans, qu'une idée : celle de réitérer la lucrative opération si commercialement conduite par les « purs héros » de 1870. Voilà pourquoi ils ont recommencé — et comment! Voilà pourquoi aussi, maintenant que ça tourne mal, la *Gazette de Cologne* s'indignait l'autre jour et geignait en ces termes ingénus : « Nous sommes entourés de brigands qui veulent se partager les biens péniblement acquis par les Allemands... » !

Péniblement acquis est un mot, dans son genre, aussi beau que *le tout garanti de Paris* que claironnaient en 1871 les journaux badois.

VI

CHAMPAGNE

1er *septembre* 1915.

Les Boches en rêvent — quand ils rêvent. Certes, ils lampent indistinctement tous nos vins ; mais ils engloutissent celui-là avec une avidité particulière, et cette prédilection, surprenante chez des gens doués d'un si grossier palais, remonte loin dans le passé. Les premiers rois de Prusse faisaient profession de mépriser tout ce qui venait de ces « freluquets » de Français ; mais ils excluaient de ce dédain affecté nos vins mousseux. Le gros Guillaume, père du grand Frédéric, fameux par son avarice et la vulgarité de ses goûts, absorbait une bouteille de sillery chaque fois qu'il pouvait se la procurer à bon compte, et avec tant de componction qu'il semblait, ce faisant, accomplir un pieux devoir. Le vin de Champagne n'était alors connu du peuple allemand que par sa réputation, et personne, outre-Rhin, n'en buvait que les grands. Aussi quand, lors de l'invasion de 1814, le général Yorck, s'approchant de Châlons, qu'occupait déjà sa division d'avant-garde, envoya son brosseur en ville avec ordre de « rapporter quelque

chose à boire », il vit, après une longue absence, le soldat revenant titubant et complètement ivre, secouant dans un panier six bouteilles de vin du cru. Comme le général lui reprochait son intempérance, l'homme raconta, avec force hoquets, que toute l'armée prussienne se trouvait dans le même état. Yorck pénétra dans Châlons ; ses soldats et leurs officiers gisaient sur les pavés des rues, là où ils étaient tombés, bouteille en main, inertes, ivres-morts. Beaucoup s'étaient laissé tuer, le goulot aux lèvres, rapporte dans ses *Souvenirs* le général Henkel de Donnersmarck ; le long des remparts, aux postes avancés mêmes, fantassins, artilleurs, cavaliers, sentinelles ronflaient formidablement, si bien que toute la division dut être remplacée par une autre — qui deux heures plus tard était tout aussi saoule. Le maire de Châlons évalua que durant cette nuit du 5 février, 57.000 bouteilles avaient été dérobées et vidées, et tel fut le premier contact du peuple prussien avec nos vins mousseux. Bien entendu, dans ces 57.000 bouteilles ne sont pas comprises celles dont s'approvisionnèrent les officiers ; Blücher, par exemple, en avait rempli un fourgon à destination de son château de Krieblowitz, expédition dont le succès tenait tant au cœur du vieux reître qu'il semblait ne s'opposer aux attaques de Napoléon que pour assurer la route libre à son camion de vin volé. Le roi de Prusse, qui suivait de loin la campagne, témoignait du même goût pour notre cru champenois, et l'on montre encore, dans le jardin de la maison Chandon, à Epernay, l'arbre

sous lequel Sa Majesté dégustait les vins de la célèbre cave.

Ces légendaires beuveries laissèrent dans la mémoire des Prussiens des souvenirs célestes. Depuis 1814, la merveilleuse tradition se transmettait chez eux que sur la route de Paris, se rencontrait une région bénie où le nectar coulait comme l'eau des fontaines. Les jeunes générations, alléchées, en bavaient de désir, si bien qu'en 1870, dès la frontière franchie, les soldats de Guillaume réclamaient impérieusement, dans la moindre chaumière : *Champagne! Champagne!* croyant déjà toucher à la province fortunée où se récolte le vin de joie. Quant ils l'ont atteinte, la saoulerie est telle que nul ne pourra jamais la décrire; quelques chiffres seulement en donnent une vague idée : rien qu'à Epernay, la petite garnison de la ville réquisitionne pour son usage 5.000 bouteilles par semaine, pendant les huit mois de l'occupation; à Reims, tout soldat sédentaire ou de passage reçoit par jour deux bouteilles. « Nous buvons le meilleur champagne à bouche-que-veux-tu, écrit l'un d'eux, et ce n'est qu'exceptionnellement que nous nous contentons de nos deux bouteilles. » Le prince Frédéric-Charles en exige 40 bouteilles par jour, sans compter le bordeaux, le madère et les liqueurs. L'addition que la ville de Versailles doit payer, après le passage des états-majors, monte à 24.894 francs pour l'hôtel de France et à 62.218 francs pour celui des Réservoirs. On cite le cas d'un officier si saoul qu'il tue d'un coup de fusil, sans même sans apercevoir, la servante qui

lui verse à boire ; le fait est fréquent d'officiers ivres qu'il faut retirer de dessous la table ou loger temporairement « dans les chambres réservées en cette prévision ». Un général, huit jours de suite, rentre chez lui dans un tel état d'ivresse qu'on poste à sa porte quatre hommes préposés à la lourde tâche de le hisser jusqu'à son étage. Et pour faire généreusement partager l'aubaine à leurs compatriotes restés en Allemagne, les Prussiens expédient quotidiennement de longs convois emmenant outre-Rhin le vin enchanté. Même les femmes allemandes viennent jusqu'à Reims, afin de le boire à la source. Elles accomplissent ce pèlerinage, déguisées en hommes ; mais ce travestissement ne les servit pas longtemps ; dès qu'elles étaient ivres, elles trahissaient leur sexe en collectionnant, dans les maisons que leur avaient attribuées des billets de logement, les robes et les falbalas.

Quitte à en crever, les Boches se gorgent donc de vin de Champagne avec une sorte de fureur. Pourquoi ? Il faut rejeter l'hypothèse qu'ils en apprécient la finesse et savent en distinguer les délicats bouquets. Des gourmets de leur sorte sont incapables — sauf une insignifiante minorité — de faire la différence entre l'Ay et l'eau-de-vie de pommes de terre. Pourtant leur soif de vin de Champagne est inextinguible. C'est un fait acquis et dont je crois avoir trouvé les raisons.

Les Allemands n'ont pas d'esprit. Nietzsche disait que « l'esprit de ses compatriotes est une

indigestion; il vient des intestins affligés et n'arrive à en finir avec rien ». Le Boche a la conscience de cette infériorité; il n'ignore pas que son intelligence est lourde, son raisonnement pâteux. Ses plus notoires savants, ses plus illustres écrivains manquent de clarté. Ceci justifie la masse de commentateurs et d'exégètes qui fourmille là-bas : tout a besoin d'être expliqué; le moindre texte exige un *fiat lux* « qui ne vient jamais ». Hegel, à son lit de mort, avouait : « Je n'ai été compris par personne; il n'y a que Gœechel qui m'a compris ! » Quelques instants plus tard il se retourna sur son oreiller et murmura : « Et encore! Il ne m'a pas compris du tout! » Ils en sont tous là, et c'est peut-être pour cette raison que Berlin, la ville impériale, a pour armoirie symbolique un ours qui danse.

Or ils savent aussi, et ils en ragent, que le Français possède au plus haut degré cette clarté, cette souplesse et cette légèreté d'esprit qui leur font totalement défaut. Comme ils sont les élus de Dieu, ils ne peuvent admettre que le Très-Haut ait départi à de vulgaires peuplades, telles que les nôtres, une qualité aussi précieuse dont ils les aurait privés, eux; et ils se sont mis en tête que la vivacité d'intelligence qui nous caractérise est uniquement et simplement due à l'action bienfaisante de nos vins de France, et particulièrement du plus excitant et du plus pétillant de tous. S'ils avaient chez eux les vignobles de la Marne, on verrait bien!

Ce n'est pas d'hier que cette conception toute

prussienne a germé dans les cerveaux teutons; déjà au XVIIIe siècle, le gros Guillaume, ci-dessus nommé, croyant surprendre à la fois le secret de notre vivacité d'esprit et le remède à la balourdise proverbiale de ses sujets, posait à son Académie des sciences — qu'il ne consulta que cette seule fois — la question de savoir pourquoi le vin de Champagne mousse au saut du bouchon. L'Académie se réunit et réclama un panier de quarante bouteilles afin d'éclaircir le problème. Guillaume retira sa question, préférant garder son vin.

Frédéric II, séchant du désir d'être classé parmi les beaux-esprits, essaya du vin d'Ay et en commanda huit cents bouteilles; mais le traitement n'agit pas à sa complète satisfaction, et c'est pour cela, sans doute, qu'il se mit au régime de Voltaire, de Maupertuis, de La Mettrie et autres Français, choisis parmi les plus sémillants, et qu'il se piquait de singer facilement. Il y perdit sa peine et resta Prussien: ses vers le prouvent. Croyez bien encore que si, après la guerre de 1870, le premier effort de l'industrie allemande se porta sur la fabrication des vins de Champagne, ce fut toujours avec l'espoir que cette boisson ensorcelante, même frelatée, dégrouillerait les intelligences teutonnes. L'expérience fut à ce point lamentable qu'elle risqua de compromettre les amicales relations de l'Allemagne et de la Turquie. Lors du voyage de Guillaume II à Constantinople, la bonne intimité existant entre le kaiser et le commandeur des croyants fut troublée, en effet, par un incident

fâcheux : ce dernier, croyant flatter son invité, ne lui servit que du champagne allemand, et ceci faillit tout gâter. « Il faut convenir, remarquait un Anglais, que les préjugés les plus solides ne peuvent résister longtemps à une pareille épreuve. »

En somme, faute de champagne, les Bôches demeuraient balourds, et leurs auteurs continuaient à manquer de clarté. C'est pourquoi, l'été dernier, ils jugèrent l'occasion venue d'entreprendre une cure décisive. Fut-ce par ordre supérieur?... L'orgie, cette fois, fut homérique, bestiale, invraisemblable. On vit, dès les premiers jours, en Belgique, les Prussiens boire le champagne *dans des seaux*, où ils puisaient à pleines jattes. A Louvain, après le pillage, les rues étaient pavées de bouteilles brisées. Les chefs « commandaient l'ivresse collective » et donnaient l'exemple. Il leur faut du champagne dans les chambres où ils dorment, dans leurs cantines, sur la table de leurs conseils de guerre, quand ils jugent. A Tamines, ils en boivent autour du grand tas, « de 40 mètres de long sur 6 de large et un mètre de haut », formé par les cadavres des femmes et des enfants massacrés; à Termonde, pendant que la ville brûle et que leurs hommes fusillent, ils font apporter sur la place des tapis, des canapés, des fauteuils, des coussins, un piano et s'installent à boire — du champagne, toujours, — mêlant le bruit des bouchons qui sautent et le rythme de leurs valses aux hurlements de la population éperdue. — « De toute

ma vie je ne boirai plus autant », écrit d'Aerschot un sous-officier. — « Nous avons bu, tant que nous avons pu, du champagne à vingt marcks la bouteille, note, à Louvain, un autre; nous tâchons de dormir la tête sur une table, et *nous dûmes vomir le vin.* » Les champs, de Vitry-le-François à Sainte-Menehould et de Sézanne à Château-Thierry, étaient, après la défaite des Allemands, couverts, à perte de vue, de bouteilles à collerettes d'or ou d'argent — vides, comme bien on pense. De Louvain à Malines, on pouvait suivre aux mêmes traces la marche de l'invasion des ivrognes.

Ce qui ferait croire que, en outre de leur goût naturel, les soldats du kaiser obéissent, en se saoulant ainsi, à des instructions de leurs chefs, c'est l'article publié récemment par un journal de chez eux la *Gazette de Voss*, annonçant l'installation dans les tranchées allemandes, dans le voisinage des batteries, dans les cantonnements, de *bars à champagnes*, où, pour quelques pfennigs, les combattants de la Kultur peuvent goûter et regoûter les plus illustres marques de nos vins fameux. La gazette ne dit pas où ces vins ont été *achetés*; mais elle ajoute : « La consommation est tout à fait surprenante. Le vin est servi dans des gobelets de fer-blanc; fusiliers et canonniers s'en délectent et déclarent que c'est quand même meilleur que la limonade ! »

Eh bien, rien n'y fait : ils ont beau boire notre champagne à pleines tasses, à pleines soupières, à pleins seaux, les Boches restent balourds et ils n'en ont pas l'esprit plus lucide : auraient-ils abusé du

traitement, ou leur cas est-il incurable? Il est certain que, au lieu de s'éclaircir, leurs idées se troublent : ne se posent-ils pas à présent en *libérateurs !* Il faut désespérer de leur faire jamais comprendre pourquoi tant et tant de millions d'hommes, de toutes races et de toutes notionalités, se lèvent maintenant contre eux, et — constatation évidemment peu flatteuse — déclarent délibérément préférer la guerre, la ruine, tous les fléaux, la mort même, à la perspective de devenir prussiens.

VII

GAZ ASPHYXIANTS

25 *juillet* 1915.

Récent fait-divers bruxellois : deux jeunes femmes montent dans un tramway où plusieurs officiers allemands ont déjà pris place. Le joli nez de l'une d'elles se fronce ; elle tire de son réticule un mouchoir parfumé et le tamponne sous ses narines. L'autre en fait autant : « Ça sent la souris », dit-elle à l'oreille de sa compagne. Gros esclandre : injure à l'armée du kaiser, arrestation, interrogatoire à la *kommandantur*, quinze jours de prison.

Les Allemands dégagent une odeur fétide, ce n'est pas douteux ; il suffit d'avoir été dans l'obligation d'héberger l'un d'eux pour être à tout jamais fixé là-dessus. Quant à la nature de cette senteur spéciale, on s'accorde moins. Beaucoup la comparent à celle de la graisse rancie ; d'autres assurent qu'elle ressemble aux émanations d'une ménagerie foraine ; certains lui découvrent une similitude avec l'odeur fade d'un clapier à lapins, ou de la bière aigre, ou du lait tourné, ou d'un poulailler mal tenu, ou d'un vieux baril de salai-

sons. En Lorraine, au temps de 1870, nous disions simplement que *ça sentait le Prussien*, et personne ne s'y trompait. De la grange où on logeait chez nous les Boches de passage s'exhala pendant plusieurs années une odeur nauséabonde.

On a constaté que la chambre de l'impératrice Joséphine, à la Malmaison, conserva durant bien longtemps une fine odeur de musc; ce parfum imprégnant était encore sensible en 1867, après cinquante-trois ans, lorsque, à l'occasion de l'Exposition universelle, on transforma le château en un musée temporaire de souvenirs napoléoniens. L'odeur des Allemands est tout aussi persistante, mais elle est beaucoup moins agréable ; pour certains nerveux, doués d'une perception olfactive très délicate, elle peut être pernicieuse, parfois mortelle. Aucun système de désinfection ne parvient à la neutraliser.

Les observations scientifiques faites à ce sujet au cours de la guerre actuelle sont très peu ragoûtantes, quoique bien précieuses. M. le docteur Bérillon, professeur à l'École de psychologie et directeur de la *Revue de psychothérapie*, en a recueilli un grand nombre et des plus imprévues. Les médecins ont bien facile ! Ils disposent d'un vocabulaire technique dont un ignorant ne peut faire usage par la bonne raison que ces termes lui sont inconnus et qu'il en détermine malaisément le sens. Il s'ensuit que ces messieurs touchent aux sujets les plus répugnants avec une virtuosité sans pareille : là où nous ne disposons que d'un mot — et la plupart du temps malsonnant — pour

exprimer la chose, ils en trouvent dix, à tournure grecque ou latine, élégants comme des noms de fleurs. Jugez-en; dans leur langage, *puanteur* devient *bromidrose*. Et par cet exemple on comprend que je serais bien empêché de donner ici une analyse complète du très savant travail du docteur Bérillon. Ceux que ces questions intéressent devront le lire dans le texte même — pas après dîner, ni avant non plus, peut-être. Enfin, choisissez votre moment; vous trouverez ce texte dans les *Bulletins et mémoires de la Société de médecine de Paris*, séance du 23 avril 1915[1].

La fétidité des Boches est flagrante : dans un hôpital elle est appréciable, même lorsqu'il ne s'y trouve qu'un seul blessé allemand ; on la perçoit déjà à une certaine distance du lit, elle vous poursuit lorsqu'on s'en éloigne; elle reste fixée aux vêtements et sur les objets qui ont été en contact avec le malade. Nos officiers d'administration, chargés de recueillir et de classer les papiers trouvés sur les prisonniers, ont déclaré que les billets de banque, lettres ou carnets découverts sur les Prussiens sont imprégnés à un tel point de cette odeur désagréable qu'on est dans la nécessité de les désinfecter. Plusieurs aviateurs affirment que lorsqu'ils arrivent au-dessus d'une agglomération allemande, ils en sont avertis par une odeur dont leurs narines sont affectées, même s'ils survolent à une très grande hauteur. Les infirmiers,

1. *La Bromidrose fétide de la race allemande.* — Tirage à part, brochure in-8°.

les chirurgiens, les surveillants de dépôts de prisonniers s'accordent aux mêmes observations : l'infection est parfois si forte que des sentinelles n'ont pu la supporter. Quand nos soldats pénètrent victorieusement dans quelque tranchée où les Boches ont longtemps séjourné, ils sont très péniblement incommodés de l'atmosphère qui règne en ces tanières empestées : « Ça fouette ! » disent les poilus, sans se douter que cette expression, qui paraît appartenir au plus bas argot des faubourgs, est, au contraire, essentiellement classique, ayant pour étymologie manifeste le mot latin *fœtor*, d'où dérive fétidité.

Ce serait une erreur de croire que l'odeur des soldats allemands résulte des fatigues et des privations de la vie des camps ; cette odeur est l'apanage des civils aussi bien que des militaires, et le Teuton ne sent pas moins mauvais en temps de paix qu'en temps de guerre. Les hôteliers de la Côte-d'Azur ne l'ignorent pas ; les chambres qu'ils louent aux Allemands conservent indéfiniment une senteur spéciale, très pénible pour les odorats sensibles. Ceci explique pourquoi les maisons où fréquentent les voyageurs d'outre-Rhin sont généralement délaissées par les touristes des autres nations. Cette bromidrose, quelque peu atténuée dans les classes riches ou aisées par les soins de propreté, par des pratiques d'hygiène spéciale, par l'usage des parfums violents, n'en demeure pas moins toujours sensible. La famille régnante des Hohenzollern lui a, de tout temps, payé un large tribut. Malgré les précautions de tout ordre aux-

quelles il a journellement recours, le kaiser n'est point parvenu à dissimuler cette infirmité qui compte au nombre des tares multiples de dégénérescence dont il est frappé. Ses familiers le savent bien, et pour cause ; ils expliquent par là une des manies les plus singulières de leur auguste maître : dans toutes les villes où il se rend — ne dût-il y séjourner que peu d'heures — les hôtes de l'empereur sont tenus de pourvoir à grands frais, sur les indications de l'architecte de la cour, à l'établissement d'un cabinet de toilette, extrêmement luxueux, qu'on devra détruire aussitôt après la visite impériale. Dans une circonstance de ce genre la ville de Cologne n'hésita pas à édifier un *lavatory* dont la construction revint à vingt mille marks et qui ne fut utilisé qu'une fois. Plus avisée, la municipalité socialiste de Nuremberg s'en tira à meilleur compte : l'édifice, ayant les apparences d'un luxe exagéré, ne coûta que deux cents marks ; sur la proposition d'un édile patriote, on n'y avait employé que des matériaux allemands : similimarbre, simili-dorure et simili-porcelaine.

Quelle est donc l'origine de cette fétidité dont la garde qui veille aux barrières de Potsdam ne défend pas les rois de Prusse ? Elle est une affection endémique, primitivement localisée aux quatre provinces du Brandebourg, de la Poméranie, du Mecklembourg et de la Prusse orientale ; elle y existe à l'état permanent et se retrouve dans toutes les classes de la société ; c'est une infirmité essentiellement prussienne ; par la diffusion de l'élément prussien, elle

s'est étendue à toute l'Allemagne. Il s'agit donc d'une « odeur de race », qui n'est point due à des conditions spéciales d'hygiène ou d'alimentation, mais plus probablement à une influence particulière du sol — en quelque sorte une odeur de terroir.

Cette opinion apparaîtra plus plausible si l'on considère que la chair et le fumet des animaux qui, en Allemagne, vivent à l'état sauvage, présentent une très grande différence avec ceux de leurs similaires des autres pays d'Europe. Le gibier allemand, le lièvre surtout, est si peu apprécié chez nous qu'il est systématiquement exclu de nos marchés, malgré son prix minime. Les savants vous apprendront que cette bromidrose chez bêtes et gens provient « d'un ralentissement morbide dans l'élimination des produits toxiques et de l'encombrement des voies d'évacuation » ; mais passons vite et profitons de la leçon pour admirer une fois de plus la merveilleuse prévoyance de la nature. En dotant certains individus d'odeurs susceptibles de nous avertir de leur présence, elle a eu pour but de pourvoir à notre sécurité. Ne pas tenir compte de cet avertissement serait folie. Au point de vue de la défense de la race, l'odorat est la sentinelle la plus vigilante ; l'ouïe et la vue ne sont que trop portées à se laisser suborner et séduire ; le « flair » est à la fois l'organe de l'instinct et de la sympathie, et en douant les Allemands d'une odeur repoussante, la bonne mère Nature a voulu que le reste du monde les tînt en méfiance et ne fraternisât jamais avec eux.

Telles sont les conclusions de M. le docteur

Bérillon; mais une autre de ses constatations est moins rassurante : il enseigne qu'un état émotif profond avive l'activité des sécrétions cutanées ; la crainte, la colère, la vanité froissée, la jalousie amènent une recrudescence des odeurs organiques. On frémit à la pensée de ce que nos poilus auront à respirer quand, à l'heure de la victoire, ils repousseront les soldats du kaiser, désordonnés, tremblants et humiliés ; et c'est terrible de penser que les Boches gagneront en mauvaise odeur tout ce qu'ils ont à perdre d'orgueil.



LEURS MAITRES

I

LE PREMIER ROI DE PRUSSE

15 *novembre* 1914.

Il y a sur les bords de la Sprée, à Berlin, dans un petit palais qui fut bâti en 1708 pour une comtesse de Wartemberg et qu'on appelle le château de Monbijou, un musée consacré aux souvenirs de tous les membres de la famille de Hohenzollern, depuis les premiers margraves jusqu'au kaiser aujourd'hui régnant. On voit là les pipes de l'un, les bocks de l'autre, des chemises et des bas, des redingotes et des grands cordons. On y voit des caisses de bois que fabriquait, à grands coups de marteau, sur son lit d'agonie, le père du grand Frédéric, le berceau et la chaise-longue du grand Frédéric lui-même, sans compter toute une collection de vidrecomes et de hanaps qui révèle dès l'abord une forte race de buveurs notoires.

C'est un avantage que les Hohenzollern possèdent de père en fils, depuis le premier Frédéric du xve siècle, qui, simple margrave de Nuremberg, se trouva par surprise promu au rang d'électeur de Brandebourg. Ce Frédéric n'avait qu'un canon, un canon de fort calibre il est vrai, et dont la répu-

tation — déjà — était grande, car ses boulets de pierre devaient, disait-on, réduire en poudre les murailles les plus solides. Outre le goût héréditaire de la bière et du vin, tous les Hohenzollern, sans exception, professaient en effet celui de l'*annexion*, et rien n'est plus instructif que de suivre à travers les siècles leur ténébreux ou brutal effort vers de perpétuels agrandissements de territoire. La Prusse comptait au début du XVIII[e] siècle, 800.000 habitants : elle se vante de disposer aujourd'hui de 70.000.000 d'hommes. Jugez du progrès !

De tous ces souverains obstinés vers un même but, le moins fameux, peut-être, est celui qui coiffa le premier la couronne royale ; c'était un certain Frédéric, parfaitement dédaigné et presque inconnu. Quand on apprit que cet humble vassal de l'empereur avait mendié ou extorqué la permission de se déclarer roi du duché de Prusse, c'est-à-dire d'un vague pays, situé quelque part, là-bas, sur les rives de la Baltique, ce fut dans toutes les cours un éclat de rire. Lui, laissa les gens s'esclaffer et demeura le seul à se prendre au sérieux. Il lui importait peu que les grandes puissances se refusassent à reconnaître sa royauté d'aventure. On était en 1701 et la marotte de ce maigre sire était d'imiter, ou plutôt d'éclipser Louis XIV qui le traitait en petit garçon. Les pompes de Versailles empêchaient Frédéric de dormir et il avait résolu de faire plus et mieux.

Par malheur, l'argent lui manquait : le roi de Prusse, pour subvenir au faste qu'il ambitionnait,

essaya bien de vendre ses soldats, par petits paquets, aux souverains étrangers ; mais un soldat prussien, à la fin du XVII[e] siècle, cela ne valait pas grand'chose. Il essaya aussi de la fausse monnaie, expédient plus productif, et attacha à sa gracieuse majesté un alchimiste ; ceci encore ne rendit guère. Alors il eut recours aux impôts et son ingéniosité, en ce chapitre, fut véritablement géniale. Jamais, en aucun pays, contribuables ne furent pressurés comme l'étaient les Prussiens de ce temps-là. Non seulement chaque tête supportait une lourde taxe de capitation, mais la perruque qui la coiffait, et qui était obligatoire, devait être munie d'un timbre pouvant atteindre jusqu'à cent thalers. Également soumis à l'impôt les bonnets de femmes, les culottes, les bas, les souliers ; et, pour que l'usure même des effets rapportât quelque chose au monarque, l'Etat s'adjugea le monopole de *la fabrication et de la vente des brosses*, de fortes brosses à crins durs qui élimaient et déchiraient les draps les plus solides. Aux seuls agents du fisc était réservé le droit de tondre les cochons. Il fallait payer deux thalers par an pour obtenir la permission d'acheter du thé et du chocolat. Ainsi du reste. C'est de ce temps-là que date le dicton : « Misère en Prusse ».

Les coffres, de la sorte, se remplirent. Et tout de suite Frédéric commence à jouer au grand roi. Il fait venir de Paris ses perruques ; ses vêtements sont boutonnés d'or et de diamants. Le musée de Monbijou conserve un de ses habits, violet, velours et soie, jadis constellé de pierreries dont on l'a

économiquement dégarni. Les charges, au palais royal, sont innombrables. Dans les antichambres errent des légions de grands-maîtres, de chambellans et de pages. Le service est fait par des soldats vêtus en esclaves d'Orient, et quand le roi se met à table, vingt-quatre trompettes et deux timbaliers, du haut de la plate-forme du château, annoncent au monde ce grand événement.

Frédéric officie jour et nuit ; il est ou se croit majestueux, quand il mange, quand il cause, quand il se tait, quand il ronfle. S'il parle de soi-même, c'est en termes déférents, à mi-voix, comme s'il parlait de Dieu. Il croit sa race élue et prédestinée à être l'instrument de la Providence. Les curieux des singularités de l'atavisme peuvent noter le cas de cet ancêtre dont la mégalomanie se retrouve en ses plus actuels descendants. On prétendait, à Berlin, que si les deux premiers petits-fils de Frédéric étaient morts presque au sortir du baptême, c'est parce qu'ils n'avaient pu supporter le fracas des salves et des fanfares, le poids des manteaux brodés, des couronnes, des insignes, des croix dont ils étaient surchargés. Ainsi Frédéric de Prusse imaginait-il imposer à l'Europe extasiée et se flattait-il d'égaler le Roi-Soleil, sans se douter qu'il n'en était que la parfaite caricature. Ajoutez à cela qu'il était bossu, ce qui nuisait quelque peu à la majesté qu'il prétendait, en toute occasion, imprimer à son allure.

Pour mieux singer son modèle, il prit, néanmoins, une maîtresse en titre : la femme de son premier ministre. La dame n'était ni jeune ni jolie ;

ceci n'importait guère, le roi, chétif et malingre, étant peu sensible à ce genre de séduction ; mais il fallait bien, n'est-ce pas ? que, pour l'exemple, Sa Majesté prussienne eût aussi sa Maintenon. Il imposa à sa cour l'usage de la langue française, l'allemand restant réservé aux domestiques et aux gens du commun, et c'était, pour les étrangers, un sujet de fou rire de voir, aux réceptions du palais royal, parmi la lourde magnificence des salons, ce pauvre roi contrefait, perdu dans son hermine, écrasé par sa perruque noire, grimaçant sous ses petites moustaches qui semblaient collées au pinceau — ainsi qu'il l'avait vu dans les portraits de Louis XIV dont on lui envoyait de Versailles les copies — minauder et se complaire en des grâces françaises, parlant la langue de Fénelon d'un accent rocailleux qui ressemblait au bruit du ressac sur les galets.

Ce qui manquait à la félicité de ce fantoche, c'était la visite d'un « confrère », d'un vrai, d'un souverain bien posé qu'il pût traiter de *mon cousin* et qu'il aurait ébloui de son luxe *monstre*. Jamais, à vrai dire, aucun prince d'aucune sorte n'avait eu l'idée de fraterniser avec ces parvenus de Brandebourg et la seule entrée solennelle dont Berlin avait jusqu'alors été le théâtre était celle d'une ambassade du grand khan de Tartarie. Dans une très agréable étude, publiée il y a quelque vingt ans, et qu'on relira avec plaisir et profit, car tous les *Hohenzollern*, — c'est le titre du livre, — y sont passés en rapide revue, depuis le plus ancien jusqu'au plus récent, MM. E. Neukomm et Paul

d'Estrée ont conté l'aventure, entre cent autres. Berlin avait donc vu arriver, un jour, dans ses murs, une troupe de gens dépenaillés qu'on prit pour des montreurs d'ours et qui avaient été comme tels bâtonnés tout le long de la route, malgré les protestations de leur interprète, un pauvre diable d'Allemand, auquel le grand khan de Tartarie avait fait couper le nez et les oreilles. Ces vagabonds traînaient un cheval étique et boiteux qu'ils présentèrent comme un cadeau de leur puissant empereur au souverain de la Prusse, ainsi qu'une paire de pistolets rouillés que l'un d'eux portait solennellement. Lorsqu'on apprit que ces loqueteux étaient véritablement les envoyés du prince oriental, dont le renom et la splendeur étaient légendaires, la déception des Berlinois fut cruelle. On jugea que le grand khan ne s'était pas mis en frais pour le roi de Prusse. Il fallut fournir de linge et de chaussures ces étranges diplomates et les renvoyer chez eux.

Frédéric souhaitait donc une revanche et sa joie vaniteuse fut sans bornes quand le tsar Pierre le Grand annonça son arrivée prochaine à Berlin. Aucun préparatif ne fut ménagé : le peuple fut convié de vingt lieues à la ronde; l'armée fut habillée à neuf et, tandis que les sonneurs étaient à leurs cloches et les artilleurs à leurs canons, les généraux en tenue de gala et les échevins en robe rouge se massaient à la porte de la ville, leurs harangues à la main. Au château tout le monde se tenait à son poste et le roi, piétinant d'impatience, attendait le moment de descendre de son

trône pour s'avancer au-devant du puissant empereur.

Mais Pierre le Grand n'aimait pas les cérémonies. Prévenu des hommages qui le menaçaient — peut-être aussi désireux de mystifier son hôte, — il arriva en petite voiture, par l'une des portes de la ville, opposée à celle où il était guetté, se fit conduire chez son ambassadeur, y passa une redingote et se rendit en fiacre au palais royal où il se fit annoncer, brusquement, entra, dit quelques mots, sortit et retourna chez lui sans être aperçu. A sa vue, Frédéric pensa s'évanouir de dépit : il avait manqué tous ses effets. Et le peuple attendait dans les rues et sur les places ! On essaya bien de lui donner le change en faisant sonner aussitôt les cloches et tonner le canon ; mais il était trop tard, et pendant toute la journée les Berlinois écarquillèrent les yeux et s'écrasèrent pour voir un souverain qui ne parut pas.

Quelques années plus tard, lors de son second passage à Berlin, en 1717, Pierre le Grand se montra un peu plus complaisant. Mais son séjour fut marqué par un incident dont certains tirèrent mauvais présage. Convié à boire dans une coupe de cristal — que conserve le musée de Monbijou — le tsar, après s'en être servi pour porter la santé de ses hôtes, jeta, suivant l'usage russe, le verre vide loin de lui afin que personne n'y pût boire désormais. A l'étonnement général, la coupe ne se brisa point, prodige dont les gens superstitieux se permirent d'augurer que l'amitié de la Prusse et de la Russie ne serait pas éternelle.

Il ne faut admettre les prophéties qu'avec d'infinies précautions, quoiqu'elles abondent en ce moment. Mais en voilà une qui date de deux cents ans et qui me paraît être bien en train de se réaliser.

II

L'ANCÊTRE

En Prusse, subsiste une vieille masure qu'on appelle Kœnigs-Wusterhausen et qui est le modèle achevé des maussades manoirs où résidaient, au XVIIIe siècle, les petits hobereaux pauvres d'Allemagne. Une tour antique, où s'enroule un escalier de bois donnant accès à un corps de logis entouré d'un rempart en terrasse qui domine un fossé bourbeux. A l'intérieur, quelques pièces de moyenne grandeur ; au premier étage, une grande salle — la *tabagie* — et des galetas. Toutes les chambres prennent parcimonieusement jour par des fenètres étroites percées dans des murs épais comme ceux d'une forteresse.

Cette masure servait de résidence d'été à Frédéric-Guillaume, second roi de Prusse. C'était à l'époque de la jeunesse de Louis XV, alors que, rayonnant sur le monde, la cour de France atteignait l'apogée de l'élégance, de la galanterie et du goût. Tous les souverains d'outre-Rhin, électeurs, margraves, grands-ducs et princes régnants, rèvaient de Versailles et de ses splendeurs ; ils se ruinaient

pour se donner l'illusion de l'imiter. Seul Frédéric-Guillaume, butor couronné et naturellement rustre, parlait de ces merveilles lointaines avec une sorte de mépris. Il se savait l'objet du dédain et des risées de l'Europe et portait cet isolement avec fanfaronnade : « Je n'ai pas les manières françaises, disait-il, je ne sais pas faire de bons mots, ni des façons de petit-maître ». Et quand on se permettait devant lui quelque allusion aux libéralités et aux largesses des autres monarques, il hochait sa grosse tête d'un air entendu, se vantant d'être pauvre et ajoutant — car il parlait volontiers par images et sentences, à la manière rude de Sancho Pança : « Nous autres, guerdins, nous ne devons pas allonger la couverture plus qu'elle n'est longue ».

C'était un homme d'une grosseur prodigieuse : son ventre, gonflé par l'hydropisie, mesurait quatre aunes de tour, ce qui, sauf erreur, égale deux mètres cinquante, pour le moins. Sa face apoplectique se nuançait des teintes les plus vives « du rouge, du bleu, du jaune et du vert ». Il était sourd, s'assoupissait brusquement, ou bien tombait en syncope. On contait que, par moments, la peau de ses jambes « se détachait et ressemblait à une vessie de porc frais ».

Son portrait moral n'est pas plus séduisant : Frédéric-Guillaume était violent, goinfre, ivrogne, cruel et avare. Tout enfant, il arracha, un matin, tandis qu'on l'habillait, une boucle de ses souliers et la mit dans sa bouche : comme on s'efforçait de l'en retirer, il l'avala. L'objet revenu au jour, à

grand renfort de purgatifs, est exposé comme une relique dans une vitrine d'un musée de Berlin. Un peu plus tard, envoyé en vacances chez ses grands-parents de Hanovre, il y bat comme plâtre son cousin, le futur roi George II d'Angleterre qu'il détesta toute sa vie. Il faut aussi lui arracher des mains le prince de Courlande qu'il tient par les cheveux et qu'il va assommer.

Devenu homme, le mariage et la paternité ne l'amadouent pas : sa femme, l'infortunée Sophie-Dorothée, est quotidiennement rabrouée, houspillée, insultée, raillée, tenue en étroite surveillance ; son fils, Fritz, celui qui sera le grand Frédéric et que Frédéric-Guillaume abhorre, comme tout Harpagon abhorre son futur héritier, est roué de coups, pris à la gorge, à moitié étranglé. L'enfant s'est rendu coupable d'aller chez sa mère, ce qu'interdit le roi, toujours persuadé que sa famille conspire contre lui. Wilhelmine, sa fille aînée, soupçonnée du même crime, reçoit à la tête, en pleine table royale, des assiettes jetées à toute volée. Frédéric-Guillaume, qu'on traîne dans une petite voiture, se lance à la poursuite de la fillette, afin d'en finir avec cette enfant indocile en lui déchargeant sur le crâne un coup de béquille ; mais les serviteurs qui poussent la chaise roulante manœuvrent de façon à ce que leur maître ne puisse atteindre la princesse qui parvient à s'enfuir, folle de peur.

Les ministres du roi et les gentilshommes de son entourage ne sont pas mieux traités et redoutent ses lubies. Il fait écailler un poisson vivant et oblige ses convives à le manger cru : il se traîne,

la nuit, dans les rues de Berlin ou de Potsdam, poussant des cris féroces, pour épouvanter les bourgeois, menace « de faire sauter les têtes comme des carottes ». S'il dort sous l'influence d'un excès de nourriture ou de boisson, il a des cauchemars dont il se réveille en sursaut, l'écume à la bouche, se lève, se laisse tomber dans un fauteuil où il reste assis, le coude sur la table, les yeux fixes, regardant sans mot dire ceux qui circulent autour de lui. Ses fureurs redoublent après une indigestion d'huîtres et de choux. C'est un de ses plaisirs de se mêler à la foule, de disperser à coups de canne les gens qui flânent ou jouent aux boules : si quelque promeneur, l'avisant de loin, se sauve, le roi le fait rattraper, et, dans l'attendrissement de l'ivresse, engage avec lui ce dialogue : — « Pourquoi te sauves-tu ? — Parce que j'ai peur. — Tu ne dois pas avoir peur, *tu dois m'aimer* ». Et, pour compléter cette leçon d'amour, il rosse de son bâton l'interlocuteur épouvanté.

La canne de Frédéric-Guillaume est restée populaire aux bords de la Sprée comme chez nous la poule au pot d'Henri IV.

Son avarice égalait sa brutalité. A Wusterhausen il avait réduit la dépense quotidienne de sa cour à 70 ou 72 thalers — à 55 si la reine s'y trouvait avec lui. Il interdisait les envois de Hambourg, d'où venaient les friandises, et ne réclamait pour sa table que « du bon bœuf, de bons poulets bien gras et d'autres choses semblables ». Par exemple, il s'en empiffrait jusqu'à l'étouffement. Après ses repas, il s'endormait, non sans avoir, pour essayer

de digérer, frappé ses pages à tour de bras.

En tout temps, il buvait et mangeait sans mesure, et c'était se montrer courtisan, quand on l'invitait, de l'emplir à le faire crever. Il arriva même qu'il voulut goûter les plats servis sur la table de ses valets de chambre, et, les ayant jugés tout aussi bons que ceux dressés sur sa table royale, de troquer son menu contre celui de ses domestiques. Des torpeurs le prenaient après ces ripailles et l'on reconnaissait à cela, notait l'un de ses gentilshommes, « que les plus grands réservoirs ne sont pas des gouffres ».

Mais là où le roi de Prusse mangeait du meilleur cœur et de toute l'ardeur infatigable de ses mâchoires, c'est lorsqu'il dînait chez les autres, où la pitance ne lui coûtait rien. Quand il était reçu à la cour luxueuse de Saxe, les fêtes étaient pantagruéliques : on cite un certain repas où fut servi un gâteau long de quatorzes aunes, qui avait absorbé six cents œufs, trois tonnes de lait, une tonne de beurre. Un charpentier, armé d'un couteau gigantesque dont il portait le manche sur son épaule, pratiqua des entailles dans le flanc du monstre. N'est-ce pas ce soir-là que Frédéric-Guillaume, formidablement gavé de cette « délicatesse », creva sa culotte en ouvrant le bal de la cour, et, n'en ayant pas une seconde dans sa valise, ne pouvant, vu sa phénoménale corpulence, emprunter à quelque autre humain ce vêtement indispensable, dut envoyer un courrier à Berlin en quête d'une culotte de secours qui permît à sa gracieuse Majesté de reprendre place à la table opulente de ses hôtes.

Tel fut Frédéric-Guillaume, second roi de Prusse suivant la chronologie, mais le premier de ceux qui comptèrent dans l'histoire. Les traits de cette rapide esquisse sont tous empruntés, non point, comme on pourrait l'imaginer, à un conte d'ogre, mais aux études si justement admirées que M. Ernest Lavisse a consacrées à la *jeunesse* et à l'*avènement* du grand Frédéric. C'est dire que tous les détails de ce portrait sont d'une authenticité absolue, et c'est, sans aucun doute, en raison de cette trop indiscutable ressemblance que, par manière de représailles contre le maître historien, les envahisseurs ont saccagé et détruit sa maison familiale du Nouvion-en-Thiérache, demeurée sa retraite d'été. Cette vengeance posthume du reître couronné est bien dans la manière allemande dont les rancunes sont inapaisables ; elle complète et rend parfaite la silhouette du despote qui fut le créateur de la force prussienne.

Frédéric-Guillaume, en effet, gère, comme sa maison, son royaume dispersé en lambeaux de provinces sans lien depuis le Rhin jusqu'à la Vistule. De même qu'il descend à la cuisine pour s'assurer que ses marmitons sont « bons ménageux et ne gaspillent ni la viande ni le beurre », il exige que tout ce dont se compose la fortune du royaume produise bénéfice. Sa maxime est d'obtenir, sur chaque objet, un *plus* — *ein plus machen*. Telle ferme appartenant à la couronne ne rapporte que 300 thalers ; le roi examine les comptes, additionne, calcule, suppute et taxe le métayer à 60 thalers de supplément. Il refuse à ses fermiers toute répara-

tion comme tout délai ; il faut qu'ils paient sans déduire un liard, sans un jour de retard. Il sait que, dans telle région, sont des landes incultes et quelle est leur contenance ; il défriche, dessèche les marais, *plante* des hommes dans des provinces désertes ou dévastées par la peste ; il bâtit des villes et des villages, s'occupe de l'outillage agricole, rumine continuellement des perfectionnements ou des économies qui lui fourniront les quelques *groschen* de *plus* qu'il ambitionne ; il indique où trouver, pour une agglomération nouvelle, « un bon tailleur » ; il s'occupe à découvrir une femme laborieuse pour cet ouvrier. Et cette idée fixe, cette obsession d'améliorer ne le quitte ni le jour, ni la nuit, ni dans ses voyages, ni même dans l'ivresse.

Aussi la population du royaume s'accroît-elle de jour en jour ; l'outillage agricole est perfectionné ; l'administration, surveillée de près, et par le maître lui-même, marche à la baguette. Frédéric-Guillaume draine ainsi vers son trésor les bénéfices obtenus par ses soins, sachant bien qu'un *pfennig* et un *pfennig* font deux *pfennigs*, et qu'il en faut cinquante pour un *groschen* et que de *groschen* en *groschen* on atteint le thaler, et bientôt la pièce d'or. Il ne se désintéresse pas de la petite monnaie de cuivre que verse à l'impôt tel paysan de la Poméranie, car il a calculé que des millions et des millions d'oboles font, au total, une somme respectable. Et c'est avec cet argent, âprement récolté, qu'il satisfait sa passion favorite, passion singulière qui donnait à croire — et beaucoup en étaient persuadés — que le roi de Prusse était devenu fou.

Cette passion était celle des géants dont il rêvait de se composer une armée. Il essaye d'abord l'élevage des hommes de taille exceptionnelle. Il marie, par ordre, des colosses avec des femmes de six pieds ; quand il apprend que, de l'une de ces unions, est né un enfant à grandes mains et à grands pieds, il se réjouit et se fait expédier la mère et le marmot.

Ces combinaisons ne produisant pas de résultats suffisants, il cherche des géants à l'étranger ; il dénoue les cordons de sa bourse, si bien fermée pourtant, afin de satisfaire cette lubie. Les recruteurs parcourent le monde en quête de gaillards hauts de six pieds six pouces — ce qui équivaut à deux mètres — destinés à l'honneur de prendre rang dans le premier régiment des grenadiers de sa garde. Il crée le service obligatoire pour tous ses sujets : chaque petit Prussien est élevé dans cette idée ; l'état militaire, au lieu d'être dédaigné comme dans certains pays, est un honneur envié et mis à la portée du plus humble. Tout enfant apprend, en même temps que le nom de son village, celui du gracieux souverain qu'il aura la gloire de servir, et le numéro ou le titre du régiment dans lequel il sera plus tard incorporé.

Frédéric-Guillaume renforce ainsi son armée, bien au delà des proportions qu'impose le chiffre de la population du royaume : 30.000 hommes au début de son règne, 40.000 dix ans plus tard, auxquels il ajoutait 40.000 autres soldats recrutés à l'étranger, tels étaient ses chiffres qu'il augmentait encore par la suite. Son ambition était de « se

rendre formidable ». Son beau régiment de grenadiers, son régiment de géants, était célèbre dans toute l'Europe. C'était merveille de voir défiler ces colosses sur la Parade-Platz de Postdam : en tête, les hautbois tout chamarrés, et les tambours et les fifres, derrière lesquels s'avancent deux Goliath, les plus beaux spécimens de la troupe : un Norvégien, appelé Jonas, et un Prussien surnommé Hochmann. Ensuite marchent de grands nègres avec des turbans ornés d'aigrettes, des carcans et des pendants d'oreille d'argent massif poli. Puis chaque compagnie, précédée de ses fifres et de ses tambours ; les hommes portant la mitre de cuivre où brille l'aigle de Prusse, l'uniforme bleu aux brandebourgs d'or doublé de rouge, avec de petits parements écarlates, les vestes et les culottes couleur chamois et les guètres blanches.

Le roi contemple le défilé avec un œil mouillé d'attendrissement. Ça lui est bien égal que les autres souverains le dédaignent et le raillent ; les chancelleries de l'Europe peuvent à loisir le considérer comme un grotesque dont la fourberie et la duplicité sont proverbiales : « promesse du roi de Prusse et chanson, c'est tout un », assure-t-on. Lui se moque du *qu'en dira-t-on ;* il se sait redoutable et n'a besoin de personne : « Toutes les puissances les plus considérables me recherchent, dit-il, et me caressent à l'envi comme on ferait d'une épousée. On sera toujours obligé de rechercher un prince qui a 100.000 hommes sur pied et 25 millions d'écus pour les faire agir ». Il ne croit qu'à la force, devant laquelle le droit n'est rien ; peu lui

importe qu'on l'estime ou qu'on l'aime pourvu qu'on le craigne.

Ce despote entêté posait ainsi tout un programme, et l'histoire de Frédéric-Guillaume contient en germe toute l'histoire de la Prusse. L'obscur effort continu qui est le trait principal de ses annales n'est que le prolongement des conceptions politiques de ce butor, écloses dans l'ivresse, poursuivies avec une obstination têtue, en méconnaissance des beaux rêves d'indépendance, de travail libre et de paix féconde qui, déjà de son temps, tourmentaient le monde civilisé. Il semble que, dans son harcelant désir du *plus*, il ait rêvé d'un temps où la progéniture de ses régiments colosses ne ferait qu'une bouchée de tous ces peuples futiles qui s'éprenaient d'art, de science et de philosophie humanitaire, tandis que lui fondait des canons et collectionnait les géants.

Pour sa part, il ne risqua point la partie. Son avarice répugnait à cet effort. Il avait calculé qu'une armée en campagne coûte cher à nourrir et se détériore rapidement. Si bien que, maître absolu des plus belles troupes de l'Europe, il se refusait à les mettre en mouvement, de peur de les abîmer. C'est au point qu'il économisait même les sentinelles à la porte de sa résidence d'été : le manoir de Wusterhausen était gardé par des ours et des aigles, méchantes bêtes qui attaquaient tous les arrivants, mais dont le pelage et le plumage, du moins, ne se gâtaient pas à la pluie, comme le brillant uniforme des gigantesques grenadiers.

La fin de ce sombre préparateur d'hécatombes fut singulière, empreinte à la fois de ridicule et de grandeur sauvage. M Ernest Lavisse en a tracé le tableau, aussi pittoresque que saisissant.

C'est d'abord la première atteinte, à la fin de 1734. Le corps du roi enfla jusqu'au-dessus du nombril ; quand on le remuait, on entendait l'eau battre les parois. Sa gracieuse Majesté avait le visage noir : elle somnolait une partie du jour, respirait à grand'peine, mangeait sobrement et mettait de l'eau dans son vin, ce qui porta bien des gens à pronostiquer qu'il était perdu. Comme l'usage de la pipe lui était interdit, pour se donner l'illusion de son occupation favorite, il faisait fumer des généraux autour de son lit. Un jour, se sentant moins oppressé qu'à l'ordinaire, il commanda d'amener dans sa chambre deux cents grenadiers. Le spectacle de ces « enfants chéris », seuls êtres qu'il aimât, le réconforta quelque peu. Pourtant ses membres inférieurs enflaient démesurément; son fils, le jeune Fritz, se voyait déjà roi de Prusse. Il dut patienter. Des crevasses se produisirent aux jambes et aux pieds du malade, qui se trouva subitement soulagé. L'appétit revint et le sommeil; le roi put remettre son ceinturon et se rendre à la parade, devoir qu'il considérait comme le premier de tous. A moins d'être moribond, il ne s'en dispensa jamais, et souvent, tordu de goutte, immobilisé par la souffrance, il passait la revue de ses troupes, couché dans une voiture au fond de laquelle était étendu un matelas.

Remis sur pied, il boit comme quatre, et recom-

mence à régner, ordonnant tout dans le plus grand détail, faisant valoir son royaume comme un bon métayer fait valoir une terre de trente arpents. Il rédige des instructions sur la manière de lier les gerbes, sur les matériaux de construction qu'il juge préférable d'employer, sur le travail des vachers et des valets de charrue : il sait qu'on a planté, en Prusse, pendant les deux dernières années, 335.219 arbres, dont 120.875 fruitiers ; mais cela ne suffit pas : il commande de planter encore. Et, durant six ans, malgré les malaises qu'il éprouve, il ne cesse de veiller à tout, ne s'en remettant à personne du soin de gouverner. Mais, dans l'automne de 1739, l'hydropisie le reprit : dans les rares instants où le mal se calmait, le roi dormait, le menton appuyé sur une barre de bois. Des taches noires apparurent sur ses jambes, sur son nez, sur son front ; des pochettes noires se formaient aux joues. Il sentit bien que la mort venait ; il se savait détesté et prenait humeur de la joie que causerait son trépas : de son médecin, Eller, il disait : « Celui-là sait bien, le bougre, que si je crève, personne ne lui demandera compte de la façon dont il m'a traité ».

Comme le silence lui était insupportable et l'impressionnait, il voulait que son entourage, toujours très nombreux, parlât à haute voix, sans discontinuer. Même il avait un établi sur son lit et, à grands coups de marteau, il fabriquait des caisses de bois, tapant si fort qu'on l'entendait de la rue. Quelques-unes de ces boites figurent au musée de Monbijou, à Berlin.

Il se fit porter, le 27 avril 1740, à Postdam où il avait décidé de mourir et il se prépara à paraître devant Dieu. Certain, d'ailleurs, d'un accueil sympathique de la part du Très-Haut, qu'il considérait familièrement comme un collègue, il se disait persuadé qu'une créature de son importance, ayant commandé à tant de millions d'hommes, ne pouvait être jugée, à l'heure de la mort, aussi sévèrement qu'un vacher, qu'un bûcheron ou qu'un simple grenadier ; et il engageait sur ce point, avec les pasteurs qui l'assistaient, des discussions interminables.

Malade peu commode, d'ailleurs. Un jour il soufflette son médecin, qui, froissé, sort en déclarant qu'il ne reviendra plus. Alors Frédéric-Guillaume envoie chercher la reine, qui le menace de « le laisser pourrir dans ses ordures ». Sur ce mot, craignant peut-être que son entourage se vengeât sur sa dépouille de ses brutalités passées, il ordonne lui-même les cérémonies de son enterrement. Il fait apporter dans sa chambre le beau cercueil de chêne à poignée de cuivre qu'il se destine ; il le contemple avec satisfaction ; puis il règle l'ordre et la marche du cortège funèbre. Les grenadiers d'abord, tambours couverts de drap noir, fifres garnis de crêpe. Pas de discours, mais douze décharges de vingt-quatre pièces de canon. Après quoi un bon dîner, où il ne sera bu que du vin fin : et il note qu'on devra mettre en perce, pour cette occasion solennelle, le meilleur tonneau de sa cave.

Le 31 mai, au matin, apprenant qu'il ne passera

pas la journée, il se lève de son lit, se couvre la tête d'un bonnet, revêt une redingote blanche, et s'en va, titubant, jusqu'aux appartements de sa femme.

« Lève-toi, lui dit-il, je vais mourir. »

Revenant jusqu'à sa chambre, il s'arrête devant une fenêtre, et apercevant, devant les écuries, des palefreniers occupés à seller les chevaux :

« Ah ! grommela-t-il, si je me portais bien, comme je rosserais ces gens-là ! »

Puis réfléchissant qu'il est encore roi :

« Hacke, poursuivit-il, s'adressant à l'un de ses gentilshommes, Hacke, descendez et rossez ces misérables ! »

Tel fut le dernier acte de son autorité.

Et remontant dans son lit, il s'évanouit ; il reprit bientôt sa lucidité et exigea que son médecin lui fixât exactement le temps qui lui restait à vivre.

« Sire, encore une demi-heure. »

Alors il demanda un miroir pour « se regarder mourir ».

« Je suis bien changé, fit-il ; je vais faire une vilaine grimace tout à l'heure. »

Il s'informait, de minute en minute, des progrès de son agonie : « Sire, indiquait le médecin, le pouls s'affaiblit... on ne le sent presque plus... il a cessé de battre ».

Alors, Frédéric-Guillaume, indigné, fut pris d'une dernière colère. « Comment, râla-t-il furieux, comment ! Il ne bat plus.... Ce n'est pas possible ! S'il

ne battait plus, je ne pourrais pas remuer les doigts comme ça... comme ça... »

Et il agitait la main comme pour gifler un contradicteur imaginaire. Son bras retomba ; le second roi de Prusse expira dans ce suprême effort.

III

FRITZ

9 juillet 1915.

C'est ainsi qu'ils appellent, en Prusse, avec une familiarité déférente, Frédéric II, ce héros de la monarchie, le seul de tous les Hohenzollern auquel fut décernée l'épithète de *grand*.

Nul ne pense à nier l'intelligence forte et cultivée du personnage, son activité presque maladive, sa ténacité dans la convoitise : la superficie du royaume passa, sous son règne, de 100.000 à 200.000 kilomètres carrés et la population de deux à six millions de sujets. En Prusse un tel résultat justifie tout ; mais un roi mérite-t-il le titre de *grand* lorsqu'il fut sans scrupule, sans loyauté, sans cœur, sans pitié, sans parole, sans mœurs et sans dignité ? Tel était le cas de Frédéric II. L'impératrice Marie-Thérèse, qui le connaissait bien puisqu'elle avait été son adversaire puis son alliée, disait : « Tout le monde sait quel compte il faut faire du roi de Prusse et de ses serments. Aucun souverain n'a pu se soustraire à ses perfidies ». Mettons, pour concilier la vérité et la légende, que Frédéric fut *un grand Prussien*, rien de plus.

Il est tellement Prussien de la tête aux pieds et du cerveau au ventre, que même après un siècle et demi, sa silhouette demeure instructive, tant elle condense les frustes qualités et les sordides défauts de la race. Il semble qu'à toutes ses ambitions, le grand Fritz joignit celle d'être à tout jamais *représentatif*, et quelque téméraire soit-il d'aborder cette déconcertante figure après les belles et définitives études de M. Ernest Lavisse, la petite Histoire trouve à glaner encore quelques broutilles dans l'ombre de ces monuments et peut surprendre dans le débraillé de sa vie intime celui que ses flatteurs appelaient le roi philosophe.

Philosophe, il l'est — si c'est l'être que de mépriser le genre humain, de braver audacieusement l'opinion et de railler impitoyablement tout ce qui croit à autre chose qu'à son royal génie et à l'invincible puissance de ses grenadiers. Il a nommé *Sans-souci* sa demeure préférée : c'est un assez joli pastiche de Trianon juché au sommet d'un escalier à prétention cyclopéenne. *Sans-souci !* Jamais maison ne fut plus sinistre : elle a cette obsédante mélancolie des choses destinées à créer de la joie et qui n'ont abrité que de formidables ennuis. C'est là que vivait Frédéric ; son souvenir y est vénéré : on y montre sa flûte, ses cahiers de musique et sa cantine de voyage — une vieille caisse d'emballage faite de planches mal rabotées.

Car le roi, pour soi-même, est sans raffinement : il prétend, par cette négligence voulue, faire la leçon à l'élégance de Versailles : il est sale et dé-

daigne la toilette. Pour le réveiller chaque jour à quatre heures du matin, son valet de chambre lui jette au visage une serviette trempée d'eau froide. Aussitôt il est debout, il chausse ses bottes, met ses boucles et son toupet; un domestique le rase tandis qu'un autre allume son feu ; puis, couvert d'un vieux vêtement qui lui sert de robe de chambre, le voilà dépouillant son courrier. Rarement il se lave le visage; un homme attaché à son service disait : « Son horreur pour les soins les plus simples et les plus nécessaires m'a persuadé qu'il était atteint d'une sorte d'hydrophobie ». Frédéric remplace la propreté par le maquillage et recouvre de plusieurs couches de rouge ses rides encrassées. C'est ainsi qu'on le voit au château de Monbijou, qui est le « musée des souverains » de là-bas : il est là, avec sa perruque d'étoupe, sa tête inclinée à gauche par l'habitude de jouer de la flûte, ses grands yeux cernés de bistre et son teint parcheminé sur lequel s'étalent deux plaques de vermillon.

La garde-robe est en rapport. Elle se compose d'un costume de gala, neuf vers 1740 et qui dura jusqu'en 1786, et de deux ou trois vieux habits « bons pour le fripier » ; les grosses bottes que le roi ne quitte que pour dormir ont passé, avec l'âge, du noir au brun, puis au fauve ; au bord du chapeau sans poils qu'il garde sur sa tête, même dans l'intérieur, se hérisse un toc de plumet dépenaillé. Quand, goutteux, Frédéric reste au coin de son feu, il passe par-dessus ses vêtements un surtout de satin bleu de ciel, teint en jaune sur le devant par le tabac tombé de son nez.

Ce déguenillement fait partie de son rôle : le roi prussien s'applique à être répugnant, comme Louis XIV s'appliquait à être magnifique. Versailles, qu'il jalouse et qu'il envie, donne le ton à toutes les cours de l'Europe, et pour qu'on soit bien persuadé qu'il ne s'incline pas devant ces arrêts venus de France, Frédéric se fait reître pour marquer sa personnalité. Plutôt crever dans l'ordure que d'imiter en rien ces freluquets de Français ! Il pousse l'obsession de la goujaterie jusqu'à donner le nom de *Condé* à son cheval de manœuvre, et quand il apprend, après 1770, que la cour de France est entichée d'une dauphine autrichienne dont le charme, la beauté et la grâce ravissent tous les cœurs, il place dans son antichambre une statue de jeune femme complètement nue, ayant les traits de Marie-Antoinette et portant sur le socle, pour que nul n'en ignore, le nom de la fille de Marie-Thérèse.

Ce n'est point que ces choses l'intéressent ; il est volontiers obscène en ses propos, mais la femme est pour lui sans attraits. Aucune n'a compté dans son existence, pas même la reine son épouse avec laquelle ses rapports ont été nuls, ou à peu près. On sait qu'il n'eut jamais d'enfant, ni d'elle, ni d'aucune autre, et l'on attribuait au ministre Turgot certain quatrain sur le roi de Prusse, quatrain dont le distique final disait :

> Cent mille hommes par lui reçurent le trépas
> Et pas un ne reçut la vie.

Les femmes n'entraient à Sans-Souci qu'en suppliantes : encore y étaient-elles mal accueillies. En revanche, pour braver l'opinion peut-être et montrer combien il méprisait « les préjugés », Frédéric admettait que « toute la galanterie » de la cour se composât de huit ou dix jeunes gens, qu'on appelait des Mignons, « ayant la plus jolie figure et faits à peindre », vêtus de costumes orientaux, uniformément couleur de rose, chargés de galons. Souvent le roi fait asseoir l'un d'eux à sa table et c'est là qu'il faut voir le despote prussien pour juger de ce qu'un homme peut absorber sans éclater. Il avale, broie, ronge comme un fauve ; ses mains, sa bouche, ses joues sont inondées de sauce. Jamais il ne trouve assez épicés les mets qu'on lui sert : son cuisinier, las de reproches, a l'idée de saupoudrer les plats d'*assa fœtida* et ce jour-là, le roi se montre d'un appétit féroce. Il souffre d'horribles douleurs de goutte ; n'importe, il se bourre ; ses indigestions sont célèbres ; dès qu'il reprend ses sens, c'est pour réclamer de la victuaille, du pâté d'anguille ou de Périgueux. Car son affectation de mépris pour tout ce qui vient de France n'englobe ni nos friandises ni nos bons vins. Quand, à force de s'empiffrer, il est à la mort, il mange encore, et comment ! On possède un de ses menus du mois de juin 1786, alors que tordu par la goutte, gonflé par l'hydropisie, couvert depuis les pieds jusqu'aux hanches d'une inflammation érysipélateuse, il est à bout de forces et sans connaissance une partie du jour : d'abord une soupière de bouillon exprimé des choses les

plus fortes et les plus chaudes, auquel il ajoute, comme à son habitude, une grande cuillerée de fleurs de muscade et de gingembre. Puis un morceau de bouilli *à la russe*, c'est-à-dire cuit dans un pot d'eau-de-vie ; ensuite une grande assiette de *polenta* au jus d'ail, arrosée d'un bouillon d'épices ; enfin un pâté d'anguille si poivré qu'il paraît « avoir été cuit dans les enfers ». Frédéric prétend, d'ailleurs, qu'il ne mange que « pour se soutenir », et il disgracie les médecins qui lui conseillent quelque ménagement. Peu d'heures avant de mourir, il absorbe encore, « pour se soutenir », du café au lait et un plat de crabes à la sauce piquante.

Nous suivons ici le docteur Cabanès qui, à l'aide des diagnostics rétrospectifs dont il s'est fait une spécialité, étudie, au point de vue médical, les prédécesseurs et les ancêtres de Guillaume II, en un récent volume, fécond en anecdotes, et dont le titre résume toute la thèse : *Folie d'empereur, une dynastie de dégénérés*. Que Frédéric II ait été un dégénéré, c'est bien possible, encore qu'une telle assertion eût fait pousser les hauts cris à tous les philosophes et à tous les novateurs du XVIIIe siècle qui le proclamaient héros pour faire pièce à Louis XV, lequel se souciait, d'ailleurs, aussi peu desdits philosophes que du roi de Prusse lui-même, vague roitelet remuant et malappris qu'il s'obstinait à nommer dédaigneusement : « Monsieur le marquis de Brandebourg ». Mais ce qui éclate dans cette étude intime, c'est le « prussianisme » du personnage, et l'on com-

prend que ses successeurs aient fait de lui une sorte de dieu. Il est grossier, il est sale, il est goinfre, il est brutal, il ne croit qu'à la force et à la ruse, et par un complaisant mirage dont il est le créateur, il considère ces tares comme autant de qualités éminentes devant lesquelles le monde doit être en admiration. Sa soi-disant camaraderie avec les beaux esprits dont il se pique de composer sa cour n'est qu'une façade de libéralisme derrière laquelle s'abritent le plus têtu despotisme et la vanité la plus farouche. Voltaire, qui s'y laissa prendre, distingua vite qu'il était la dupe d'un histrion et s'en dépêtra, non sans horions. Mais les autres, La Mettrie, d'Argens, Pœllnitz, attirés là par le désir de contempler enfin un souverain qui fût « un homme », un roi tolérant, pitoyable aux faibles, ennemi de la flatterie et du mensonge, une sorte d'*Émile* couronné, déchantaient bientôt en constatant que le « héros du nord » rossait ses serviteurs, cassait sa flûte sur leur dos, allongeait des coups de bottes à ses ministres, était avare, rancunier et vindicatif, ne supportait pas la contradiction et poussait l'art de faire souffrir ceux qui l'approchaient jusqu'à les étudier à fond pour mieux connaître l'endroit faible où il pourrait frapper le plus douloureusement. Macaulay disait : « Il est difficile, en vérité, d'imaginer une raison, à moins que ce ne soit la rage de la faim, qui ait pu décider aucun homme à supporter cette misère d'être le compagnon du roi de Prusse ! » Et Voltaire écrivait : « La Mettrie, dans ses préfaces, vante son extrême félicité d'être auprès d'un roi

qui lui lit quelquefois ses vers, mais en secret *il pleure avec moi !* »

Ces petits soupers de Sans-Souci que la légende nous représente comme des agapes de platoniciens et que Menzel a peints si élégants et si philosophiquement fraternels ne sont, à vrai dire, que des frairies de corps de garde. L'absence des femmes en exclut toute retenue. La Mettrie, pour mieux faire sa cour, s'y gave effroyablement et met sa courtisanerie à engloutir les plats les plus indigestes. Quand il est repu, il se déboutonne pour mieux digérer, ôte son col, lance sa perruque et se couche presque nu sur le parquet. Il mourra d'une indigestion de pâté d'aigle farci de hachis de porc et de gingembre. D'Argens, dont les manières sont d'un gentilhomme, devient le souffre-douleur de son despote amphitryon ; ce qui fait la faveur de d'Argens, c'est son incrédulité, son athéisme : il ne croit ni à Dieu ni à diable, et ceci est un titre à l'estime de Frédéric. Mais d'Argens a des faiblesses : il est superstitieux comme un lazzarone, redoute le vendredi, tremble s'il rencontre un porc, et l'aspect de gens vêtus de noir le met dans les transes. Il a très peur aussi de la maladie et passe des nuits blanches à claquer des dents en songeant à la mort. Frédéric s'amuse des terreurs de son *esprit fort :* c'est toujours devant d'Argens que le sel est renversé sur la table ; c'est toujours lui qu'on invite en *treizième*, et il trouve invariablement son couvert disposé en croix à la gauche de son assiette. Le malheureux en sue d'angoisse et il pense tré-

passer quand, un jour, retenu chez lui par la crainte d'un rhume, il voit arriver un cortège composé d'un prêtre en dalmatique noire, accompagné de diacres et d'acolytes portant des flambeaux et psalmodiant le *Miserere*. Le roi a pris la précaution d'écrire *à son ami* que connaissant la gravité de son mal et s'intéressant à son salut éternel, il vient d'avertir les ministres du culte catholique qui vont lui donner les derniers sacrements. En effet, le cortège approche du lit, l'officiant écarte les rideaux, verse une demi-bouteille d'huile sur la tête du malheureux d'Argens, si confit en mines dévotes et si suffoqué par les larmes que toute la bande éclate de rire. C'est le roi lui-même qui a conçu cette excellente farce ; c'est lui qui, après avoir réquisitionné à l'église les ornements sacrés nécessaires à cette sacrilège parodie, s'est attribué le rôle du prêtre et a distribué les autres à ses comparses ordinaires.

Telles étaient les tendresses de Frédéric pour ceux qu'il prétendait aimer. Au vrai, il n'aimait rien ni personne, que sa flûte et sa chienne Alcmène. Quand il mourut il demanda d'être inhumé, sur la terrasse de Sans-Souci, dans la même tombe que ses chiens. Il voulait ainsi témoigner une fois de plus son mépris de l'espèce humaine. Cette clause de son testament ne fut pas respectée et son cercueil fut déposé dans un caveau de l'église de la garnison, à Potsdam, où il est encore.

C'est un but de pèlerinage pour les Prussiens de tous les rangs : ils viennent, en défilés ininter-

rompus, contempler la caisse de bronze où sont les os de celui qui, en léguant à ses successeurs son égoïsme, son goût de l'imposture, ses convoitises, sa fourberie, sa théorie du « despotisme éclairé », sa dureté et son infatuation féroce, fut l'initiateur de la « prussification » de l'Allemagne. J'ai vu cette crypte il y a quelque trente ans et voici quel était alors le cérémonial : une sorte de caporal barbu faisait entrer les curieux dans le caveau sombre, attendait que tous fussent rangés, frappait du bout de sa botte le cercueil sonore, posé à même les dalles, pour le désigner à l'attention des dévots, en disant d'une voix grave : *Friedrich der Gross* ! On regardait en silence ; puis le caporal faisait la quête : ça coûtait douze sous et demi.

IV

L'ÉCOLE DU GRAND FRÉDÉRIC

20 *décembre* 1914.

Que les documents produits par le Livre jaune établissent surabondamment la singulière continuité de fourberie et de convoitise des Allemands, cela ne fait plus doute pour personne ; mais nous serions un peu trop naïfs d'attendre que la Prusse s'incline devant l'évidence et avoue sa préméditation. Le mensonge et la dissimulation sont chez elle un procédé séculaire, et la seule chose qui puisse surprendre, c'est que l'Europe civilisée en soit encore à s'indigner de cette officielle et persistante félonie. Il y a plus de cent cinquante ans, en effet, que le plus fameux des rois de Prusse, Frédéric II — celui que Macaulay nommait le tyran soupçonneux, dédaigneux et méfiant, — a fixé les bases et rédigé, de sa main royale, les règles de cette politique éhontée et déshonorante. Ces *monita* ne sont point demeurés secrets ; ils ont été publiés, admirés, couverts d'éloges et ils contribuent grandement, là-bas, à la gloire et à la renommée du roi philosophe.

Il suffit de feuilleter les œuvres de Frédéric II

pour constater que son *Antimachiavel*, son *Testament*, sa *Correspondance* contiennent l'exposé du plus effronté et du plus odieux système de gouvernement qui ait jamais été divulgué ; et voilà pourquoi J. de Maistre, révolté par ce cynisme, refusait à Frédéric le titre de grand homme pour ne lui reconnaître que celui de *grand Prussien*, ce qui n'est pas du tout la même chose. Or, obstinément fidèle aux leçons de ce maître « amoral, insouciant du juste et de l'injuste, volontairement ignorant du droit d'autrui, n'ayant que du mépris pour la loi du bien et du mal », la monarchie prussienne n'a rien renié de ces préceptes et suit, en tout et toujours, cette tortueuse ligne de conduite. C'est Frédéric II qui a posé ce principe, où l'on reconnaît la manière prussienne depuis quarante ans, qu'il faut, en politique, « chipoter » avec tout le monde, intervenir à tort et à travers dans toute affaire dont on serait exclu, afin de se mettre en vedette, quitte à se ménager « un escalier dérobé en cas d'incendie ». C'est lui encore qui conseille « de brouiller et de débrouiller les cartes, de rejeter ses fautes sur autrui, et de faire passer un service requis pour un service rendu ». Il admet tous les moyens de duper l'adversaire, « depuis l'espièglerie d'écolier jusqu'à la provocation savante, depuis la fausse nouvelle banale jusqu'aux grandes opérations de *bluff* et de chantages anodins ou désespérés ». Toutes les roueries lui sont bonnes, « pourvu qu'elles réussissent, fût-ce de dire la vérité et de la faire mentir en la donnant comme feinte ».

S'il était besoin de démonstration, ne retrouverait-on pas ces *espièglerie d'écolier* dans ce stratagème, employé par les Prussiens d'aujourd'hui, d'inscrire sur la gare d'Ostende le nom de *Kales* pour faire illusion aux soldats amenés du fond de l'Allemagne, en leur persuadant qu'ils arrivent dans le grand port français qui reste à conquérir et dont ils sont encore à plus de vingt lieues? N'est-ce point le bluff désespéré que cette façon du kaiser actuel d'indiquer témérairement à l'avance les dates de ses futures entrées triomphales : — le 15 août à Nancy, le 4 septembre à Paris, le 10 octobre à Calais, — comme s'il s'agissait d'un voyage de plaisir au cours duquel il ne rencontrera aucun obstacle? Et cette excellente plaisanterie d'allécher les étudiants d'une université par la perspective séduisante de figurer dans une revue passée aux Champs-Élysées, et de les employer, sitôt enrégimentés, à creuser des tranchées sous les bombes dans les boues de l'Yser! Tout cela est de l'école du grand Frédéric. C'est celui-ci aussi qui, le premier, traita dédaigneusement de *papiers* les conventions signées entre les grandes puissances : « Quand nos intérêts changent, écrivait-il, il faut changer avec eux ». Il enseignait également que pour se débarrasser d'un voisin gênant, « on dit, *à tort ou à raison,* l'État sous le coup d'une agression violente... Le souverain doit prévenir l'ennemi pour le mettre hors d'état de nuire, soit qu'il lui cherche une querelle d'Allemand, soit qu'il le provoque directement par des sommations brutales ». Et qui ne reconnaîtrait la

récente manière d'agir de la Prusse envers la Belgique dans ces lignes tracées, il y a un siècle et demi, par Frédéric II, dans sa *Correspondance* : « Si tel petit État qui se dit neutre est suspect, *à tort ou à raison*, d'être l'ami de l'ennemi, le souverain doit commencer par mettre la main sur ce voisin paisible, sur la famille régnante qu'il prendra en otage, et sur le prince lui-même qu'il chassera de chez lui... »

La leçon a été bien comprise. Guillaume II est tout aussi discipliné que le grand ancêtre en ce qui concerne son attitude à l'armée : « Il faut qu'un général soit comédien, professe le roi philosophe ; il doit parler légèrement de ses revers et crier bien haut son mépris pour l'ennemi dont un Prussien vaut quatre à lui tout seul et qu'on va chasser le pied au c... ; tandis qu'il couvrira d'éloges les troupes qu'il a l'honneur de commander, les meilleures troupes qui soient au monde et qui dompteraient l'enfer... » C'est bien ça, et chaque jour nous apporte de la docilité de l'élève maints exemples. L'attaque brusquée, tant prédite, et si piteusement avortée, était aussi dans la doctrine de Frédéric II ; il prescrivait « de prévenir l'adversaire, de le gagner de vitesse et de frapper, sans retard, un grand coup ». Enfin vient ce conseil que la Prusse met encore en pratique : « Mieux vaut se battre hors de son propre pays, car alors on travaille sur le velours, et plus on occupe de territoires ennemis, plus on a de subsistances et d'argent... »

Le despote de Sans-Souci n'avait manifestement rien laissé à l'initiative de ses successeurs, et ma-

nifestement aussi ce sont ses enseignements que suivent à la lettre Guillaume II et son entourage. Nous relevons ces citations dans un petit volume publié il y a quelques années, *Frédéric le Grand d'après sa correspondance politique.* Son auteur, M. L. Paul-Dubois, a dépouillé avec soin les ouvrages et les lettres du roi de Prusse, et il est parvenu à fixer habilement la physionomie très mobile et très fuyante du personnage. C'est, à vrai dire, un livre d'actualité, tant le César prussien d'aujourd'hui s'efforce à singer son modèle. Peut-être M. Paul-Dubois est-il, par instants, trop ébloui par le prestige aboli de Frédéric II ; mais pareille aventure n'est-elle point arrivée à Voltaire ? D'ailleurs, la conclusion du livre n'est pas pour déplaire : on y verra que malgré son absence de scrupules, malgré son incontestable génie d'intrigue, malgré son robuste mépris pour l'humanité tout entière, malgré même ses théories de gouvernement si posément élaborées et confessées avec tant de cynisme, le héros de la monarchie prussienne n'en a pas moins connu la défaite, le découragement et le désespoir ; désagréable augure pour son servile copiste.

C'était pendant la guerre de Sept ans, alors que voyant se resserrer autour de lui le cercle de fer et de feu, ses soldats combattant à deux contre trois, bientôt à un contre deux, les hommes et les officiers même désertant par masses, Berlin trois fois pris et pillé, les caisses vides, l'Angleterre, naguère alliée fidèle, se déclarant contre lui, Frédéric, « fatigué comme un forçat », en arrive à

craindre ses troupes plus qu'il ne craint l'ennemi lui-même... Enfin, « toute la boutique est renversée », comme il le dit, et sans espoir de relèvement.

Il intrigue encore pour obtenir le concours des Turcs... — quel recommencement de l'Histoire ! — mais il n'a plus foi en son génie. Le reconnaîtrait-on, le héros inébranlable et fier, si maître et si sûr de lui, sous les traits de cet homme qui tressaille chaque fois que la porte s'ouvre, qui tremble en décachetant une dépêche ; sous la figure de ce vaincu qui, le soir du désastre de Kolin, sanglotant, incapable de donner un plan de retraite, confesse « qu'il ne vaut plus rien que pour la voirie » ? Le temps n'est plus où il traçait d'une main assurée les règles infaillibles de sa fourbe et impitoyable politique : il est hanté, maintenant, par la vision du « coup de grâce » ; c'est le désespoir violent, des frémissements d'indignation, des convulsions folles qui lui arrachent des cris de colère ; l'envie lui vient de « cracher au visage de ceux qui lui souhaitent une longue carrière ». Il envisage sa ressource dernière, le suicide, et le soir de Kunersdorf, lorsque la bataille qu'il a cru gagner se tourne en déroute, qu'il voit tout fuir ou mourir autour de lui, et que d'une armée de 50.000 hommes il en rallie 3.000 à peine, alors, sous prétexte de maladie, il abandonne le commandement suprême et tire de dessous sa chemise la petite boîte d'or qui pend à son cou et qui renferme dix-huit pilules d'opium...

Oui, ces choses-là arrivent aux plus forts, à ceux qui se sont cru invincibles... Ainsi soit-il.

V

L'OMBRE DU GRAND FRÉDÉRIC

2 *avril* 1915.

Vers le milieu de septembre 1792 Beaumarchais alla faire visite à son ami, le célèbre comédien Fleury, avec lequel il était intimement lié depuis la première représentation du *Mariage de Figaro*.

Fleury n'était pas chez lui ; une fillette de dix à douze ans, qui gardait le domicile de l'artiste, fit connaître à Beaumarchais que le comédien était parti pour la campagne.

« Sera-t-il rentré demain ? demanda l'auteur du *Barbier*.

— Oh ! non, répondit l'enfant ; il est absent pour huit ou dix jours ; il est allé à Verdun. »

Beaumarchais s'éloigna rêveur. A Verdun ! En pleine bataille ! Les Prussiens, en effet, qui avaient envahi la France, s'étaient avancés jusqu'à la Meuse et avaient mis le siège devant Verdun. La ville, sommée de se rendre, avait capitulé, malgré l'héroïque protestation de Beaurepaire, qui avait préféré la mort à la honte de rendre aux ennemis la place qu'il commandait ; depuis le 2 septembre, les troupes prussiennes occupaient la ville, et le roi Frédéric-Guillaume y avait établi son quartier général.

« Qu'est-ce que Fleury est allé faire à Verdun ? se demandait Beaumarchais. Quel motif a pu le conduire si loin de Paris en un pareil moment ? A coup sûr, ce n'est pas l'exercice de sa profession : on a autre chose à faire là-bas, qu'à s'occuper de comédie. »

Fort intrigué, il rentra dans sa belle maison du boulevard de la Bastille, remettant à plus tard de connaître l'énigme, et, dès l'époque fixée pour le retour du comédien, il se présenta, de nouveau, chez celui-ci ; plus heureux qu'à sa première visite, il rencontra son ami, s'informa tout naturellement des raisons de son absence inopinée, et lui demanda quelle affaire l'avait appelé en une ville occupée par l'ennemi. Au grand étonnement du questionneur, Fleury, habituellement très communicatif, éluda toutes les interrogations, et se refusa même à convenir qu'il avait quitté Paris ; plus il évitait manifestement de répondre et plus l'imagination de Beaumarchais battait la campagne ; il en vint à se persuader que le voyage mystérieux se rattachait à quelque secret d'État, et il mit en œuvre toutes les ressources de son esprit pour arracher à Fleury un commencement de confidence. Mais inutilement ; Fleury demeura impénétrable.

Beaumarchais ne consentit pas à s'avouer vaincu ; pourtant l'enquête la plus minutieuse ne lui fournit aucune clarté : personne n'avait vu Fleury à Verdun ; personne n'y avait entendu prononcer son nom ; nul même, ni au théâtre, ni ailleurs, ne semblait croire que le comédien s'était absenté. L'auteur du *Mariage de Figaro* n'en put

jamais apprendre davantage; tout le reste fut, chez lui, hypothèses et déductions, et près d'un demi-siècle devait s'écouler avant qu'une lueur — lueur douteuse, il faut le dire — filtrât dans ce ténébreux épisode.

L'invasion prussienne de 1792 n'avait pas le caractère de celles dont, depuis lors, la France a été victime. L'âpreté de nos discordes civiles était telle qu'une partie de la nation souhaitait ardemment le triomphe de l'ennemi, qui eût marqué la défaite de la Révolution commençante. Louis XVI et sa famille étaient détenus à la tour du Temple depuis le 13 août ; leurs partisans escomptaient, du succès rapide de l'armée étrangère, la délivrance des augustes captifs ; grand nombre de ces fidèles, émigrés à Coblence, marchaient même aux côtés des Allemands, dans l'espoir de hâter leur victoire ; le gouvernement révolutionnaire, improvisé, que seule l'audace de Danton soutenait, n'avait à opposer aux envahisseurs que des débris de l'armée royale et des bandes de volontaires armés à la hâte, à l'aide desquels la France devait arrêter le torrent discipliné des plus fameuses troupes de l'Europe.

Le roi Frédéric-Guillaume, neveu et héritier, depuis six ans, du Grand Frédéric, avait assumé la direction de son armée. C'était un homme timoré et bizarre : il ne possédait, de son prédécesseur, ni les facultés d'organisation, ni le scepticisme ; l'Allemagne traversait, depuis le milieu du XVIIIe siècle, une crise philosophique singulière :

partout s'étaient créées des sociétés secrètes d'*Illuminés ;* le mysticisme régnait en maître ; des loges maçonniques gouvernaient clandestinement une foule d'adeptes de tous les rangs, épris d'ésotérisme et de théosophie, sciences vagues et mystérieuses dont les pontifes, en Prusse principalement, dissimulaient, sous la curiosité malsaine des choses de l'Au-delà, une haine fanatique contre la monarchie catholique de France. Car il est à remarquer que, chez nos sournois voisins d'Outre-Rhin, toute science, toute doctrine, toute religion même s'allient par essence à une exécration, instinctive chez les uns, chez d'autres raisonnée, de notre esprit et de notre race.

Les Illuminés du XVIII[e] siècle mettaient ces convoitises à profit : la devise de leurs affiliés était L. D. P. (*Lilia pedibus destrue — Piétinez les lys de France*), et les royalistes de chez nous, dans leur candeur ignorante, imaginant que l'armée prussienne accourait en France pour y rétablir sur le trône les petits-fils de Louis, s'illusionnaient cruellement. Depuis vingt ans et plus, l'avant-garde des envahisseurs avait préparé le terrain, car c'est l'Allemagne jalouse qui avait déversé chez nous les Saint-Germain, les Cagliostro, les Mesmer, les Klotz, les Haupt et autres thaumaturges propagateurs des idées révolutionnaires, personnages étranges dont le roman s'est emparé, au détriment de l'histoire, que ces figures fuyantes ont déconcertée.

Le roi Frédéric-Guillaume était lui-même un adepte des Illuminés. Incapable de dégager ce que

ces rêveries pouvaient avoir de scientifique, il n'était séduit que par leur côté sorcellerie ; affilié à la secte des Rose-Croix longtemps avant son avènement au trône, il croyait aux revenants, et, plus superstitieux qu'un ancien Romain, il n'entreprenait rien sans avoir consulté les augures.

L'entrée de Frédéric-Guillaume à Verdun avait, d'ailleurs, ranimé les espérances des monarchistes. Faut-il rappeler que le roi de Prusse y fut reçu par la société royaliste, en allié ? La naïve loyauté française, trop disposée à ne voir en ces étrangers que des frères accourus au secours de nos souverains captifs de l'émeute, n'était pas encore instruite par l'expérience de trois invasions ; mieux éclairé, dans son intransigeant patriotisme, Danton, le seul homme énergique et avisé du gouvernement, comprit l'affreux danger et, redoutant de voir la France trompée faire fête aux envahisseurs, il s'évertua de toute son audace à arrêter l'ennemi dans sa marche vers la capitale. Quel stratagème employa-t-il ? La canonnade de Valmy suffit-elle à épouvanter les troupes prussiennes, ou ne fut-elle, comme on l'a prétendu, qu'un prétexte à leur reculade ? Certains assurent que c'est là un des mystères de l'histoire, et Napoléon lui-même attestait que cette retraite inopinée de Frédéric-Guillaume demeurait pour lui un problème sans solution.

On supposa que les diamants de la couronne avaient été offerts au roi de Prusse et au duc de Brunswick pour les décider à abandonner une cause épousée d'abord avec tant d'ardeur et de

succès, et à se replier vers la frontière. Le vol de ces joyaux enlevés du garde-meuble, peu de jours auparavant, par quelques malandrins, n'aurait été, dans cette hypothèse, qu'un simulacre destiné à masquer la disparition des bijoux nationaux. Mais si la prodigieuse collection de pierreries dont s'enorgueillissaient, depuis cette époque, les souverains de Brunswick, semble donner quelque poids à cette version fantaisiste, les documents concernant le procès des voleurs, publiés postérieurement, ne permettent pas de la prendre au sérieux.

Il paraît cependant certain qu'une machination quelconque fut adroitement mise en œuvre : un gentilhomme français, que son attachement à la famille royale avait poussé dans les rangs de l'armée ennemie et qui y remplissait les fonctions d'aide de camp du duc de Nassau, affirmait, en 1816, avoir été tenu au courant des *incroyables intrigues* auxquelles la Révolution était redevable de la défection des Prussiens ; ceci soit dit en manière de précaution, et afin d'établir, brièvement, quel était, dans les deux camps, l'état d'esprit des adversaires en présence.

Or, quarante-sept ans après l'entrée de Frédéric-Guillaume à Verdun, le *Journal des Villes et des Campagnes*, fort répandu sous le règne de Louis-Philippe, publia le récit d'une étrange aventure survenue au roi de Prusse dans la ville occupée. Un bal était offert à Sa Majesté ; l'état-major de l'armée étrangère, confondu avec celui des émigrés, assistait à cette soirée de gala. Frédéric-Guillaume,

très entouré, s'entretenait avec quelques royalistes des espérances de leur parti et de la ruine prochaine des jacobins, lorsqu'un homme, vêtu de noir, s'approcha de lui, respectueusement, et lui parla à voix basse.

Le roi tressaillit : il venait d'entendre le mot de passe des Rose-Croix. Obéissant à un signe de l'inconnu, il le suivit sans prononcer une parole et, comme s'il eût été dominé par une puissance supérieure, se déroba à la foule qui l'environnait. Suivant son guide, il descendit un escalier et tous deux pénétrèrent dans une petite salle tendue d'étoffes sombres qu'éclairaient des flammes rouges brûlant sur des trépieds funéraires.

Cette mise en scène, digne d'un mauvais roman de la pire époque romantique, n'était pas de nature à choquer Frédéric-Guillaume, accoutumé aux fantasmagories jadis chères aux loges maçonniques d'Outre-Rhin. Cette fois, néanmoins, redoutant quelque guet-apens, et se voyant seul dans cette pièce sinistre où son guide, disparu sans bruit, l'avait abandonné, il allait se retirer à son tour, quand une voix — une voix blanche, une voix d'outre-tombe, résonnant sous les tentures funèbres, s'éleva, disant : « Arrête ! ne sors pas d'ici, sans m'avoir entendu ! »

Les rideaux s'écartèrent et, à la lueur des flammes colorées, le roi vit apparaître le spectre de son oncle, le Grand Frédéric.

C'était bien le souverain philosophe, tel qu'il avait été de son vivant, tel aussi que la tradition conservait son image, avec sa face maigre, son

profil mince, son nez barbouillé de tabac, ses épaules voûtées, ses yeux vifs, son visage mal rasé. Il portait la légendaire redingote silésienne, et, de sa main droite, il s'appuyait sur sa canne dont le cuir crasseux entourait son poignet. Oui, c'était bien l'ambitieux rival de l'Autriche, tel que l'avait vu cent fois Frédéric-Guillaume, alors qu'il n'était que prince héritier. Celui-ci ne put s'y méprendre et, glacé d'effroi, il attendit que le fantôme lui adressât de nouveau la parole.

« Tu me reconnais? » demanda le spectre après avoir laissé à son auditeur le temps de bien le contempler. Sa voix, on doit le dire, n'était pas très assurée; mais faut-il s'étonner qu'un homme qui revient de l'autre monde, après six ans de tombeau, ait un peu perdu l'habitude de la parole? Frédéric-Guillaume n'en fut pas surpris; il était d'ailleurs lui-même trop ému pour remarquer l'hésitation de son prédécesseur et trop crédule aux revenants, pour soupçonner une supercherie.

Le spectre, ayant recouvré son aplomb, reprit, affirmatif, cette fois :

« Tu me reconnais. Quand tu ramenas de Bavière à Breslau le corps de troupes que je t'avais confié, je te serrai dans mes bras et je te dis : « Tu es plus que mon neveu, tu es mon fils; c'est toi qui hériteras de ma puissance et de ma gloire... » Eh bien, je viens réclamer de toi, aujourd'hui, une obéissance filiale; je viens te répéter les paroles que Charles VI entendit dans la forêt du Mans : « Ne chevauche pas plus avant, tu es trahi. »

Dans la crainte que son conseil, donné en termes

trop sibyllins, ne fût pas compris de son légataire médusé, le mort prit la peine d'expliquer que les illusions des royalistes entraînaient l'armée prussienne dans une aventure dangereuse. La majorité des Français regrettaient sans doute les excès de la Révolution et compatissaient aux souffrances de Louis XVI et de sa famille; bon nombre même auraient souhaité un retour à l'ancien état de choses et ne voyaient pas sans épouvante le pays se lancer dans l'inconnu; mais nul ne supportait de sang-froid que l'étranger se mêlât de nos affaires, et la folie de quelques émigrés, méconnaissant le sentiment national, exposait Frédéric-Guillaume à la plus cruelle déception, car, d'un sentiment unanime, la France préférait succomber à son propre mal que devoir son salut à une armée ennemie.

Ce qu'on ignore — et c'est bien dommage — ce sont les péripéties et les détails de l'entretien, entre le spectre et le roi. Le premier garda-t-il l'accent prophétique ? Sermonna-t-il au contraire sur le ton d'une conversation familière ? Fit-il à son auditeur quelque confidence de nature à convaincre celui-ci de sa fantomatique identité ? Frédéric-Guillaume, de son côté, écouta-t-il *son oncle* sans mot dire ? Sa peur ne lui laissa-t-elle point la liberté d'esprit nécessaire pour s'assurer, au moyen de quelque question avisée, qu'il était bien en présence de son prédécesseur ? S'il le fit, obtint-il une réponse complètement satisfaisante ? Ce sont là autant de points qui, s'ils étaient élucidés, permettraient d'accepter comme vraisemblable ou de rejeter sans plus d'examen, l'aventure. On est réduit à la relater,

sans qu'il paraisse possible d'en authentiquer aucune circonstance.

Il est probable que deux parents qu'avaient unis tant de liens, après s'être retrouvés de façon si insolite, ne se quittèrent pas sans se serrer la main. Frédéric-Guillaume put ainsi vérifier si le fantôme de son cher oncle était une forme impalpable, ainsi qu'il convient aux revenants de l'autre monde, ou si l'apparition avait pris corps de chair et d'os. Dans l'un et l'autre cas, il dut s'étonner que le feu roi, en sortant de son cercueil, et pour faire le voyage de Potsdam à Verdun, ait pris la précaution de rechercher — où ? — la redingote silésienne, le gourdin légendaire et le chapeau bicorne avec lesquels il avait coutume de se montrer lorsqu'il était vivant. Car si les spirites nous parlent souvent de leurs entrevues avec les trépassés, ils ne disent jamais en quel endroit se trouve le vestiaire où ceux-ci s'affublent convenablement avant de leur apparaître.

Le vrai est que ceux qui croient aux manifestations sensibles des âmes envolées de la terre, sont, par là même, résolus à toutes les crédulités ; et l'entretien avec un mort doit être chose assez troublante, pour que le vivant auquel échoit cette rare faveur ne prenne pas garde aux accessoires. On peut admettre qu'il en fut ainsi de Frédéric-Guillaume. Éperdu, il regagna son appartement, fit appeler son ministre Bischoffswerder et eut avec celui-ci un long entretien. Le lendemain, les troupes prussiennes, qui se mettaient en route vers Paris, reçurent contre-ordre. Elles séjournèrent à

Verdun durant deux semaines ; le Roi ne prenait aucune résolution ; bientôt on apprit que, au lieu de s'avancer vers l'intérieur de la France, comme le manifeste fameux du duc de Brunswick en avait annoncé la ferme résolution, les Prussiens pliaient bagage et marchaient vers la frontière. L'étonnement que causa cette solution inespérée fut tel que les Parisiens, d'abord, se refusèrent à y ajouter foi. Dans l'entourage du roi de Prusse la surprise fut plus grande encore. Nul ne savait à quoi attribuer cette reculade, et on se livrait aux suppositions les plus extravagantes. Le bruit filtra même, dit-on, que Frédéric-Guillaume avait évoqué l'esprit du Grand Frédéric et que celui-ci avait ordonné à son neveu de rétrograder, mais personne n'ajouta foi à cette fable.

Quoi qu'il en soit, la France était délivrée, et pour longtemps, de l'invasion étrangère. Est-ce au canon de Valmy qu'elle dut sa libération ? Est-ce à quelque autre cause soigneusement gardée secrète par ceux qui en furent les confidents ? C'est là un problème de grande histoire qu'il serait hors de propos d'aborder au sujet de cette légendaire anecdote. Quel que fût le moyen employé, chacun s'accordera à penser que toutes les façons sont bonnes de purger le sol de la Patrie de la présence des barbares, et que la moins meurtrière, fût-elle un peu glorieux moyen de comédie, est encore la plus excellente.

Ainsi en jugeait, en 1839, à l'époque où parut le récit que l'on vient de lire, un vieil ecclésiastique.

l'abbé Sabattier, qui avait assisté à tous les événements de la Révolution. Il s'était trouvé, au cours de sa longue existence, en rapport avec bien des gens, et non des moindres, et avait particulièrement connu Beaumarchais, avec lequel il avait entretenu des relations assez intimes.

Or, en apprenant, par le *Journal des Villes et des Campagnes*, que, quarante-sept ans auparavant, l'ombre du Grand Frédéric s'était montrée à Frédéric-Guillaume et que, grâce à cette apparition, l'invasion prussienne avait opéré sa retraite, le vieil abbé Sabattier, qui n'avait jamais beaucoup cru aux revenants, se rappela que, vers la même époque, son ami Beaumarchais l'avait pris pour confident d'un menu fait dont il était très frappé : et c'était le mystérieux voyage du comédien Fleury, à Verdun, en septembre 1792. Beaumarchais, ainsi qu'on l'a vu, n'était point parvenu à surprendre le secret de Fleury; mais d'hypothèses en déductions, questionnant ici, écoutant là, recueillant, au hasard des bruits de la rue et des conversations de salons, des racontars entre lesquels s'établissaient dans son esprit inventif des coïncidences, il en était arrivé à se persuader qu'il tenait le mot de l'énigme et il avait confié sa belle découverte à l'abbé Sabattier.

Le père de *Figaro* imaginait, en effet, que le voyage de Fleury à Verdun n'était pas un mythe : il savait, d'autre part, que, peu d'années avant la chute de la monarchie, ce même Fleury avait obtenu, sur la scène du théâtre Français, le plus éclatant succès dans le rôle de Frédéric le Grand.

Par conscience artistique, non content de se grimer de façon à ressembler au monarque prussien, à copier sa démarche, à imiter sa voix, l'acteur s'était alors procuré un vieil habit de Frédéric, son gilet, ses bottes, son chapeau. L'illusion était saisissante et tous ceux des spectateurs qui avaient aperçu le fameux roi de Prusse ou causé avec lui, félicitèrent le comédien de la vérité de sa composition.

En rapprochant ces deux souvenirs, Beaumarchais s'était convaincu que, pour arrêter les Prussiens sur le point d'entrer en Champagne, le gouvernement révolutionnaire avait mis à contribution les talents de Fleury et que celui-ci avait été sollicité de jouer une fois de plus le rôle où il excellait, afin d'en imposer au roi Frédéric-Guillaume et de faire impression sur son faible esprit. L'idée n'était sans doute pas due à Danton, mais elle avait bien pu germer dans l'esprit de son secrétaire, Fabre d'Églantine, auteur dramatique lui-même, et familier des coulisses de la Comédie-Française. C'était là une pure idée de théâtre, et c'est pourquoi elle séduisait tant Beaumarchais.

Que cette étrange tradition doive entrer dans l'histoire, nous ne le pensons pas, encore que nombre de grands résultats aient été, en politique, obtenus par des procédés tout aussi puérils que celui-là. Le temps de ces stratagèmes est passé : en 1792, un spectre suffisait à mettre en fuite les Prussiens, souillant pour la première fois notre sol et terrifiés de leur propre audace. Aujourd'hui qu'ils y ont pris racine, ce ne sera point par un

moyen de comédie qu'on les en chassera, et cette fois pour toujours. Nos poilus se chargent de la besogne et ils y mettront moins de ménagements que n'en prit, pour décider son héritier à la retraite, le fantôme du Grand Frédéric.

VI

LE CRIME DU CHATEAU DE CARLSRUHE

5 *juillet* 1915.

Je suppose bien que personne n'y a pensé; pas plus les courageux aviateurs qui sont allés survoler la capitale du duché de Bade, que les innombrables lecteurs qui ont applaudi à cet exploit. Il faut être un de ces demi-fous qu'obsède la curiosité du passé pour établir un rapprochement quelconque entre les bombes françaises tombées, il y a quinze jours, sur le palais grand-ducal de Carlsruhe et le crime qui s'est perpétré, il y a un siècle, dans ce même château; crime commis en haine de la France et qui, dans le futur palmarès de la vallée de Josaphat, remportera peut-être le prix réservé aux plus grands forfaits, tant il fut cruellement combiné, exécuté et prolongé durant de longues années de martyre pour ses deux victimes innocentes.

Il faut rappeler que, à l'époque du premier empire, le grand-duc régnant de Bade, Charles-Frédéric, étant veuf, avait épousé morganatiquement la comtesse de Hochberg, femme ambitieuse, dont il avait plusieurs enfants. Ceux-ci, en vertu des constitutions grand-ducales, ne devaient avoir

droit au trône que s'il se trouvait vacant de titulaire appartenant à la ligne directe. Or, de son premier mariage, Charles-Frédéric avait un héritier désigné tout naturellement pour lui succéder. La volonté de Napoléon, alors toute-puissante en Europe, avait marié ce futur souverain de Bade à la jeune et charmante Stéphanie de Beauharnais que l'Empereur adopta pour fille. La comtesse de Hochberg, atteinte dans ses ambitions secrètes, mit tout en œuvre pour susciter la discorde entre Stéphanie et son mari. A force de calomnies et de tracasseries, elle parvint à séparer les deux époux et à inspirer à toute la cour la haine de *la Française*, qui, douce et résignée, vivait quasi recluse dans ce sombre palais de Carlsruhe, sans confidents, sans amis, n'osant même pas donner un ordre à ses domestiques, espions aux gages de son impitoyable rivale. Parfois, à bout de courage, prise de la nostalgie de Paris et de la France, Stéphanie écrivait à son père adoptif et lui peignait sa vie misérable. L'empereur, dont ce mariage servait la politique, l'exhortait à prendre patience et à redoubler de mansuétude, assurant qu'elle avait un bon mari et qu'elle ne pouvait manquer d'être heureuse.

La *Française* suivit si docilement ces conseils que l'époux prévenu finit par la prendre en pitié ; de la pitié naquit l'amour et c'est ainsi qu'au mois d'octobre 1812 Stéphanie de Beauharnais, princesse héritière de Bade, donna le jour à un fils. C'était la ruine définitive des espérances de la comtesse de Hochberg ; cette naissance, en assurant la perpétuité de la lignée grand-ducale, rejetait ses enfants

loin du trône et réservait la couronne à un rejeton de sang demi-français, inféodé d'avance à l'*aventurier* qui régnait sur le monde. Dissimulant sous ce prétexte de politique allemande ses convoitises maternelles, faisant valoir que le Bonaparte, empêtré et demi-vaincu en Russie, n'était plus à craindre, la comtesse Hochberg chapitra son faible époux, le grand-duc régnant, sur l'esprit duquel elle régnait despotiquement, et le persuada de la nécessité de faire disparaître l'enfant nouveau-né. Le crime fut résolu.

Dans les nuits qui suivirent la naissance du petit prince, les serviteurs du château, tremblants de peur, virent glisser au fond des galeries la pâle silhouette d'un fantôme, qui passait silencieux de salle en salle et que chacun fuyait terrifié. C'était « la dame blanche de la maison de Bade », l'apparition surnaturelle qui se manifeste à l'approche du trépas d'un prince. Aussi personne ne fut-il étonné quand le 15 octobre 1812, on apprit que l'enfant de Stéphanie et du prince héritier venait de mourir. On cacha ce malheur à la mère, encore alitée, en se réservant de le lui apprendre quand elle aurait recouvré ses forces. La succession au trône revenait de nouveau à l'aîné des enfants de la comtesse de Hochberg, un vrai Allemand, celui-là, et l'on était délivré du rejeton de la *Française* détestée; de sorte qu'on se consola vite. Pas la mère cependant qui, lorsqu'on jugea bon de l'aviser, les funérailles et les cérémonies de l'inhumation terminées, pensa devenir folle de douleur et réclamait de voir le cadavre de son enfant, triste faveur

que — par commisération — on s'obstina à lui refuser.

L'enfant pourtant n'était pas mort. Soit qu'on ne fût pas encore bien sûr que l'étoile de Napoléon pâlissait, et qu'on n'osât pas créer de l'irrémédiable; soit qu'on eût hésité devant l'égorgement d'un baby de quinze jours, la *dame blanche*, dans ses randonnées solitaires à travers le château, avait simplement substitué dans le berceau un cadavre de nouveau-né au petit prince bien vivant qu'elle avait emporté sous les plis de son linceul et remis à deux serviteurs, complices grassement payés, nommés Burkard et Sauerbeck, avec ordre, non de le tuer, mais de s'arranger de façon à ce qu'il ne soupçonnât jamais son illustre origine. Des faits qui suivront, on peut, sans témérité, conclure que ces deux hommes, effrayés de leur responsabilité, n'emportèrent pas loin celui qu'ils savaient être l'enfant de la fille adoptive de Napoléon; soucieux de ménager l'avenir, ils l'élevèrent d'abord avec soins et prévenances dans quelque demeure seigneuriale, voisine du château grand-ducal de Carlsruhe. Mais, trois ans plus tard, le redoutable protecteur du petit être étant définitivement enchaîné et destiné à mourir sur le rocher de Sainte-Hélène, Burkard et Sauerbeck, délivrés d'un pesant souci, et sûrs que personne jamais ne leur demanderait compte du dépôt qui leur avait été confié, accomplirent strictement leur effroyable mission et le légitime héritier de Bade, condamné à l'imbécillité, fut traité par eux comme un animal, enfoui dans un terrier, où jamais il ne devait voir

figure humaine, réduit à vivre dans l'inaction de façon à ce que son intelligence s'atrophiât et qu'aucun souvenir marquant ne pût se fixer dans sa mémoire débile. Tel est le crime du château de Carlsruhe; il n'a rien à céder en atrocité à l'acharnement des révolutionnaires français contre le fils de nos rois, — forfait dont les Allemands font profession de se voiler hypocritement la face; — il le surpasse au contraire en ignominie puisqu'il fut froidement combiné et accompli, non par des gens du peuple égarés et anonymes, mais par des princes régnants, sûrs de l'impunité, obligés par leur rang à donner l'exemple de toutes les vertus, et dont les descendants actuels n'ignorent pas à quel crime ils doivent de posséder la couronne.

Le reste de l'histoire, le monde entier le connaît : le lundi de la Pentecôte de l'an 1828, un cordonnier de Nuremberg, debout sur le seuil de sa porte, aperçut, venant à lui dans la rue déserte, un grand garçon qui paraissait avoir environ seize ans, et qui marchait en titubant, comme si le soleil l'aveuglait; il se tenait avec peine sur ses jambes, et comme le cordonnier, pris de pitié, lui demanda où il allait et s'il n'avait besoin de rien, l'inconnu balbutia quelques mots incompréhensibles où l'on crut distinguer qu'il se dirigeait vers la Porte Neuve. Les curieux s'attroupèrent; ils considéraient avec stupeur ce sauvage étrangement vêtu, et dont les pieds, mal habitués sans doute à la marche, étaient en sang. On l'interroge : d'où vient-il? Quels sont ses parents? Connaît-il quelqu'un à Nuremberg? Mais, on s'aperçoit bien vite que, malgré ses efforts, il ne peut par-

ler. Des sons inarticulés que sa gorge émet, on croit comprendre qu'il s'appelle Gaspard Hauser, et c'est sous ce nom qu'il est écroué comme vagabond à la prison de la ville.

On le fouille : ses poches ne contiennent qu'un chapelet de corne, un petit livre de piété et une lettre adressée au capitaine d'un détachement de cavalerie en garnison à Nuremberg. Cette lettre, non signée, explique que Gaspard, à la charge d'étrangers depuis 1812, vient d'atteindre l'âge d'être cavalier comme son père ; on le recommande à la protection du capitaine et la lettre assure, d'autre part, que toutes les recherches pour découvrir l'origine du jeune homme et l'endroit où il a été élevé jusqu'alors resteront vaines.

En moins d'une semaine tout Nuremberg était en émoi. Ce mystère tournait les têtes; on ne s'occupait plus, on ne parlait plus que de Gaspard Hauser. Un médecin de la ville réclama la faveur de l'héberger, se fit fort d'entreprendre son éducation, de pénétrer dans cet esprit obscurci, d'éveiller ses souvenirs et d'éclaircir ainsi l'énigme objet de toutes les conversations. Gaspard se montra élève docile : il apprenait vite, en dépit d'une sensibilité nerveuse qui le faisait tressaillir au moindre bruit. Il ne paraissait ni sournois, ni méfiant. Quand, au bout de quelques mois, il fut en état de classer ses idées et d'écrire, il raconta que, dans ses plus lointains souvenirs, apparaissait un bel et riche appartement, auquel conduisait un escalier de marbre : il se rappelait aussi une dame à manteau de soie jaune qui se penchait anxieusement sur son petit lit, un

défilé de troupes aperçu par une fenêtre et le bruit d'une musique militaire. Puis tout se confondait ; il ne voyait plus qu'une sorte de caveau, presque entièrement obscur, où il avait été enterré : un homme dont il n'avait jamais distingué le visage lui passait, sans mot dire, dans ce réduit, du pain, des fruits, du lait, ou des légumes cuits à l'eau, et il avait vécu ainsi, pendant de très nombreuses années, dans la solitude et dans les ténèbres, n'ayant pour amusement qu'un petit cheval de bois dont il se distrayait à caresser les formes. Un jour son geôlier lui avait couvert les yeux d'un bandeau, l'avait chargé sur son dos, puis dans une charrette et l'on avait ainsi parcouru une longue route. Il s'était retrouvé seul, aux portes de Nuremberg, un jour de fête, alors que tous les habitants étaient répandus dans les guinguettes et les jardins des environs de la ville.

On n'en sut jamais davantage : des gens de tous rangs et de toute nationalité, — car l'affaire s'était ébruitée et l'Europe entière s'intéressait au sort de Gaspard, — s'ingénièrent à découvrir d'où venait l'enfant mystérieux et qui avait commis ce crime inédit; toutes les tentatives échouèrent, toutes les hypothèses furent réduites à néant. Ces efforts n'eurent pour résultat que de compromettre la sécurité du jeune homme. Ses persécuteurs inconnus, très au courant de sa renaissance intellectuelle et redoutant qu'une lumière subite éclairât par hasard sa mémoire sur certain point précis, tentèrent de le tuer. Un matin Gaspard fut trouvé blessé d'un coup de poignard dont l'avait frappé

un homme masqué, caché dans le couloir de la maison.

Il n'était plus en sûreté à Nuremberg ; on l'expédia à Anspach chez un certain docteur Meyer qui consentit à le prendre en pension. Gaspard vécut là quelques mois, suivant des cours et profitant des leçons ; le 14 décembre 1833, on le vit rentrer, chancelant, d'une promenade qu'il avait poussée jusqu'au parc du château, solitaire et couvert de neige. Il balbutia quelques mots : « Jardin de la cour ! L'homme !... avec un couteau !... donné un sac !... frappé !... couru ici !... » Gaspard portait au côté gauche une plaie étroite, mais profonde. On courut au jardin du château ; on y trouva, en effet, une bourse, contenant un papier sur lequel quelques mots insignifiants étaient tracés au crayon. Gaspard mourut trois jours plus tard. A l'endroit de sa tombe s'élève aujourd'hui un petit monument où l'on a gravé ces mots qui résument toute l'histoire : « Ci-gît un inconnu frappé par un inconnu... »

Durant bien des années, après sa mort, la curiosité, toujours en éveil, erra parmi les suppositions les plus fantaisistes ; nul ne fit un rapprochement entre l'existence lamentable de Gaspard Hauser et la disparition oubliée et réputée naturelle du jeune prince de Bade, en 1812. Depuis quelque trente ans seulement, la question s'est éclaircie et un éminent et puissant historien a réuni, dit-on, les preuves du crime de Carlsruhe, preuves qui se sont ébruitées, dont l'ensemble pourtant ne sera officiellement connu que dans un délai assez éloigné. Mais imagine-t-on les tortures d'angoisses de la mère,

de l'infortunée Stéphanie de Beauharnais, qui, devenue veuve, assistant au triomphe des enfants de sa rivale, s'était retirée au château de Mannheim, et y vécut presque jusqu'à la guerre de 1870? Ce n'est qu'après sa mort que surgit la version de l'origine princière de Gaspard; elle, qui savait, elle qui était torturée de doutes et qui suivait, par les journaux et les brochures, les péripéties de l'existence énigmatique de « l'enfant de l'Europe », quel cauchemar dut-elle vivre et de combien de douleur et de déchirements expia-t-elle la faute involontaire d'avoir confié son bonheur à une famille de princes allemands, chez lesquels elle ne rencontra, au lieu de soutien et de protecteurs, que des bourreaux et des assassins.

VII

UN DIEU DE L'OLYMPE PRUSSIEN

2 *mai* 1915.

Certains disent : « Pourquoi attiser la haine ? A quoi bon traiter nos ennemis de scélérats et de vautours ? » Eh! bonnes gens, cela sert à entretenir notre indignation et nous force à considérer sous leur vrai point de vue des choses que trop longtemps nous avons supportées avec notre coutumière et tolérante insouciance. Depuis plus d'un siècle nous détournions les yeux, oublieux de la ténacité de leur envie et de l'âpreté de leurs convoitises ; grâce à notre trop confiante légèreté, ils ont, depuis quarante ans, exploité notre richesse, accaparé nos industries, fait l'inventaire de nos arsenaux ; comme l'écrivait déjà, en 1871, Paul de Saint-Victor : « Leur cheval de Troie vidait dans nos murs sa garnison d'espions et de traîtres ». Mais nous ne serons plus pris désormais à leurs mielleuses avances et à leurs hypocrites embrassements. L'enseignement cette fois ne sera pas perdu.

Ils nous haïssaient, d'ailleurs, bien avant que nous ne pensions à professer pour eux d'autre

sentiment que le dédain. Ils nous haïssaient, comme un lourdeau conscient de son indécrottable infériorité, peut haïr le modèle jalousé dont il n'acquerra jamais les qualités natives ni la proverbiale ingéniosité. Il y aurait à écrire une édifiante histoire de la haine prussienne. Née avec leur royaume d'aventure et accrue d'âge en âge, soigneusement entretenue comme un feu sacré, déguisée par leurs savants sous le nom pompeux de « mission historique », et dont les manifestations, à toutes les époques, sous chaque règne, qu'elle fût satisfaite par le succès ou envenimée par un désastre, se retrouvent toujours les mêmes, aussi vives, aussi flagrantes, cette haine a été le grand ressort de leur énergie, comme fut chez nous la poursuite de la liberté ; elle leur suscita des héros, comme en suscitèrent, sur le sol de la France, l'abnégation, l'amour de la gloire, l'apostolat de l'indépendance. Leur Blücher reste le symbole et le type parfaits de cette irréductible exécration. S'il a chez eux tant de statues et s'il y demeure l'objet d'un culte national, ce n'est pas au général victorieux que vont ces hommages, car il ne connut guère que de lamentables défaites ; mais ce vaincu d'Auerstædt, de Lübeck, de Champaubert, d'Etoges, de Ligny et d'autres lieux fut promu au rang de demi-dieu *parce qu'il avait bien haï les Français.*

Ah ! qu'il les exécrait ! Ce n'était pas une hostilité noble, productrice d'épiques revanches, non ; sa haine était faite de rancune, d'envie, d'aversion pour notre courtoisie, de rage contre notre fran-

chise, d'acrimonie contre notre beau renom, d'effarouchement d'oiseau de nuit devant la splendeur de nos gloires. Quand, après avoir été tant de fois battu par nos soldats, ce « héros de bricole et de hasard » — le mot est de Thiébault — pénétra enfin, à la tête de ses Prussiens, dans notre pays, il déclara qu'il ne quitterait pas la France « avant qu'elle ne soit comme si le feu du ciel y avait passé ». C'est lui qui, pendant cette campagne de 1814, au cours de laquelle Napoléon, avec quelques centaines de grenadiers fourbus, le mit trois fois en déroute, c'est lui qui excitait l'insolence et tenait en haleine la sauvagerie de ses soldats : quand une affiche de la *Kommandantur* ordonna aux dames de Laon de saluer, les premières, les officiers prussiens rencontrés dans les rues de la ville; quand, dans un château de l'Eure, était imposée à la comtesse de Saint-Mesmin l'obligation de déchausser les sous-officiers qui avaient envahi sa demeure et de les servir à table, ces raffinements de grossièreté émanaient de Blücher, il n'en faut pas douter.

Lui, malgré la victoire, il ne décolérait point et se refusa de faire, avec les souverains vainqueurs, l'entrée triomphale dans Paris, tant il regrettait qu'on ne brûlât point, qu'on ne détruisît pas de fond en comble cette Sodome, cette Babylone, dernier boulevard, enchanteur et abhorré, de la France abattue. Il s'installa à Saint-Cloud et logea son chenil dans la chambre de l'Impératrice; ça le réjouissait de voir ses dogues gratter leurs puces et lever la patte sur les miraculeux lampas, couleur

citron et azur à fond d'argent, tissés à Lyon pour l'appartement impérial. En avril seulement il vint se fixer à Paris, en simple particulier, boudant ses alliés qui avaient repoussé son avis de fusiller sans jugement Napoléon. On le voyait passer dans les rues, grand, large d'épaules, le teint jauni par la bile, la bouche contractée par une moue méprisante, vêtu d'une redingote bourgeoise sans aucune décoration et d'un pantalon à la cosaque dont les plis nombreux ressemblaient à des tuyaux d'orgue. Il protestait par là que lui, du moins, restait réfractaire au charme élégant de Paris, dont les Anglais et les Russes s'avouaient fascinés, et il se se plaisait à l'ostentation d'une soldatesque vulgarité.

Le vieux soudard prenait ses repas au cabaret, et, en dépit de ses soixante-treize ans, montrait un appétit formidable : un soir, chez Véry, déjà bourré de pains au jambon, il commanda un melon qu'il pela et qu'il avala en deux bouchées, comme on fait d'un abricot. Parfois, au restaurant, incommodé par la chaleur, il se débarrassait de ses vêtements, allumait sa grosse pipe allemande et la fumait en digérant. Puis il se dirigeait vers le 113, le tripot fameux du Palais-Royal, où il passait le meilleur de ses nuits, quartier général où ses officiers d'ordonnance étaient à peu près sûrs de le trouver. Certain soir, en s'installant, au garçon qui se présentait pour le servir : « Apportez-moi, dit-il, du schnaps... dans un verre où un Français n'ait jamais bu ! » Le garçon disparaît, s'attarde un peu, revient enfin, place sous le nez du feld-

maréchal un pot de chambre et s'esquive sans attendre son pourboire. L'anecdote du vase *où jamais Français n'avait bu* resta longtemps célèbre dans les fastes gais du Palais-Royal.

La paix signée, Blücher rentra dans son pays sous des arcs de triomphe ; la Prusse était fière de son héros ; lui s'était fait battre : n'importe ! Il avait, par revanche, insulté la France et l'avait humiliée à plaisir par l'étalage de ses manières de corps de garde. Cela valait des récompenses grandioses ; on l'en accabla. Un ordre de chevalerie, la Croix-de-Fer à branches d'or, fut créé pour lui tout seul ; le vieux culotteur de pipes fut bombardé comte et prince d'un même coup ; l'université de Berlin, ne sachant comment manifester à ce pilier de tripot son admiration et sa reconnaissance, lui offrit — sans rire comme sans examen — le titre de *docteur en philosophie ;* une autre université lui décerna, par surenchère, un diplôme de docteur en médecine ! C'est ce qui a permis à M. le docteur Max-Billard de consacrer à ce confrère improvisé une amusante étude anecdotique dans la *Chronique médicale*. Ces titres mirifiques n'empêchèrent pas l'illustre maréchal de se faire de nouveau battre en Belgique quand Napoléon fut revenu de l'île d'Elbe ; on le ramassa dans la déroute, non blessé, mais à demi évanoui et penaud comme un simple conscrit.

Mais il était écrit que la fatalité sacrifierait à ce vieil ivrogne la gloire de Napoléon ; car comme, se frottant les côtes, il battait en retraite avec ses

Prussiens, il arriva, ainsi que nul ne l'ignore, sur le champ de Waterloo à l'heure décisive et assura la victoire, un peu à la façon du Fritz de la *Grande-duchesse de Gerolstein*. Son arrogance et sa fureur gallophobe, centuplées par ce succès d'aventure, passent alors toutes limites : cette fois, il rentre en France, traînant dans ses bagages la *Cage aux Français*, grande caisse à claire-voie, dont le plancher est formé de poutrelles tranchantes sur lesquelles, sans intolérables souffrances, ne peuvent se tenir ni debout, ni couchés, ni assis les prisonniers qu'on enferme dans cet instrument de torture en chemise et pieds nus. Quand les souverains alliés se plaignent à Blücher des barbaries de ses soldats : « Ils seront punis, répond-il... pour n'en avoir pas commis davantage ». L'épuisement de la France par tous les moyens, c'est là ce qu'il recommande à ses hommes. « Oh! comme vous mangez! » dit, à des uhlans, une paysanne que désole et que mine leur voracité. « Madame, ripostent les goinfres, *c'est par ordre* du feld-maréchal! »

Il n'a pas renoncé à voir fusiller Napoléon « devant le front des colonnes de l'armée prussienne », comme un simple bandit de grande route; il veut frapper d'une contribution de cent millions — somme fantastique pour l'époque — Paris dont est gouverneur son chef d'état-major Muffling, un nom prédestiné, qui pourrait bien être l'étymologie d'une acception populaire; il installe son bivouac au Carrousel et braque sur le château où vient de rentrer Louis XVIII quatre

pièces de canon menaçantes, sans que le roi restauré ose protester contre cette injure. Le vieux reître a décidé dans sa rancune, que le pont d'Iéna payerait de sa destruction son nom insultant pour la Prusse et il s'occupe à le miner. Talleyrand intervient, mais n'obtient que cette réponse : « Le pont sautera et je souhaite que M. de Talleyrand vienne s'y installer préalablement ». Le tsar s'interpose ; mais Blücher tient à son idée et fait jouer une de ses mines dont l'effet n'a pour résultat que d'écorner le parapet et de renverser un Prussien dans la rivière. Thiébault assure qu'un portefeuille contenant 500.000 francs, glissé, au moment opportun, dans la poche du feld-maréchal, le décida enfin à renoncer à son projet.

Car il ne néglige pas son intérêt personnel et s'évertue à ne point rentrer chez lui les mains vides. Le 3 juillet 1815, il commande un piquet de vingt-cinq hommes qu'il envoie à l'assaut du musée du Louvre. Denon, le conservateur, menacé de fusillade, est gardé à vue ; les Prussiens emballent une vingtaine de tableaux et autant de marbres, bien choisis ; les caisses sont chargées sur des chariots, et ce vol à main armée est décoré du nom de *restitution*. La sélection, sans doute, avait été opérée, et se renouvela ailleurs, un peu à la légère, car on se demande comment pouvait entrer dans cette *restitution* un merveilleux portrait de la princesse Pauline, sœur de Napoléon, que le peintre avait représentée debout devant une glace où se reflétaient les belles épaules du modèle. Cet

admirable tableau prit la place d'honneur dans la galerie du château de Krieblowitz, en Silésie, où se retira le soudard au repos. Un de nos compatriotes, le chevalier de Cussy, parcourant cette galerie, s'extasiait sur la beauté de cette peinture et s'informait auprès de son cicérone de la façon dont le maréchal se l'était procurée. Une voix tonitruante — celle de Blücher — éclata derrière lui : « Monsieur le Français, je vais vous répondre : ce portrait vient de votre pays ; je n'ai eu que la peine de le prendre ; je *l'ai volé à la Malmaison!* »

Et ses trois cheveux se dressaient d'orgueil sur sa tête pelée, au souvenir de ce glorieux exploit ; tout le mobilier du château provenait, d'ailleurs, de rapines effrontément avouées ; le vieux pillard vécut, parmi ces trophées, ses dernières années. « Les méchants ont un bonheur noir » a dit Victor Hugo. Les héros que fait la haine ont une gloire sombre ; rongé par une maladie du foie, Blücher devint hypocondriaque, taciturne, irascible. Il entrait en fureur au seul mot de français ; sa rage contre notre pays était telle qu'il redoutait de n'y pouvoir résister, et à la pensée que la France, qu'il avait crucifiée, n'était point morte sous ses coups de botte : « Mes enfants, recommandait-il à ses fils, ne m'abandonnez pas, de peur que j'attente à ma vie ».

On cite encore ce trait : dans ses derniers mois, étant allé, sur les instances de la famille royale, rendre visite à l'ambassadeur de France, il se tira de la corvée en ours indécrottable :

— Monsieur le marquis, dit-il — ou plutôt *fit-il*

dire au représentant de Louis XVIII par l'un de ses aides de camp, car il ne voulait point qu'un seul mot de français souillât sa bouche corrodée par le schnaps, — monsieur le marquis je viens vous voir sur l'ordre de mon souverain, car vous connaissez ma haine contre les vôtres.

— Monsieur le maréchal, répondit l'ambassadeur, pourquoi me dire cela en français? Notre langue, vous le savez, ne se prête pas à de telles rudesses. Nous autres, nous penserions cela, nous ne le dirions pas.

— Oui, oui, aimables, riposta Blücher écumant. Les Français sont aimables... C'est pour cela que je ne veux pas être aimable!!!

Une brute achevée, un vrai Prussien; tout de même, sur certains points, un modèle à ne point oublier.

VIII

L'ÉDUCATION D'UN PRINCE

10 *février* 1915.

Il est de tradition, dans la famille des Hohenzollern, d'élever les jeunes princes, non pas « à la dure », mais à coups de trique. Nul n'ignore, puisqu'il l'a copieusement raconté lui-même, comment fut *choyé*, dans son enfance, celui qui plus tard devait être le grand Frédéric : battu, exposé au froid pendant l'hiver, accablé de mauvais traitements, insuffisamment nourri, au cachot pour une peccadille et si bien privé de toute tendresse qu'un gentilhomme de ses amis fut décapité sous ses yeux pour s'être rendu coupable de lui témoigner quelque pitié. Les filles n'étaient pas plus ménagées ; sa sœur, la future margravine de Bayreuth, se souvint toute sa vie du saisissement qu'elle éprouva, à l'âge de six ans, de se voir embrassée et caressée par sa mère revenant de voyage. La stupeur de l'enfant fut telle qu'elle provoqua la rupture d'un vaisseau et une hémorragie dont la petite pensa mourir. Ce fut d'ailleurs la seule fois de sa vie que la princesse connut les baisers maternels; encore le père n'en fut-il, sans doute, pas

informé, sans quoi il eût séparé la mère et la fille à coups de béquille.

Cette sauvage tradition remonte aux premiers ancêtres, à ce Frédéric à la dent de fer qui traînait vers le milieu du xve siècle, à travers l'Allemagne, sa misère de hobereau dépenaillé et ambitieux. Elle fut pieusement respectée par tous ses descendants, et cette expérience brutale de chaînes, de coups et d'invectives se perpétua d'âge en âge comme un parfait système d'éducation. Peu avant 1789, un noble français étant allé visiter la cour de Prusse resta ébahi de voir l'héritier du trône, âgé de quarante ans, traité en gamin indocile, logé dans la maison d'un brasseur et obligé de solliciter l'autorisation du roi pour s'absenter trois heures de chez soi. Il résultait de ce beau programme que, invariablement, chaque génération nouvelle de cette illustre famille détestait ses ascendants immédiats, boudait, blasphémait par derrière, se lançait dans l'opposition aussi loin qu'elle osait le faire, et que chaque souverain se méfiait de son héritier et se gardait de lui comme d'un ennemi dangereux. On peut assurer, l'Histoire en main, que l'amour filial fut un sentiment totalement inconnu des princes de Hohenzollern depuis les débuts de la famille jusqu'au xixe siècle.

Car — il faut être équitable et rapporter le bien comme le mal — si la victoire grise les Prussiens et les rend puants et insupportables, une bonne défaite leur réussit à merveille et fait d'eux les plus accommodants des hommes. Après l'écrasement d'Iéna, la famille royale, errante et sans

courtisans, fut contrainte à une intimité insolite. La reine Louise en profita pour introduire un peu de tendresse à son foyer, et elle éleva en mère aimante ses enfants, qui lui en furent toute leur vie reconnaissants. Celui qu'on appela le « vieux Guillaume » avait encore les yeux humides de larmes quand, quatre-vingts ans plus tard, il parlait de sa chère maman, au souvenir de laquelle il avait voué un culte. Mais ce fut là une exception ; devenu père, il revint à la vieille tradition ancestrale et tint à distance son héritier, celui qui devait être, pendant quatre-vingt-dix-neuf jours, l'empereur Frédéric III.

Peu de princes, je crois, menèrent une existence aussi misérable que ce Frédéric. Il avait, on le sait, épousé une fille de la reine Victoria, et cette union, très intime et très tendre, était, à la cour de Prusse, une cause de suspicions continuelles. Durant la guerre de 1870, Frédéric, alors kronprinz, écrivait chaque jour à sa femme de longues lettres dont la princesse envoyait régulièrement copie en Angleterre à sa royale famille, qui, à son tour, les télégraphiait en France. Bismarck voyait là « une trahison préméditée » et ne se gênait pas pour traiter d'espion l'héritier de la couronne. Le vieux Guillaume, mis en garde, prit défiance, il fut décidé que Frédéric ne serait pas appelé à partager les secrets de l'État. Cette disgrâce s'ébruita ; les courtisans s'éloignèrent. Bismarck, qui détestait la princesse Frédéric, ne dissimulait pas son mépris pour le prince, en qui il voyait « un mari soumis », et

dont il redoutait, du reste, l'indépendance et le libéralisme.

De sorte que dès les premières années du nouvel empire, Frédéric et sa noble femme tombèrent « au dernier degré d'inutilité et d'impopularité ». Entouré de serviteurs choisis et qu'il savait être des mouchards au gage du chancelier, systématiquement exclu de la conduite des affaires publiques, le prince devint, dans l'inaction, mélancolique et languissant. Il passait de longs jours, enfermé au château de Monbijou, s'occupant à réunir et à classer les documents et les bibelots du musée consacré à l'histoire de sa famille, à confectionner et à coller des étiquettes sur les vieux brocs et les anciennes armures. La princesse ne le quittait pas. Depuis vingt ans elle avait dépensé ses étonnantes facultés et sa grande bienveillance à encourager la littérature et les arts, à répandre « des idées miséricordieuses et douces chez ce peuple sur lequel elle devait régner et qu'elle jugeait barbare encore », à établir des asiles, des institutions charitables. Nul en Prusse ne lui manifestait de la reconnaissance. Les femmes allemandes qu'elle avait essayé *d'élever* sous le rapport domestique et social, en faisant d'elles autre chose que des ménagères et des souffre-douleurs, les femmes haïssaient particulièrement cette étrangère, qu'on savait être « mal en cour », et dont le tout-puissant chancelier se déclarait l'implacable adversaire.

Dans leur isolement, il ne restait aux deux époux qu'un seul espoir, une seule consolation : leur fils Guillaume — le kaiser actuel. La princesse Fré-

déric s'était bien juré que celui-là, du moins, échapperait à l'empreinte prussienne ; elle rêvait de faire de lui un prince généreux, loyal, chevaleresque, digne de son grand destin ; elle avait jalousement choisi les premiers précepteurs, et, quand vint l'âge de l'instruction, elle décida que le jeune homme serait envoyé, suivant la méthode anglaise, à une école publique, où il serait traité comme le fils d'un simple bourgeois. Le vieil empereur n'approuvait pas cette innovation, contraire aux traditions de sa race ; Bismarck y était formellement opposé. Mais la fière et énergique princesse tint bon, et Guillaume, quand il eut atteint ses quinze ans, fut expédié au gymnase de Cassel.

Il s'y montra assez mauvais écolier. Ses camarades n'ont conservé de lui qu'un souvenir effacé : celui d'un grand garçon peu communicatif, et qui, de tous les collégiens, était le plus mal vêtu. Car le parti prussien de la cour, obligé de céder devant l'obstination de l'Anglaise — on disait l'*Anglaise* du même ton méprisant que, jadis en France, on avait dit l'Autrichienne — exigeait que du moins fût respectée l'ancienne coutume des Hohenzollern qui force les jeunes princes de la famille à porter leurs vêtements jusqu'à un degré d'usure dont serait humilié le fils d'un ouvrier.

Après trois ans d'études classiques, Guillaume, inscrit à l'université de Bonn, reparaît fréquemment à Berlin. Dès sa première visite, ses parents s'étonnent de sa suffisance juvénile. La mère s'alarme ; elle a l'impression très nette que, malgré

ses efforts pour décrasser son fils de l'influence prussienne, le naturel, chez lui, a triomphé de l'éducation : c'est un pur Hohenzollern, dur, ambitieux, sans tendresse, matois, arrogant. Il se montre respectueux envers elle, mais sans confiance, la néglige bientôt pour se lier avec ceux qui la critiquent. Entouré d'adulateurs, considéré par eux comme « le prince providentiel », l'espoir de la monarchie, il se range du parti de Bismarck et des absolutistes, promettant de défaire un jour ce que son père, « ce faible rêveur », pourrait tenter en vue de libérer les institutions de la Prusse et de soustraire l'Allemagne au caporalisme. En peu de mois, son attitude envers ses parents est devenue nettement hostile. Il est admis, malgré ses dix-neuf ans, aux conciliabules secrets qui se tiennent chez le vieux Guillaume et dont le prince Frédéric est exclu ; chaque semaine il se rend auprès de l'empereur pour y prendre « une leçon de gouvernement » ; de là, il passe chez Bismarck, dont le thème continuel est, en politique, « la manière forte ». Quant à son père, il semble qu'il n'a rien à apprendre de lui, et il ne le consulte jamais.

Il est difficile d'imaginer la tristesse, l'amère déception du prince Frédéric et de sa femme voyant leur fils aîné se ranger au nombre de leurs ennemis. Ils se réfugièrent dans leur intimité douloureuse, et qui veut connaître ce drame de famille doit lire un petit volume paru il y a quelque vingt ans en Angleterre, alors que, au début de son règne, Guillaume II inquiétait l'Europe par la vio-

lence de ses harangues et l'incohérence de ses actes[1]. On verra là, conté par un témoin manifestement bien informé, tout ce qu'une mère aimante peut mettre en œuvre pour soustraire son enfant au péril d'un redoutable atavisme, et comment cette femme, obstinée jusqu'à l'héroïsme, dut s'avouer vaincue et renoncer à ses rêves dont l'accomplissement eût sans doute assuré la paix et le bonheur du monde.

Le drame atteint au tragique dans ses dernières péripéties : c'est, d'abord, cette nuit fameuse de mars 1887 où une voix amie murmure à l'oreille du jeune Guillaume qu'il n'a plus longtemps à attendre et lui révèle que son père est atteint d'un mal mystérieux et sans remède ; — c'est ensuite le désespoir résigné du prince Frédéric qui, ne se connaissant plus en Prusse un seul ami, abandonne le pays de ses pères et promène son agonie en Angleterre, en Autriche, en Italie ; — c'est la mort du vieux Guillaume s'éteignant à propos et faisant ses suprêmes recommandations à son petit-fils comme à son héritier immédiat, reniant ainsi « le mari de l'Anglaise », dont on se méfie jusqu'au bout ; — c'est encore le lamentable voyage du nouveau souverain moribond, revenant du pays du soleil, sous les tourmentes de neige de mars, pour jouer son rôle rapide de fantôme-empereur ; — et c'est l'angoissante défiance de l'entourage du mourant envers les médecins allemands, si ouvertement dévoués à son fils impatient que les gens les

[1] *Un jeune empereur*, par Harold Frédéric, traduit de l'anglais par J. de Clesles,

plus mesurés n'hésitent pas à les accuser, tout haut, de vouloir mettre fin aux jours du malade ; — c'est enfin le dénouement désiré, l'avènement du « mauvais fils » qui garde, en présence des terribles souffrances de son père, « une attitude endurcie », qui tient envers sa mère, dès les premiers jours du veuvage, « une conduite dénaturée », et qui, à peine empereur, s'applique, sans remords ni fausse honte, à annuler, d'un trait de plume, le peu de bien qu'a pu réaliser son prédécesseur en trois mois de tortures et de règne. Cette histoire est d'hier et nous ne l'avons pas assez méditée.

« Le mauvais fils. » Ce mot courut l'Europe entière. « Un murmure de dégoût s'éleva de tous les points du monde où l'on suivait la marche des affaires allemandes », constate l'écrivain anglais dont nous citons l'ouvrage, et comme Guillaume voyageait beaucoup à cette époque, il eut tout le loisir de recueillir les échos de cette unanime réprobation. Le prince de Galles quitta Vienne pour ne pas s'y rencontrer avec lui ; la famille impériale de Russie traversa Berlin sans l'aviser de son passage et sans descendre de wagon, et le Pape, auquel le nouveau César allemand imposa brutalement sa visite, le jugea d'un mot sévère qui, n'en doutons pas, est une prophétie : comme on demandait à Léon XIII quelle impression il rapportait de son entretien avec l'empereur : « C'est, dit-il, un jeune homme opiniâtre et vain dont le règne finira par des désastres ».

IX

MÉGALOMANIE PERSÉCUTRICE

28 *mars* 1915.

Il était temps que la médecine dît son mot, car quelques personnes s'obstinaient encore à ne pas comprendre en quoi la destruction de la cathédrale de Reims et les mutilations d'enfants contribuent à la gloire de l'Allemagne et assurent le bonheur de l'humanité.

M. le Dr L. Revilliod, professeur honoraire à la faculté de médecine de Genève, s'est posé la question et l'a résolue scientifiquement. Ses précédentes études l'avaient amené fréquemment à constater que la pente est facile et douce qui mène un esprit sain à la déraison et que la limite de cette vésanie est souvent bien difficile et délicate à fixer. Un bourgeois qui cache son bas de laine ne commet, ce faisant, aucun acte de démence : le détraquement commence avec l'illusion qu'il est entouré de gens avides à le dépouiller, illusion bientôt suivie de celle que la terre entière convoite la somme d'argent qu'il détient et dont l'obsession accapare à ce point toutes ses pensées qu'il en arrive bientôt à en

grandir imaginativement l'importance et à se croire possesseur d'un nombre incalculable de millions qui n'ont jamais existé. C'est une folie bien connue qu'on désigne sous le nom de mégalomanie.

Supposez un chef d'État atteint de cette impulsion morbide ; celle-ci n'en sera que plus intense et plus perfide ; l'idée fixe que ses voisins jalousent sa puissance et sa grandeur le poussera à entreprendre des armements sans cesse accrus, à surpasser en forces ces nations envieuses qui rêvent, croit-il, de lui dérober son bien. Un jour viendra certainement, un jour de crise, où résolu d'en finir avec ces voisins jaloux, le malade passera de la défensive à l'offensive, et de persécuté deviendra persécuteur. Sa pensée de mégalomaniaque s'annexera des territoires, des pays, des peuples entiers, pour leur faire partager sa folie, c'est-à-dire la conviction qu'il a de sa splendeur, de sa perfection, de sa culture et de sa civilisation. Tout ce qui n'est pas *lui*, est, en principe, incivilisé. Il faudra aussi que les ennemis subjugués acceptent avec des remerciements son *organisation :* car le mégalomaniaque veut organiser la terre à son image et suivant sa fantaisie. La terre résiste-t-elle ? Il bombarde les villes et les campagnes, brûle les récoltes, les usines, fusille les habitants, détruit les monuments, les chaumières, les palais, les cathédrales, tout en assurant qu'il ne médite aucune conquête, et qu'il veut simplement transformer les peuples, toujours et uniquement pour leur bonheur. Cette ambition délirante s'orne ordinairement

d'idées humanitaires, et voilà ce que les aliénistes appellent la *mégalomanie persécutrice.*

Suivons M. le Dr Revilliod et appliquons au kaiser ce diagnostic général. Que Guillaume II soit infatué de sa nationalité et des gloires passées de l'Allemagne, il n'y a rien là qui ne soit justifié ; tous les bons Allemands pensent et doivent penser de même. Mais lorsque l'un d'eux écrit : « Nous sommes les meilleurs colonisateurs, les meilleurs navigateurs, les meilleurs marchands ; nous sommes la nation la plus intelligente qui soit, et la plus avancée dans les lettres et dans les arts ; nous sommes incontestablement aussi le peuple le plus guerrier de la terre... » ; quand le kaiser lui-même, posant le programme de l'*Ère nouvelle,* déclare que « les Allemands sont appelés à être la lumière du monde, le sel de la terre, et qu'ils sont dignes de cette tâche par leur caractère profondément sérieux, par leur vaste intelligence, leur histoire admirable et leurs dons extraordinaires » ; — quand plus tard en une cérémonie officielle, il affirme hautement que « rien ne doit être *organisé* en ce monde sans l'intervention de l'Allemagne et de l'empereur allemand », — alors, dame ! alors... l'aliéniste tend l'oreille, écoute, réfléchit, fait la grimace et se dit : « Voilà un beau cas ! »

Un beau cas, oui. Il réunit tout : orgueil démesuré, ambition sans limites, besoin d'organisation mondiale, satisfaction effrénée de soi, suspicion harcelante des convoitises d'autrui, désir immodéré de dominer, familiarité avec Dieu. Le plus novice

des psychologues n'hésiterait pas à confirmer le verdict de *mégalomanie persécutrice et dévastatrice*, dérangement d'esprit parfaitement compatible d'ailleurs avec la pensée la plus lucide dans tout autre domaine.

Si, en effet, les pensées, paroles, écritures, actions des maniaques, des paralytiques généraux, des déments sont incohérentes, dépourvues de tout sens commun, celles, au contraire, des mégalomanes persécuteurs s'enchaînent avec une succession d'arguments, de raisonnements, avec une logique qui en imposeraient par leur apparence de véracité, si ces arguments n'étaient pas absolument contraires à la réalité des choses. Le mégalomaniaque est menteur et propagateur de fausses nouvelles. Et quand l'ambition, la persécution désordonnée l'ont conduit à un crime, bien loin d'en éprouver remords ou regrets, il s'en enorgueillit comme d'un acte légitime et justifié. Son délire l'oblige à tromper et les autres et lui-même, à vivre d'illusions et de hâbleries, jusqu'à la catastrophe inéluctable, et ceci avec un tel semblant de logique et de sincérité qu'il est indispensable d'être fixé sur son état maladif pour n'être point dupe de ses imaginations désordonnées. Ainsi se vantera-t-il de victoires supposées, de conquêtes hypothétiques, de triomphes en perspective qu'il estime réalisés, et verra-t-il ses adversaires réduits à néant, alors même qu'ils lui résisteront avec plus de ténacité [1].

[1] *Essai psychologique. La mégalomanie persécutrice, question de responsabilité,* par le Dr L. Revilliod. *Le Correspondant* du 25 février 1915.

Comme voilà expliquées tant de choses qui nous paraîtraient à nous, *barbares*, des *bluffs* aussi grossiers que maladroits : ces dates témérairement fixées à l'avance pour les entrées triomphales à Paris ou à Calais ; ces canons à portée fantasmagorique qui devaient engloutir l'Angleterre sous les flots ; cette vanité formidable de s'obstiner à recommencer avec des millions d'hommes, et de l'Aisne au Niémen, la manœuvre que Napoléon, ce pâle modèle, exécuta avec quelques centaines de grenadiers entre la Seine et la Marne ; cette conception délirante d'enrégimenter sous sa férule une armée de trois cents millions de musulmans ; de proclamer en Turquie que l'impériale volonté du kaiser a converti d'un seul coup *tous les Belges à l'islam ;* que les flottes anglaises manœuvrent à son commandement, et que le harem de *Hadji Mohammed Ghilioum* (c'est le nom islamique de Guillaume) va s'installer prochainement à Constantinople. Cette pitrerie était en germe déjà dans les exhibitions du voyage à Jérusalem, et quelques Allemands sérieux, apprenant que leur empereur avait en un jour changé dix-sept fois de costume, dont une robe blanche pour visiter le jardin des Oliviers, n'étaient pas sans inquiétude sur les fantaisies futures de ce « bouffon redoutable ».

Aujourd'hui il se promène derrière le front de ses armées dans un carrosse automobile portant, sur la portière, en manière de chiffre, cette inscription symptomatique : *Wilhelm, kaiser der Welt* (*Guillaume, empereur de l'Univers*), et l'on assure, dans le Luxembourg, qu'il collectionne des

sosies qui, les moustaches relevées au fer, vêtus d'uniformes semblables aux siens, portant en main le court bâton de commandement, emblème de sa toute-puissance, ont ordre de s'exhiber à Colmar, à Thorn, à Bruges, à Dantzig, à Metz, à Tournai et à Breslau, pour faire croire aux Boches extasiés que leur empereur a l'œil sur eux et qu'il possède le don d'ubiquité. Oui, le cas est superbe, en effet, et les aliénistes ont beau jeu !

Qu'un homme aussi mentalement dévoyé parvienne à communiquer son dérangement d'esprit à tout un peuple, ceci n'a rien d'invraisemblable pour qui connaît les Allemands, à la fois prodigieusement orgueilleux et profondément humbles : leur orgueil est collectif et leur humilité est individuelle. Le trait le plus caractéristique de ce singulier contraste est le besoin d'obéir, d'obéir aveuglément à toute autorité dont l'éclat flatteur demeure indiscuté. Cette servitude relève l'Allemand ; il en est fier ; pour l'avoir compris, le grand Frédéric se disait « fatigué de régner sur des esclaves ». Le Prussien surtout est imbu d'une sorte de mépris de soi-même, et c'est ce qui lui a fait perdre toute originalité. Dès l'enfance, il obéit : écolier, il présente les doigts aux coups de règle de *Lehrer ;* soldat, il accepte sans murmurer la schlague, les gifles et les crachats au visage ; étudiant, il reste docile au point que, dans le *Verein,* il ne boit pas quand il a soif, mais seulement sur l'ordre du président, lequel commande le moment où il faut porter le bock à la bouche, l'importance de la

lampée, et, *ein, zwei, drei!* le mouvement général qui reposera sur la table toutes les cruches simultanément vidées, sous peine de punition !

Aucune velléité d'indépendance — jamais. On leur a tant répété que, du haut en bas de la hiérarchie, tous ceux auxquels ils se soumettent sont les plus forts et les plus parfaits des chefs. Et tout au sommet de l'échelle resplendit le maître supérieur, l'homme qui tutoie Dieu le Père et qui, le jour où le caprice lui en viendra, sera le dominateur du monde. C'est en ce représentant de l'omnipotente Allemagne que résident toutes les vanités de ce peuple agenouillé ; en lui se totalisent quatre-vingt millions d'orgueils inemployés ; ses sujets s'en remettent à lui d'en faire usage. Sa vésanie s'en accroît et il assume ce rôle colossal. Le plus cabotin des Français qu'un Prussien fameux traitait de « comédiens ordinaires du bon Dieu », ne ferait mine que de simple et modeste figurant en comparaison de ce grand acteur toujours en vedette. Même en guerre, alors que les soldats se serrent le ventre et crient *pardon* pour obtenir des nôtres un morceau de pain blanc, il tient la scène et parade encore. Sur l'un de ses quartiers généraux on est renseigné : c'est à Charleville, dans la maison Corneau, agrandie, pour être à la taille de Sa Majesté, par des emprises sur les propriétés voisines. Quand il y réside, c'est une splendeur guerrière : une armée d'automobiles, de cuirassiers blancs, de hussards de la mort, de généraux, de ministres, d'ambassadeurs, de valets de pied, pêle-mêle. Il y a des turcs, des pages, des heiduques,

des chevaux toujours sellés, des trains sous pression, un réseau compliqué de fils téléphoniques et télégraphiques, des miroirs fouillant l'horizon, des antennes palpant les ondes de l'atmosphère. Sur les toits voisins, des mitrailleuses braquées vers le ciel protègent contre le vol des grands oiseaux redoutables; quand la nuit vient, de puissants projecteurs promènent sur les nuées leurs pinceaux lumineux et, par prudence, derrière trois lignes de tranchées, une retraite est préparée, plus à l'écart, à Vrigne-aux-Bois, dans un château machiné pour les cas de dangers, à moins qu'on ne dresse encore, à l'occasion, le fameux palais démontable qu'une foule de serviteurs et d'ouvriers installait, en quelques instants, aux premiers jours de la campagne, pour permettre au dieu de la guerre de reposer en un temple digne de lui, les soirs de victoire.

Je pense que ce bric-à-brac faussement grandiose, manifestement inspiré de la tente de pourpre d'Attila, n'aura pas de durée dans la mémoire des peuples. Quand la postérité évoquera l'image d'un conquérant, elle verra toujours, non point Guillaume II et son cortège théâtral, mais l'autre, le nôtre, le grand, celui qu'on s'évertue à singer, mais qui reste inimitable; elle le verra, tel que l'a montré Raffet, seul, dans un champ désert, assis sur une chaise de paysan, les regards fixes, le front courbé, les bras croisés, tendant vers un feu de branches ses bottes boueuses, tandis que s'estompe dans la brume l'unique silhouette d'un grenadier déguenillé.

X

GENTILSHOMMES DE LA-BAS

11 *avril* 1915.

Tous officiers. Celui qui ne les a pas vus — en pays conquis — promenant sur l'esplanade de Metz, ou au Broglie de Strasbourg, leurs grands sabres et leurs airs dédaigneux, ignore ce qu'est l'insolence. Le visage rasé de près, à la de Moltke, le corps sanglé dans un corset qui amincit la taille, fait saillir les pectoraux et avantage les hanches, le cou au carcan dans un col ridiculeusement haut et rigide, bottés, éperonnés, casquetés, luisants, bombés, raides, importants et vaniteux, ils marchent comme à la parade, persuadés qu'on les admire. Ils sont nobles, pour le plus grand nombre : leurs ancêtres ont eu l'honneur de se saouler avec le gros Guillaume ou de recevoir des coups de canne du grand Frédéric. Beaucoup d'ailleurs n'ont pas de chemise et la plupart se servent du mouchoir avec la gaucherie malpropre de gens qui usent de cet accessoire luxueux par affectation de belles manières, mais qui le jugent parfaitement superflu et somptuaire.

Il y a deux ans, voyageant en Alsace, j'ai vu de

près l'un de ces gentilshommes. A la gare de Strasbourg, il monta dans le compartiment où j'avais pris place ; son ordonnance l'accompagnait jusqu'au wagon et resta planté sur le quai, les talons joints, les bras au corps, immobile, les yeux fixés, jusqu'au départ du train, sur son officier qui n'eut pour lui ni un merci, ni un au revoir ni même un regard. Cet officier — un lieutenant, je crois, — était superbe : sa face, trop grattée par le rasoir et trop rouge à cause de l'étranglement du col, était, à la vérité, vulgaire et dure : mais large d'épaules et mince de taille, il était moulé dans une houppelande de drap blanc, avec des revers jonquille, de l'or au col et à l'épaule et du haut en bas du plastron, des boutons étincelants. Il s'était carré en face d'une dame âgée — une Française à n'en pas douter, — qui se faisait toute menue et s'efforçait d'être impersonnelle en présence de ce personnage encombrant. Il leva la vitre d'un geste sûr et alluma d'autorité un cigare noir et commun sorti d'un cornet de papier jaune. Il lançait la fumée par le nez avec un bruit de pompe refoulante qu'il jugeait très distingué, car il y mettait de l'obstination. Quand il eut assez fumé, il ôta ses beaux gants de peau blanche avec manchettes à la Crispin et retira des profondeurs de sa houppelande un pain au jambon mal enveloppé d'un journal tout gras, mangea le pain bruyamment avec de brusques sursauts de tout le corps, gardant pour son dessert le jambon qu'il roula et poussa dans sa bouche à coups de pouce. Puis, s'étant longuement passé la langue sur les gencives, il pro-

fita de ce qu'il avait les mains nues pour se nettoyer les narines.

Le souvenir, demeuré très présent, de la tenue de ce reître à la fois prétentieuse, provocatrice et répugnante, m'a, depuis lors, éclairé sur certaines choses.

C'est une erreur de croire que *tous* les officiers de l'armée allemande appartiennent à la noblesse ; l'aristocratie n'y suffirait point. En revanche, on peut poser en principe que *tous* les gentilshommes sont officiers. Ils se groupent de préférence dans les corps dont le commandement honorifique est décerné à des princes de sang royal. Avant de se prononcer sur l'admission d'un postulant, le colonel consulte les officiers en une réunion où l'on décide, après examen de la lignée ancestrale, de la fortune des parents, sans se préoccuper de la valeur technique. Ainsi se recrutent la garde et le plus grand nombre des régiments de cavalerie. Les uhlans, moins intransigeants sur l'origine de l'anoblissement, admettent exceptionnellement les fils d'anciens officiers généraux. Aux fils de grands industriels ou de gros financiers on n'offre que des armes peu considérées là-bas, telles que le génie ou l'infanterie. Certains bourgeois enfin, dénués d'aptitudes particulières, adoptent le métier militaire comme une profession qui peut, à l'occasion, devenir lucrative, disant : « Si je n'avance pas, j'irai prendre du service en Turquie ».

Mais une fois dans le rang, morgue égale. Ceux qui sont peu fortunés, et c'est le plus grand

nombre, s'efforcent d'égaler les riches; les bourgeois, en grande minorité, jalousent les nobles qui les dédaignent; peu de camaraderie, solidarité nulle. Quelqu'un, qui a longtemps vécu en Allemagne et approché les grands, disait : « L'échelle est savamment graduée; qu'on la parcoure de haut en bas on n'y voit qu'arrogance, de bas en haut qu'envie ».

D'ailleurs, chacun en sa place s'imagine être un spécimen achevé de la suprême perfection teutonne; aristocrates ou simples candidats à la noblesse, tous se croient d'une essence supérieure; rien n'égale à leurs yeux l'officier allemand; il possède la science, la force, l'élégance, la distinction, la grâce même, et cette extravagante infatuation a pris, depuis 1870, des proportions invraisemblables.

On imagine difficilement l'énormité et la ténacité des préjugés dont sont farcis ces hobereaux casqués, pervertis par l'orgueil de caste et de grade. Paris, par exemple, exerce sur eux une fascination étrange; non point qu'ils considèrent qu'un séjour dans notre capitale soit nécessaire à l'éducation de leur goût. Depuis que leurs canons ont bombardé « la Babylone moderne » celle-ci est devenue pour eux une ville morte, à jamais déchue, subjuguée, mais gardant « quelques beaux vestiges ». C'est surtout l'endroit du monde où l'on s'amuse le plus librement. La tradition est soigneusement entretenue, en effet, de l'autre côté du Rhin, que dès son réveil une Parisienne se met à danser jusqu'au soir, que notre seule

industrie florissante est celle des maisons de rendez-vous et que le plus modeste de nos journalistes, comme le plus célèbre de nos écrivains, ne trace pas une ligne sans s'abreuver copieusement de vin de Champagne et sans tenir une actrice sur chacun de ses genoux. Ils ont puisé ces convictions dans la lecture de Pigault-Lebrun, de Montépin et de Paul de Kock qu'ils considèrent comme des classiques et confondent, dans leur admiration, comme des peintres exacts et consciencieux de notre dévergondage. Un jeune officier supérieur saxon, éducateur de princes, venait d'achever la lecture d'un livre *bien français* — un de ces mauvais romans, illustrés de gauloiseries *d'après nature*, et qui ne portent ni nom d'auteur ni firme d'éditeurs, — et se disait très frappé par l'intrigue de cette ineptie : une femme mariée, pour échapper à l'obsession amoureuse d'un certain gentilhomme exotique, va consulter un sorcier hindou... « Ah ! répétait l'Allemand convaincu, *comme c'est bien français*, cette fin-là ! »

Aussi leur préoccupation est-elle d'avoir l'air *bien parisien. Cabot, pante, larbin, cocotte* sont des vocables courants dans le beau langage de là-bas, car ils dénotent une fréquentation assidue de *nos grands viveurs* et ajoutent beaucoup de *schick* à une conversation mondaine. Des expressions comme : « *Vous vous payez ma hure* », ou « *Il ne faut pas me la faire à l'oseille* », jetées négligemment dans une causerie mondaine, suscitent des éclats de joie folle et sont reçues avec des clignements d'yeux pleins de sous-entendus. A Nancy, quelques

mois avant la guerre, trois étrangers, en qui il était impossible de ne point deviner des officiers allemands venus de Metz et dissimulés derrière les feuillages à la terrasse d'un café, voient passer sur la place Stanilas une compagnie d'infanterie rentrant de l'exercice : « *Le chour de cloire est arrifé* », murmure l'un d'eux. J'ai cru que les deux autres allaient trépasser, tant ils étouffaient de rire à cette citation merveilleuse d'à-propos railleur. Ils durent en rejeter dans leur tasse, non sans éclaboussures, la copieuse lampée de café au lait qui gonflait leurs joues.

Ainsi se figurent-ils, à bon compte, s'être assimilé complètement notre traditionnelle désinvolture d'esprit, notre *blague*, seule qualité vraiment nationale et enviable que nous possédions à leur avis. Au résumé, phénoménale vanité, certitude d'être irrésistibles, irréductible confiance en soi, profond dédain de tout ce qui n'est pas eux, sont les traits distinctifs des gentilshommes teutons. Avec cela on fait des miracles, et je n'étais pas, au début, sans inquiétudes, à la prévision des résultats possibles de cet état d'esprit. J'imaginais ces superbes *junkers* aussi téméraires pendant la guerre qu'ils étaient présomptueux en temps de paix, se pavanant dans le danger et s'assimilant nos traditions chevaleresques aussi facilement qu'ils l'avaient fait de notre argot boulevardier, accomplissant sous les yeux de leur kaiser des prouesses dont leur histoire allait s'enorgueillir : tels nos jeunes seigneurs de Versailles se jetant, en pourpoint de drap d'or et coiffés d'énormes perruques, dans le

Rhin, sous la mitraille, avec l'espoir d'être aperçus de Louis XIV ; je pressentais un retour de la guerre en dentelles, des chevauchées à la Marbot, des grands saluts à l'adversaire avant la charge, des escapades héroïques inspirées de Murat, qui, comme chacun sait, prenait plaisir à se désigner, pas un gros panache de plumes d'autruche, aux coups de l'ennemi...

Ah ! que je suis rassuré ! Ces fiers gentilshommes d'outre-Rhin sont sous terre — depuis onze mois — et ils n'en bougent pas. A peine entrés chez nous, ils ont creusé des trous profonds et s'y enfouissent comme des lapins. On ne met pas ici en question leur courage tenace et discipliné ; à coup sûr la bravoure leur est inconnue, la bravoure qui fait des folies et crée les belles légendes ; et leur conduite guerrière est si peu en rapport avec leur arrogance de garnison que leurs soldats eux-mêmes s'étonnent de cette transformation singulière. On ferait un volume avec les constatations de ce genre relevées dans les carnets de prisonniers : « Jusqu'ici je n'ai pas vu notre capitaine, écrit un adjudant du 77e régiment; aucun chef de peloton ne sort de son abri ». Moritz, sous-officier de la garde, déclare : « Nos officiers se cachent tout le temps derrière notre dos ; nous risquons de mourir de faim, tandis qu'ils vident des bouteilles ». Un autre, le fantassin H..., de la landwehr, note dans son journal de route : « Nos officiers viennent très rarement à la tranchée ; ils restent continuellement dans les caves d'un châ-

teau, où ils se sentent en sécurité ». Et ces malheureux Boches, indignés tout de même, en dépit de la discipline, aspirent au jour où ils pourront, sans danger de représailles, déverser leur bile : « On écrira des lignes intéressantes sur ces messieurs, et nous le ferons après la guerre », écrit l'un d'eux. « Rentrés en Allemagne, nous allons régler notre compte avec eux », trouve-t-on ailleurs...

Ces soldats jugent superficiellement, car ces beaux messieurs de l'aristocratie allemande, dont ils se plaignent pour les avoir trop vus depuis quarante ans et trop peu depuis onze mois, ne demeurent cependant pas oisifs. Ils emballent nos meubles et les expédient chez eux ; partout en Belgique, dans le Nord, en Ardennes, en Lorraine, en tout lieu où ils ont séjourné, ces gentilshommes pratiques ont agi de même. A Raon-l'Étape la femme d'un officier prussien réquisitionne un fourgon, et, aidée des soldats de la compagnie que commande son mari, fait charger sur la voiture tout le mobilier d'une salle à manger. Elle se rend ensuite au domicile d'un médecin de la ville et s'empare des chapeaux, jupons, robes, dentelles, fourrures, linge de corps et de ménage découverts dans les armoires de la maison; le tout, soigneusement empaqueté, va prendre le chemin d'Allemagne. A Lisy-sur-Ourcq, après la retraite de l'ennemi, on arrête un officier attardé dans le pays ; on fouille ses nombreux bagages et on y trouve toute une collection de bibelots précieux, de miniatures, de pièces d'argenterie, de bijoux choisis avec goût. Celui-ci était un antiquaire. Beau-

coup ont amené une servante qui les suit en campagne et se charge de l'emballage et de l'expédition. On remplirait un volume rien qu'en relevant dans les relations authentiques les faits similaires : je sais une petite ville, encore occupée, où le déménagement des meubles s'est opéré méthodiquement, sous la direction protectrice de la *Kommandantur*. De la gare de Malines est parti vers Cologne un train de sept cents pianos !

Et puis, ces hobereaux ont des fantaisies : ils cherchent à nous « épater » — encore un terme d'argot qui leur est cher — et à bien montrer qu'eux aussi savent « faire la fête ». Après la bataille de la Marne, nos soldats reconnaissaient, au nombre incalculable de bouteilles vides, l'emplacement des cantonnements d'officiers. Dans une bourgade des Vosges, un commandant de place réquisitionne tous les vins fins et toutes les liqueurs que ses espions lui signalent, s'enferme avec ces munitions, comme les mousquetaires dans le bastion de la Rochelle, et de quinze jours, il ne « dessaoule » pas.

Il y a mieux — ou pis. Ces Lauzun et ces Richelieu de la Sprée ont de commémorer leur passage une manière galante qu'auraient, je crois, réprouvée les roués du temps de la Régence. La chose est difficile à relater, mais c'est le devoir de la *Petite Histoire* de consigner ce genre de manifestations que sa grande sœur dédaignera certainement — et c'est bien dommage, car elles sont caractéristiques; soit par survivance atavique d'anciennes habitudes, soit pour une autre raison

mystérieuse, ces messieurs de la noblesse allemande s'amusent d'étrange façon : trois d'entre eux, en Lorraine, se font apporter de la verrerie de Baccarat de magnifiques coupes de cristal et les utilisent comme chaises percées; puis, en parfaits gentilshommes, et qui savent les usages, ils laissent la chose en évidence et piquent dans « le souvenir » leurs cartes de visite, portant leurs noms, leurs titres et la mention de leur grade. A Reims, d'autres remplissent de même manière les assiettes où leur dîner vient d'être servi et se servent du contenu nauséabond pour bombarder le plafond de la salle à manger. Au château du marquis de Laigle, où s'abrite un état-major, ce sont les chapeaux de chasse des dames qui deviennent vases indispensables. Le prince Eitel-Frédéric et son entourage laissent ainsi, copieusement remplie, la vaisselle de M. le comte de Montebello, au château de Mareuil. Et l'on ne peut employer ici l'expression discrète et convenue, en disant que ces messieurs « se sont oubliés », car ces souillures ne sont pas accidentelles, mais systématiques; les maisons qu'ont habitées les officiers supérieurs sont plus empestées que les autres, et le châtelain qui héberge un prince du sang ne sait plus où mettre le pied.

— Nous sommes « hors pair »; nous sommes « uniques »; nous demeurerons « sans pareils », proclament le chimiste Ostwald, de Munich, pangermaniste fameux et grand apologiste de la « kultur ». Ce chimiste est plein de bon sens et la vérité sort de sa bouche. Ce que nous montrent ses

compatriotes est sans exemple en effet. Des gentilshommes entichés de leur noblesse, tueurs de femmes, ivrognes, cambrioleurs et scatologues, le monde n'avait jamais vu ça. Bonnot et Raymond la Science avaient des façons de marquis du grand siècle, en comparaison de ces nobles-là !

XI

LA DAME BLANCHE DU CHATEAU DE BERLIN

C'est elle qui sort de la tombe et apparaît quand quelque catastrophe imminente menace l'un des princes de la maison de Hohenzollern.

L'énorme et sombre bâtisse qu'on appelle, à Berlin, le Château-Vieux, se présente, de guingois, au delà du pont qui termine l'allée des Tilleuls : c'est un monument formidable, une sorte de montagne de pierre, d'un demi-kilomètre de tour, surmonté d'un dôme écrasant. Le premier roi de Prusse, Frédéric, en commença la construction, en 1699, dans la prétention manifeste d'éclipser Versailles, et alors que Berlin n'était encore qu'une bourgade perdue dans une plaine aride et poussiéreuse. Au colossal bâtiment de Frédéric Ier restent accolées quelques hautes masures délabrées, baignant leurs assises moussues dans la Sprée, vestige de l'ancienne résidence des Électeurs de Brandebourg. C'est, au sens propre du mot, le seul endroit pittoresque de Berlin, le seul aussi qui permette et suscite quelque conception légendaire.

Il y a là une tour — *la Tour au chapeau vert* —

où, du temps de Frédéric à la Dent de Fer, était logée la fameuse *madone* qu'on voit maintenant au château de Nuremberg. C'est une statue de bois creuse, qui s'ouvre comme une armoire et dont les parois intérieures sont armées d'énormes pointes d'acier. Dans leur curieux volume sur *les Hohenzollern*, MM. Neukomm et d'Estrées racontent que, lorsque la cour martiale fonctionnant en permanence dans Berlin avait, faute de preuves, déclaré non coupable un accusé, on amenait celui-ci devant la *madone* : « Remerciez notre sainte mère », lui commandait-on. On poussait le libéré dans l'intérieur de la statue ; celle-ci, au moyen d'un mécanisme secret, se refermait sur lui, broyant le malheureux de son étreinte et le perçant de ses mille poignards. Puis une trappe s'ouvrait pour engloutir dans de profondes oubliettes les restes de la victime.

C'est dans les bâtiments de la *Tour au chapeau vert* que la *Dame blanche*, dit-on, réside, encore qu'on ne soit pas bien d'accord sur ses habitudes. Certains assurent que toutes les nuits, elle parcourt silencieusement les six cents chambres du Château-Vieux, traversant, d'un pas glissant et velouté, les grands appartements, la galerie des chevaliers, la salle du trône, la salle blanche, mais ne se permettant d'entrer dans les appartements royaux qu'à la veille de la mort d'un des princes de la famille. D'autres prétendent qu'elle demeure cachée dans une retraite inconnue et se montre seulement, invisible pour tout autre, à celui qui va mourir.

Qui est-elle ? Sur ce point encore il y a divergence : les uns veulent voir en elle une fille du peuple, Anna Sidow, dont les beaux yeux tournèrent, au XVI[e] siècle, la tête de l'Electeur Joachim II. Le prince se ruina pour sa favorite : afin d'entretenir son luxe, il eut recours à un alchimiste, Irénée Philoponus Philarète, qui se faisait fort de lui fournir, avec un seul grain de pierre philosophale, trois cents millions de thalers d'or. Comme ses expériences ne donnaient pas un résultat assez rapide, Joachim adopta un moyen plus sûr de se procurer de l'argent, et écrasa son peuple d'impôts. Après sa mort, son successeur, l'Electeur Jean-Georges, fit emprisonner Anna Sidow à Spandau, où elle mourut misérablement sans avoir revu la lumière du jour, et ce serait son âme qui, ne pouvant se détacher des splendeurs terrestres, vaguerait continuellement dans les hautes salles du palais bâti par les descendants de celui qui l'avait tant aimée.

Pour d'autres la *Dame blanche* serait une certaine veuve, mère de deux enfants, la comtesse Agnès d'Orlamunde, dont s'éprit, dans les temps anciens, le margrave Albert le Bel, l'un des premiers ancêtres de la famille de Hohenzollern. Ce margrave aurait dit : « J'épouserais bien la belle veuve, s'il n'y avait pas quatre yeux qui me gênent ». Croyant découvrir dans ce propos une allusion à ses deux enfants, l'ambitieuse comtesse les fit mourir en leur enfonçant une épingle d'or dans la tête.

Or le margrave n'avait voulu parler que de son

père et de sa mère, qui s'opposaient à ce mariage. En apprenant la méprise, cause de son double crime, la belle Agnès devint folle de douleur, et son âme en peine est condamnée à errer sans repos dans la sombre demeure des successeurs de son timide amoureux.

Ces deux versions ont été exposées par MM. Neukomm et d'Estrées. Il en existe une troisième, car en ces sortes de traditions un peu de flottement est de rigueur. Le spectre du Château-Vieux, d'après cette dernière hypothèse, est l'esprit de la femme inconnue qui jadis servit de modèle à la *madone* aux pointes de fer dont le renom sinistre n'est pas aboli en Allemagne.

L'horrible effigie est creuse, on l'a dit : c'est un corps de bois qui n'a point d'âme ; et celle-ci, pour punir, jusqu'à la plus lointaine postérité, les descendants de son cruel inventeur, Frédéric à la Dent de Fer, s'est donné pour mission de rester sur la terre afin de leur rendre visite dans la nuit qui précède leur mort, et de les avertir qu'ils vont rendre leurs comptes à Dieu. Elle perpétue ainsi et châtie sur chacun d'eux la détestable profanation dont leur aïeul s'est rendu coupable en dissimulant sous les traits de la Vierge compatissante le plus horrible instrument de supplice.

Quoique son origine, ainsi qu'on le voit, soit discutée, la Dame blanche du Château-Vieux de Berlin n'est pas un mythe. Elle existe ; on l'a vue. Fidèle à sa mission, elle l'exerce, depuis des siècles, avec une ponctualité implacable. Malheu-

reusement pour les chroniqueurs, les princes qui ont reçu sa visite sont morts de l'avoir aperçue, sans qu'aucun d'eux ait pris le temps de raconter, d'une façon précise, leur suprême entretien avec elle. Aux autres, à ceux qui, simples fonctionnaires ou valets, l'ont rencontré au cours de quelque ronde de nuit, le fantôme n'a point fait de confidence et n'a pas fourni d'explications. Il passe, sans mot dire, léger et vaporeux, saluant d'un signe de tête les humains tremblants qui s'écartent et se rangent à son aspect. Nul ne se risquerait à l'interroger, car cette audace, on le sait, serait aussitôt punie.

Une nuit, en effet, un page insolent et sceptique, croisant la Dame blanche dans un corridor du Château-Vieux — c'était sous le règne de l'Electeur Jean-Sigismond, beau-père de Gustave-Adolphe — s'approcha d'elle témérairement, la prit par la taille, d'un geste de familiarité déplacée, en lui demandant :

« Madame, où allez-vous ? »

La Dame blanche ne répondit pas, ne parut même pas courroucée ; mais elle asséna sur la tête du page un coup de la clef qu'elle tenait à la main, — la clef magique qui lui permet d'ouvrir les six cents portes du château. Il en mourut.

L'Electeur Jean-Sigismond rendit l'âme le lendemain.

Dans cette étude sur *les Hohenzollern* que j'ai citée plus haut et qui est, à proprement parler, un livre d'intéressante actualité, puisqu'il passe en

rapide revue tous les princes qui ont régné sur la Prusse, le spectre de la Dame blanche apparaît plusieurs fois, et cette insistance indique combien est tenace et accréditée, sur les bords de la Sprée, cette vieille légende de revenants.

L'une des circonstances où l'on peut le plus authentiquement constater, et, par chance, *expliquer* son apparition, est la mort du premier de ces parvenus qui ceignit, en 1701, la couronne de Prusse. Aucune des grandes puissances de l'Europe n'avait reconnu cette usurpation, et le roi Frédéric Ier, qui l'avait opérée à son profit, se consolait de cet isolement politique en s'efforçant d'éblouir le monde par son faste, bien persuadé qu'il surpassait en magnificence Louis XIV lui-même, coupable de l'avoir traité « en petit garçon ».

Ce Frédéric Ier eut deux femmes : la première, Sophie-Charlotte de Hanovre, princesse instruite et intelligente, amie de Leibnitz, se contenta de mépriser son fantoche de mari et de vivre, le plus qu'il lui fut possible, en dehors de la Cour. Quand elle mourut, Frédéric se consola vite du trépas de cette épouse qui ne contribuait que par son esprit et ses vertus à ses galas quotidiens, et il se mit en quête d'une femme qui pût l'aider à éclipser l'éclat jalousé du roi Soleil. Des pourparlers furent engagés, en vue d'un second mariage, avec la Cour de Nassau ; mais ils échouèrent parce que le roi de Prusse exigeait que la traîne de sa nouvelle compagne fût portée par la mère de la princesse.

La diplomatie prussienne se rabattit sur la prin-

cesse Sophie-Louise de Mecklembourg qui n'avait plus de mère et qui s'empressa d'accepter. La queue de la robe nuptiale n'en fut pas moins portée avec toute la majesté voulue : quatre princesses pour le manteau et six comtesses pour la traîne.

Par fatalité, Frédéric avait rencontré, cette fois encore, une princesse professant, plus encore que sa devancière, l'horreur de tout cérémonial. En outre, un autre élément de discorde vint séparer les deux époux : depuis longtemps, le roi de Prusse, dans son obstination à imiter Louis XIV, avait cru devoir, à l'exemple de son modèle, prendre une maîtresse en titre, et il avait élu à cet emploi d'importance la femme de son premier ministre, la comtesse de Wartemberg. Ce n'est pas qu'il fût sensible à ses attraits : il était, d'ailleurs, bossu et malingre et ne possédait aucun des avantages qui permettent à un homme, fût-il roi de Prusse, de se faire illusion sur les sentiments qu'il inspire ; mais, par élégance, il jugeait qu'une Montespan lui était indispensable.

Ceci déplut à la reine Sophie-Louise, dont la grande dévotion souffrait de ce scandale et qui, un beau soir, ordonna à ses valets de jeter l'insolente rivale à la porte du château. Grand esclandre, ensuite duquel la souveraine s'isola de plus en plus dans son intérieur ; mélancolique, très irritable, elle fut bientôt prise de crises nerveuses et perdit complètement la raison.

Or, voici comment les historiens des *Hohenzollern* racontent la fin de l'aventure. « Presque en même temps que sa femme, le roi Frédéric Ier était

tombé gravement malade ; aussi lui avait-on caché l'état de la reine. Un jour, celle-ci, plus exaltée qu'à l'ordinaire, s'échappa de la chambre où on la gardait à vue et, traversant une galerie, elle entra dans l'appartement de son mari par une porte de glace que, à coups de poing, elle mit en débris. Le roi dormait : au bruit, il s'éveilla en sursaut ; mais il n'eut ni le temps, ni la force de se mettre debout : la reine s'était jetée sur lui en l'invectivant. Il fut saisi de frayeur quand il la vit à demi déshabillée, tout en blanc, les bras et les mains ensanglantés. Des officiers de service, qui se tenaient dans une pièce voisine, accoururent à ses cris et le dégagèrent ; mais Frédéric était si frappé de l'aventure qu'il prit la fièvre le jour même. Il gémit, en se mettant au lit : « J'ai vu *la Dame blanche*... Je suis perdu ! »

« De fait, il mourut le jour suivant. »

On ne dit point que son successeur, Frédéric-Guillaume, ait eu affaire au spectre familial. Ce deuxième roi de Prusse, au surplus, ne « dessaoulait » pas, et s'il eût aperçu le fantôme, cette apparition se serait si bien amalgamée avec ses habituelles hallucinations d'ivrogne, qu'il n'aurait pu certainement distinguer de celles-ci l'entrée en scène du légendaire fantôme. Avec Frédéric II, même abstention. Le sceptique ami de Voltaire dédaignait les femmes et ne se plaisait que dans la société de ses tambours ; avec lui, la Dame blanche aurait perdu sa peine. Il trépassa, au reste, d'une indigestion de bœuf, de homard et de

crabes, et ce sont là des conditions peu favorables à la poétique évocation d'un revenant de l'au-delà.

L'esprit familier du Château-Vieux prit sa revanche sous les rois suivants. On a raconté que si, en 1792, Frédéric-Guillaume II, venu en Champagne à la tête de ses troupes pour mettre la France à la raison, se replia rapidement après la canonnade de Valmy, à l'heure même où il annonçait son arrivée victorieuse sous les murs de Paris, c'est parce que, durant son court séjour à Verdun, l'âme de son prédécesseur, le Grand Frédéric, eut l'attention de lui apparaître, dans la cave d'une auberge, et de le menacer de l'intervention de la Dame blanche, si les troupes prussiennes ne battaient sur-le-champ en retraite.

Que l'histoire soit vraie, j'aurais garde d'en jurer; mais elle a été imprimée, certifiée, et admise, comme bien d'autres histoires fantastiques, parce qu'elle expliquait des événements demeurés obscurs de l'avis des mieux informés.

Dans les années qui suivirent, le spectre eut fort à faire. On le vit parcourir les salles du Château-Vieux, au début de l'automne 1806, avant Iéna, alors que les Prussiens se promettaient de reconduire « à coups de fouet » l'armée de Napoléon jusqu'aux bords de la Seine. En ce temps-là, le prince Louis de Prusse, assistant à une soirée donnée en son honneur au château de Rudolphstadt, disait à une jeune fille assise au piano :

« Jouez-nous quelques mélodies.

— Combien, Altesse? Autant, voulez-vous, que,

de votre épée, vous tuerez demain de ces maudits Français ? »

Le jeune prince acquiesça et fixa lui-même le chiffre :

« Vingt ! »

La pianiste joua jusqu'à l'aube. L'Altesse, en la quittant pour monter à cheval, disait à ses officiers :

« Allons, messieurs, cravacher Napoléon ! »

Le soir, son cadavre était exposé à Saalfeld, dans une salle du château des Cobourg, et, veillant sur cet insulteur de nos gloires, deux grenadiers de la garde impériale lui rendaient les honneurs funèbres.

Frédéric-Guillaume et sa femme, la reine Louise, comprirent alors pourquoi la Dame blanche avait, depuis quelque temps, manifesté tant d'agitation. Ils n'en demandèrent pas davantage et s'enfuirent de leur capitale, laissant la place à Napoléon qui s'installa pour un mois au Château-Vieux.

Tout le temps qu'il y séjourna, la Dame blanche ne se montra point. Du reste, il n'y avait plus de Prusse à proprement parler, et le fantôme n'avait plus à veiller sur la famille de ses souverains errants et humiliés. Il serait, au surplus, fastidieux d'énumérer ainsi les diverses apparitions de l'être fantastique chargé par le destin de marquer la dernière heure des princes de Hohenzollern. Qu'il suffise d'ajouter que, lorsque l'un de ceux-ci est malade, ou en danger, les Berlinois, restés superstitieux sur ce point d'histoire locale, se demandent à voix basse et non sans un petit frisson de crainte : « La Dame blanche s'est-elle montrée ? »

Victor Tissot a noté, dans ses piquants souvenirs de *Voyage au pays des milliards*, que la légende subsiste encore : si bien que, dans ses vieux jours, hanté par la crainte de voir surgir tout à coup devant lui le fantôme qu'avaient redouté ses ancêtres, l'empereur Guillaume Ier, le vainqueur de 1870, résolut d'en avoir le cœur net, et parcourut une nuit, en compagnie d'un aide de camp, tous les appartements du Château-Vieux. Il ne rencontra aucun spectre.

« On a bien vu l'empereur, mais pas d'esprit », disaient les Berlinois facétieux.

Ils en rient ; mais *ils y croient* encore. Et je suis sûr que, en ce moment, à l'heure où le soir descend sur la Sprée, les passants qui traversent la rivière, arrivés au pont orné de la statue du Grand Electeur, lèvent les yeux vers la *Tour au chapeau vert*, pour voir s'ils n'apercevront pas, derrière les vitres sans stores, passer la forme blanche dont la venue est annonce de malheur.

LA BELGIQUE SUPPLICIÉE

I

MONSIEUR SIGOGNE

19 *mai* 1915.

A dix-huit ans, comme bien d'autres, il faisait des vers, et comme il avait composé une « ode à Victor Hugo »,

O poète sacré que la terre contemple...

l'auteur des *Châtiments*, récemment revenu d'exil, consentit à recevoir son jeune confrère, qui lui fut présenté par Lockroy.

— Comment vous appelez-vous ? demanda Hugo à son admirateur tremblant.

— Sigogne.

— Oh ! bien, je suis tranquille : avec un nom comme celui-là vous irez loin !

M. Sigogne est allé très loin : son nom de bon augure — angevin d'origine — l'a porté vers les hautes régions où s'élaborent les destins du monde, et il n'est pas téméraire d'affirmer que ce compatriote excellent et modeste eut sa part — encore que nul, pas même lui, ne s'en doute — dans la préparation de l'effroyable épopée que vit en ce moment l'humanité. Curieux de tout, de science et

de philosophie, d'art et de politique, fervent d'histoire et de belles-lettres, il travailla longtemps, — il travaille encore — avec délices, en laborieux aussi soucieux de savoir qu'il l'est peu de la renommée et des profits qu'elle entraîne.

Sollicité, il y a quelque vingt ans, d'occuper la chaire d'éloquence à l'université de Liége, il vivait ordinairement à Bruxelles, et c'est là qu'au mois d'octobre 1899, il vit un jour entrer dans son petit logement de l'avenue de la Toison-d'Or un visiteur inconnu de lui et qui se présenta : « M. Yungblutt, gouverneur du prince royal Albert de Belgique ».

On causa des hautes destinées du jeune prince d'abord, de ses qualités natives, du danger qu'il y aurait à laisser l'insidieuse influence germanique intoxiquer peu à peu le futur souverain d'un Etat indépendant. Dans le sentiment très poignant de sa responsabilité, M. Yungblutt redoutait, pour la bonne santé du jeune esprit qui lui était confié, l'effet des continuelles bouffées du vent d'Allemagne et souhaitait honnêtement d'ouvrir dans l'assoupissante atmosphère qui pesait sur l'éducation de son élève quelques courants d'un air plus frais et plus vivifiant que celui qui soufflait de Berlin. « Voulez-vous, dit-il, m'aider à cette tâche et devenir l'un des éducateurs de Son Altesse royale ? »

M. Sigogne n'a point de goût pour la fréquentation des grands de la terre ; ce sage, ayant toujours fui ce qu'on est convenu d'appeler « le bruit des cours », n'éprouvait que répugnance instinctive pour ce qu'il soupçonnait des intrigues mesquines, inévitable cortège des situations enviées. Pourtant

ce que M. Yungblutt lui apprit du prince, de sa droiture, de sa sensibilité, de son aversion irréductible pour la pédanterie et la prétention, le décida sur-le-champ ; il prit sur les rayons de sa bibliothèque un volume de Taine, le mit dans sa poche et suivit son visiteur jusqu'au palais du comte de Flandre, sur la place Royale, qu'habitait l'héritier du trône. Une petite porte ouvrant sur la rue de la Régence, un escalier montant au deuxième étage, point de majordomes ni de valets ; une chambre d'étudiant claire et simple où, parmi un studieux désordre de livres et de cahiers de notes, vivait le prince que M. Sigogne voyait ce jour-là pour la première fois. L'impression d'abord fut définitive, et toutes préventions disparurent en présence de ce grand jeune homme de vingt-cinq ans, à moustache fine, dont l'allure souple, la beauté virile, la prévenance discrète engendrant naturellement l'aise et l'expansion, évoquaient l'image de Louis-Philippe jeune, au temps de Jemmapes. Sans nul embarras de part ni d'autre, sans cérémonies et sans protocole, la conversation s'engagea sur notre littérature. M. Sigogne lut à son élève quelques pages du livre de Taine sur l'*Idéal dans l'art* et fut écouté attentivement. Dès ce premier entretien, le prince parut à son professeur beaucoup plus instruit qu'on ne le croyait ; il avait fait des lectures dont son entourage ne se doutait pas, celle entre autres des œuvres d'Herbert Spencer ; mais à ces études faisait défaut la cohésion indispensable, et malgré la justesse de ses appréciations, la solidité de son jugement, le plaisir qu'il éprouvait au con-

tact des idées, il manquait de l'assurance et de la confiance en soi nécessaires pour vaincre une timidité paralysante. Il fut convenu entre lui et M. Sigogne qu'on se reverrait trois fois par semaine, sans qu'il fût davantage question d'un rébarbatif plan d'études, hérissé d'obligations et de corvées, dont le vain programme aurait autant inquiété l'élève qu'il eût épouvanté l'éducateur. Voilà pourquoi cette studieuse intimité se prolongea, au mutuel plaisir de l'un et de l'autre, sans interruption notable, durant plus de dix ans.

Une vieille, vieille légende des Alpes rapporte qu'un bon nain, vivant au pied des glaciers, avisa, certain jour, un filet d'eau gros comme son petit doigt, qui suintait entre les edelweiss, au sommet d'une crête et descendait vers la plaine. On le voyait de haut, sautillant parmi les rocs, grossi par d'autres ruisseaux, devenir cascade, puis rivière et s'éloigner à l'horizon en nappe limpide. C'était le Rhin, en route pour l'Allemagne. Le nain prit un petit caillou qu'il plaça sur la source, partageant ainsi l'initiale goutte d'eau en deux parcelles, dont l'une, rencontrant ce minuscule obstacle, se détourna vers la pente opposée : ainsi naquit le Rhône qui coule vers la France. Cette antique histoire, que les hydrographes jugeront puérile, serait ici un apologue approprié si M. Sigogne, auquel était confié le rôle du bon génie, n'avait constaté, dès son premier contact avec l'esprit de son royal élève, que celui-ci suivait sa pente naturelle vers tout ce qui est franc et honnête. Il déteste le men-

songe et y englobe la flatterie ; son mépris du convenu et de l'artificiel s'étend aux embarras, à l'étalage, à ce qu'il appelle « des histoires » ; au point qu'il lui arriva parfois, même quand il fut roi, de ne pouvoir maîtriser son dédain des formules d'étiquette. Un membre de l'aristocratie belge, un soir de réception au palais, parlant de sa femme, insiste en phrases obséquieuses sur le grand désir de celle-ci d'être présentée à la cour : « Mme la comtesse souhaiterait avoir l'honneur d'offrir ses humbles hommages à Sa Majesté la reine ; Mme la comtesse serait au comble de ses vœux si Sa Majesté daignait, dans sa bonté... » Le roi Albert coupe court : « Bien, bien, monsieur, fit-il, *ma femme* recevra Mme la comtesse ».

« *Ma femme.* » Il ne dit jamais autrement. De ce que la reine Élisabeth est née princesse de Bavière, on concluait à Berlin que son influence serait décisive sur un mari « sans volonté » — c'est ainsi qu'on parlait chez le kaiser du prince dont on ne pouvait comprendre l'intransigeante ténacité d'honnête homme. On ignorait que la délicate et fine princesse poussait jusqu'au sublime le sentiment du devoir : reine des Belges : elle est exclusivement Belge ; elle et son peuple ont le même cœur. On le vit bien quand, atteinte, presque à la mort, d'une maladie rapportée de ses visites charitablement imprudentes dans les plus malsains taudis, les journaux publiaient des bulletins alarmants. L'anxiété de toute la nation était grande ; pas de chaumière, pas d'hôtel aristocratique ou de maison bourgeoise où l'on ne pleurât, où l'on ne

priât pour elle. Les plus fougueux socialistes avaient les yeux rouges. Ce fut un immense soulagement lorsqu'on apprit que la bonne reine était sauvée, et des cris de bonheur saluèrent sa première sortie dans l'automobile que conduisait son mari, radieux de sa compagne aimée reconquise. Jamais il ne tint le volant d'une main plus ferme, encore que l'art du « chauffeur » soit sans secret pour lui. « Si je n'étais pas roi, disait-il un jour à M. Sigogne, je gagnerais largement ma vie à conduire des automobiles. » L'été, lorsqu'il était prince royal, seul, couvert de la peau de bique obligée, il partait vers la Campine ou l'Ardenne, s'arrêtait dans les villages, entrait chez les paysans, s'informait de leur labeur, de leurs ressources, de leur budget, de leurs besoins. Quand venait le temps des vacances, il emmenait sa femme vers les pays de montagnes; ils voyageaient à deux, en touristes, insoucieux des pannes et des médiocres logis. Il leur arriva, dans le Tyrol, à certain jour d'orage, de partager, dans une auberge isolée, la table et le repas de deux terrassiers anarchistes qui depuis la soupe jusqu'au fromage pérorèrent sur « le grand soir » prochain. Le roi les écoutait avec intérêt, réclamant, sur les points obscurs, un complément d'explications, cherchant sincèrement à comprendre la beauté du système et proposant lui-même des arguments à ses conférenciers empêtrés. Quand il les quitta, il leur accorda un si cordial « merci », que les deux apôtres restèrent convaincus d'avoir « retourné ce bourgeois-là », embrigadé pour toujours parmi les zélateurs de la bonne cause.

Toutes les anecdotes que pourrait conter M. Sigogne aideraient à cette constatation que jamais prince ne fut plus qu'Albert Ier « désireux de faire le bien ; jamais volonté n'y fut plus spontanément penchée, jamais esprit ne se montra plus respectueux de la Pensée et aimant à pareil degré l'indépendance de l'esprit des autres ». C'est en ces termes que notre compatriote dédie à son royal élève son livre *Socialisme et monarchie*, résumé de leurs longs entretiens. Mais M. Sigogne sait combien le roi réprouve tout ce qui est ostentation ou « boniment », et son admiration demeure volontairement muette. L'autre jour cependant, à Nice, où il vit réfugié, sollicité d'évoquer, devant un cercle très restreint d'invités, les souvenirs de ses causeries du palais de Flandre, il le fit avec une discrétion et une mesure dont aucune modestie, si susceptible fût-elle, ne pourrait s'offenser.

D'ailleurs cette étude, *Socialisme et monarchie*, qui demeure l'écho de ces entretiens, est singulièrement prophétique. Le roi en garda le manuscrit durant trois ans sur sa table de travail et le relut souvent; il doit se rappeler maintenant ce passage où son avisé mentor prévoit, dès 1902, que « des Iliades se préparent que chanteront les Homère à venir; la guerre entre continents grandira de toutes les masses d'hommes qu'elle soulèvera en tempêtes et de toutes les horreurs mathématiques de destructeurs engins qu'inventera la science, pourvoyeuse de la vie par la mort »...

Les leçons ne se bornaient pas à la sociologie ;

elles touchaient à tout, science, philosophie, histoire, littérature ; on s'appliquait même à la diction. Le professeur lisait à haute voix certains discours de Gambetta ou des grands orateurs de la Révolution, tels que Mirabeau ou Danton. Le roi les disait après lui. On se grisait ensemble de cette éloquence capiteuse. Un jour, en répétant un vibrant et superbe passage de Vergniaud, qui se terminait par : *Vive la République !* les deux lecteurs enthousiasmés lançaient ce cri chacun à leur tour, puis simultanément, avec tant de chaleur que les passants ébahis s'alarmaient de ces appels séditieux sortant du palais royal. Le prince Léopold, alors baby de trois ans, qui entra dans la salle d'études à ce moment de patriotique délire, en conçut une telle frayeur que longtemps après il ne pouvait considérer M. Sigogne sans un petit frisson d'émoi.

Imagine-t-on combien, doué de cette spontanéité, le roi Albert devait souffrir de la contrainte des voyages officiels ? En France, il était vite à son aise ; nos hommes d'Etat — sauf rares exceptions — sont sans morgue, et le roi des Belges, les premières cérémonies protocolaires passées, éprouvait un extrême plaisir à s'entretenir familièrement avec eux. Mais lorsqu'il devait figurer, en quelque pompe, en compagnie du kaiser, le grand voisin protecteur, l'affaire était bien différente.

Quel parallèle l'Histoire tracera-t-elle de ces deux hommes que Bruxelles, il y a peu d'années, vit passer côte à côte sous les drapeaux et parmi les vivats? Ah ! qu'il se croyait supérieur

à son hôte, l'histrion sinistre, chamarré, couvert de croix et de rubans, casqué de plumes, dissimulant sous une affabilité hypocrite ses convoitises de conquérant mondial! Comme il se carrait! De quel air superbe il recevait les hommages! Comme il se sentait admiré, et comme aussi, lui, l'illustre chef d'armées innombrables, l'écrivain, l'esthète, le discoureur, le génie universel, l'intime du vieux Dieu, comme il devait dédaigner le pauvre roitelet assis auprès de lui, si peu expert à la parade, si simple, si effacé, si naturel et si sincère!

L'ouragan qui, en apparence, bouleverse le monde, mais qui, dans la réalité, y ramène l'ordre, a remis tout d'abord ces deux figures à leur place. Le terrifiant matador s'est éclipsé : il s'essouffle, de l'Yser à la Vistule, traînant son orgueil dégonflé, essayant, à bonne distance du canon et protégé par toute une armée d'escorte, d'électriser encore, par des harangues qui font long feu, ses légions cachées sous terre, et se sachant « promis au plus épouvantable destin que réserve la Némésis aux crimes inexpiables ». L'autre, le petit roi celui qu'on réputait « sans volonté », pour avoir fermement défendu l'honneur de son peuple, sans un mot à effet, sans un geste théâtral, est acclamé héros par toutes les nations civilisées de la terre; il symbolise aux yeux de tous ce que l'humanité a de plus moralement précieux : la fidélité au devoir, et il paraîtra aux âges futurs plus éblouissant et plus majestueux, dans sa capote de soldat salie par la boue de la tranchée, que jamais n'a paru l'arrogant kaiser, au temps de son omnipotence, dans ses oripeaux d'empereur.

II

LEURS ÉTAPES

24 *février* 1915.

Voici la vengeresse Histoire en marche sur la piste des envahisseurs. Un premier volume a paru, en même temps que les rapports officiels du gouvernement belge. Il sera l'ancêtre d'innombrables publications ; car, pendant des siècles, l'invasion teutonne de 1914 demeurera dans les souvenirs de l'humanité entière comme la plus féroce des tueries, le plus répugnant, le plus savant, le plus raffiné de tous les massacres dont les annales du monde aient jamais fait mention.

Qui de nous aurait pu penser, en juillet 1914, quand chacun, faisant ses préparatifs de villégiature, se disposait à partir pour la campagne ou pour la mer, que, avant trois semaines écoulées, l'Europe assisterait à des spectales d'horreur en comparaison desquels les échafauds de la Révolution, les canonnades de Lyon, les noyades de Nantes, les ravages et les incendies de Louis XI et de Charles le Téméraire, ce que l'on connaît même des ruées d'Attila sembleraient anodins et ternes. Au xxe siècle ! Entre peuples civilisés ! Quelle invraisemblance ! Quelle folie !

Dès les premiers pas des Allemands hors de leur territoire, ça commençait : à Visé, ils fusillent, sans raison, « pour l'exemple », onze civils. De jeunes officiers prussiens, pommadés, sanglés, gantés, casquetés, un sourire insolent aux lèvres, obligent la population stupéfaite à défiler devant les cadavres jetés, face découverte, sur le trottoir. Déjà la ville brûle ; on tue un peu partout : à Soizou, deux jardiniers et un garde-chasse ; à Olne, le vicaire et le secrétaire communal ; à Forêt, on casse la tête de deux enfants en présence de leur père ; l'instituteur, sommé de marcher sur le drapeau belge, s'y refuse ; on le pousse vers un peloton qui l'attend, armes chargées ; sa femme, enceinte, le suit, traînant trois de ses enfants, portant sur les bras un baby qu'elle élève en manière de supplication ; le père est exécuté sous ses yeux ; 600 habitants du bourg, marqués à la craie, dans le dos, comme des bestiaux destinés à l'abattoir, sont emmenés vers l'Allemagne, si entassés dans les wagons, tant injuriés, menacés, molestés, frappés, hués, assaillis dans les gares à coups de pierres, que certains sont pris de folie ; d'autres se jettent sous les roues du train ; à Saint-Hadelin, 61 personnes sont massacrées ; on retire du monceau de cadavres Mlle Warnier, évanouie, sous les corps entremêlés de son père, de sa sœur, de ses deux frères. A Herve, 47 victimes et 300 maisons brûlées : le bourgmestre est contraint, revolver à la tempe, de signer une déclaration certifiant que les malheurs de la commune ont été causés par les canons des forts de Liége. A Soumagne, 182 fusillés ; un jeune homme est

enterré vivant, la tête en bas, les jambes hors de la fosse, pour que les bourreaux ne perdent rien des contorsions de sa lente agonie — il faut bien rire. Un soldat belge est prisonnier : on lui fait bouillir les mains. Les Prussiens traînent sur les routes, cherchant un endroit propice à une exécution en masse, un troupeau de femmes harassées, de paysans, d'enfants en pleurs ; de temps à autre, un arrêt ; c'est ici ; les malheureux se groupent et s'embrassent avant de mourir ; mais non, pas encore ; on va plus loin, et on les remet en marche, à coups de cravache, à coups de crosse. Un officier commande halte, aligne ses hommes ; les fusils sont abaissés. « Regardez encore une fois votre belle patrie ! » fait-il en ricanant. Un autre, voyant faiblir ces moribonds à bout de résignation et de forces, plaisante : « Avant votre mort, proclame-t-il, je veux vous régaler de la grande nouvelle : le prince de Monaco a mobilisé contre nous ». Il est ravi de sa facétie ; il veut prolonger le plaisir ; on repart. Les condamnés doivent rester à genoux, durant des heures, les bras levés, ou bien couchés à terre, la face dans la boue, les mains en croix. Les nobles officiers du kaiser les bousculent à coups de pied, leur crachent au visage, leur ordonnent de se disperser et de fuir, afin que les soldats s'exercent à les abattre à la course : c'est *le tir aux pigeons*...

Ces Boches, pour distiller le supplice, pratiquent des raffinements sadiques : le curé de Haccourt et deux de ses paroissiens sont attachés au cheval d'un

uhlan, qui pique des éperons et part à fond de train. Après quelque cent mètres de galop, le prêtre et ses compagnons, les os brisés, les chairs en lambeaux, sont dressés contre un mur et passés par les armes ; à Montigny-sur-Sambre, un soldat allemand oblige une femme à jeter elle-même son enfant de dix-huit mois dans un puits, rue de Gilly.

Parfois les Boches s'amusent au *jeu de massacre :* à Aerschot, tous les habitants mâles de la ville sont alignés ; de bons tireurs se placent à quelque distance et, mettant en joue, visant longuement, abattent méthodiquement un homme sur trois. Imagine-t-on l'horreur de cette *justice* de hasard, l'incertitude anxieuse des malheureux transformés en cibles, l'impuissance désespérée de leur rage, l'effort harcelant d'attendre la balle qui va les abattre ou qui frappera peut-être leur voisin de rang, selon l'adresse ou le caprice du tireur ? Et pendant que se prolonge cette expectative, la ville est en flammes, des rafales de fumée obscurcissent le ciel, les femmes hurlent d'épouvante, les envahisseurs chantent, font nasiller des phonographes à musique trouvés dans les estaminets ou jouent de l'accordéon. Une vision d'enfer...

Les enfants ne sont pas épargnés. On n'en est plus à compter les sacs de Prussiens contenant, sous le paquetage, de petites mains coupées : des mains de sept ans, de trois ans, de six mois ! Les pères de famille teutons se font honneur de rapporter chez eux ces glorieux trophées. On en cite un qui, rencontrant dans une ruelle de village une

femme emportant son enfant qu'elle allaite, décapite celui-ci d'un coup de sabre et continue à marcher aux côtés de la mère en lui tenant devant les yeux cette petite tête sanglante. Une autre voit revenir son marmot de trois ans que les officiers du 59e ont entraîné dans le bois : ils l'y ont gardé deux heures et le renvoient au village avec « un souvenir d'Allemand » ; le pauvre gosse, en effet, a le bout du nez brûlé par un cigare incandescent.

Une paysanne des environs d'Andenne doit servir à table les soldats qui ont tué son mari : le corps est resté là, en travers de la porte, afin que la veuve l'enjambe chaque fois qu'on lui réclame un plat ou une bouteille. C'est le bon genre : les Boches aiment à voir les femmes trembler et s'évanouir de peur. Chez la dame P..., ils prennent l'enfant au maillot, se gaudissent de l'angoisse de la maman éperdue : « Ils me l'ont arraché, raconte-t-elle en sanglotant, disant qu'ils allaient en faire de la soupe ; ils l'ont déshabillé et posé sur la table, à côté de leurs sabres nus, et m'ordonnant de le découper moi-même. Un appel de clairon les a fait partir. »

Il est facile de constater que ces atrocités ne sont pas faits d'exception : elles émanent d'un état d'esprit général, d'une discipline peut-être, d'une consigne imposée. Qu'on n'imagine point, d'ailleurs, que ces faits sont choisis à dessein parmi les plus horribles : bien au contraire. Du livre où je les puise, *les Barbares en Belgique*, par M. Pierre Nothomb, il y a tel chapitre qu'on ne peut songer à citer, tel autre que je ne veux pas relire tant les

scènes en sont déchirantes. Je signale le récit de Mlle Aline Dierix, de Tenhamme, racontant *la Passion d'un village* ; ce sont là des pages qu'on reproduira bien des fois et qui sont destinées à la célébrité, tant ces choses, rapportées par un témoin, sont écrites avec une simplicité et une netteté saisissantes. C'est le crime et l'épouvante photographiés.

Il importe de remarquer aussi qu'aucun des faits cités par M. Nothomb n'est suspect ou douteux ; aucun non plus n'est dramatisé. Tous reposent sur des témoignages nombreux et contrôlés, et l'autorité de M. Carton de Wiart, ministre belge de la justice, qui a écrit pour le volume une préface émue et indignée, est un garant de leur authenticité. Ce n'est point là tout le dossier de la Belgique martyre, certes ; ce n'est même, à proprement parler, qu'un mémento vengeur ; car tous ces épisodes vaudront d'être plus tard étudiés isolément et en détail. A quel livre donnera matière le carnage de Dinant, par exemple, lorsqu'on aura pu recueillir et rapprocher les relations de tous les survivants ! Après la bataille de quarante-huit heures, les femmes réfugiées dans un couvent du faubourg, aux prises avec les envahisseurs, apprennent de ceux-ci qu'elles vont être brûlées vives. Déjà la paille des bûchers flambe. Elles implorent grâce : l'officier prussien, leur geôlier, exige d'elles 30.000 francs. Après quatre jours d'agonie on les remet en liberté. Quelle stupeur ! Douze cents maisons de la ville ne sont plus que des murs calcinés éclaboussés de sang ; sur la place un tas de 84 ca-

davres de civils fusillés ; dans la rue voisine un autre tas de 120, tous, pareillement, bourgeois de Dinant ; plus loin, c'est le *tas* des ouvriers de la filature, 70 cadavres encore. Au rocher Bayard, autre amoncellement de corps. A Leffe, village qui comptait 2.000 habitants, il en reste 16 ; la première liste d'identification constate officiellement 800 tués ; — 39 avaient moins de quinze ans, 18 plus de soixante-dix ! A Tamines, 500 fusillés ; à Andenne, 310, et sur le pavé, noir de boue sanglante, les Allemands en goguette célèbrent par un grand banquet *la réconciliation*. A Tamines encore, un officier supérieur français, blessé, est écartelé : on le lie au tronc d'un arbre ; on attelle un cheval à chacune de ses jambes, on fouette les chevaux. — « J'ai vu, dit le témoin, le pantalon se déchirer, le ventre s'ouvrir !!! »

Après l'horrible, il y a l'ignoble : les cinq cents femmes de Hérent, liées coude à coude et poussées devant un régiment marchant au feu ; les huit religieuses de Sainte-Marie attachées sur un pont, que leur présence empêchera le génie français de détruire ; les vieillards noués de cordes et les femmes de Micheroux, derrière lesquelles les Prussiens s'abritent, poussées par les baïonnettes à l'assaut du fort de Fleron. Mais ceci est fréquent, c'est de la stratégie allemande ; c'est ce que le Bülow, en août, appelait, dans une affiche officielle, traiter les Belges *avec ménagement et bénévolence*.

Après l'ignoble, il y a le sordide : l'argenterie volée dans les maisons à Tongres et rangée le long

des trottoirs, avant d'être empilée sur des chariots ; les *vingt-huit trains* de meubles, de tentures, de tableaux, de linge, quittant Malines à destination de l'Allemagne, et, sur le quai de cette même gare de Malines, sept cents pianos attendent le départ. Ce n'est plus les pendules, comme naguère, c'est le piano, cette fois, qu'il est de bon ton d'offrir en Allemagne, comme souvenir de la campagne. Il existe à Bruxelles un entrepôt où l'on va choisir et faire des échanges : un officier de Sa Majesté impériale dirige cette caverne de recel. A noter le major Pieper, homme précautionneux, qui a, d'Allemagne, amené sa bonne à la guerre ; cette servante a pour mission d'empaqueter avec soin les objets d'art que son maître vole. L'exemple, d'ailleurs, vient de haut : un duc enlève d'un château où il séjourne 146 couverts d'argent, 236 cuillers de vermeil, 3 montres en or, 1.500 bouteilles de vins fins, 62 poules, 32 canards et 9 livrets de caisse d'épargne ; un prince, propre fils du kaiser, fait emballer, sous les yeux de son hôtesse d'un jour ébahie, toutes les robes de celle-ci et les expédie à Potsdam.

Mais quelque chose est plus surprenant encore que ces filouteries, plus odieux que les brigandages et les incendies, plus criminel que les assassinats de femmes et les mutilations d'enfants, plus invraisemblable et plus répugnant que la barbarie des soldats teutons : c'est l'aplomb du professeur Lasson qui, connaissant ces choses, a l'effronterie de proclamer que « l'Allemagne enseigne au monde à faire la guerre avec loyauté » ; que les Allemands

« répandent le bien partout où ils passent »; que leur force est « la force de l'esprit, leur victoire la victoire de la pensée », et que, « dans un monde de méchanceté, ils représentent l'amour, la douceur, l'humanité et les vertus chrétiennes » !

III

BATTICE

9 *juin* 1915.

La *Kriegspolitische-Kultur-Ausschuss-der-Deutschnordischen-Richard-Wagner-Gesellsschaft-fur-germanische-Kunst und Kultur* — c'est le titre d'une commission fondée à Berlin, par la Société de culture et d'art Richard Wagner, en vue de la *culture politique de la guerre* (?) — a récemment publié un Livre noir intitulé le *Livre des infamies de nos ennemis*. Dès la fin de janvier, le *Temps* avait annoncé, d'après le prospectus, cette publication ; elle se répand maintenant dans toute l'Allemagne et on l'expédie par ballots chez les neutres.

Le quatrième chapitre de cette brochure est tout entier consacré aux *atrocités françaises*. Lisez et frémissez. Des officiers prussiens, faits prisonniers, se plaignent « qu'on leur ait mis les menottes » ; un général de brigade a *failli* être empoisonné par du café contenant de l'arsenic, mais son nom n'est pas indiqué ; une Parisienne, au passage d'Autrichiens arrêtés, a crié : *Sales bouches !* (*sic*) ; une autre a été entendue disant : « Je me f... de la France et de ceux qui l'ont créée ! » (*sic*) — ce qui

établit en passant que notre patriotisme se fatigue manifestement. Suit le récit d'une demi-douzaine de brutalités dont les preuves et le détail manquent : « Sur le Donon *on* a trouvé... — Un officier bavarois raconte... — *On* a malmené en France des Italiens et des Roumains... » Coupures de journaux mises bout à bout, sans contrôle, sans références, sans trace d'enquête d'aucune sorte. Et comme la matière est excessivement maigre, on la renforce insidieusement de faits remontant à 1870. Le tout pêle-mêle ; pas une garantie d'authenticité, pas une assertion appuyée de témoignages indiscutables. Est-ce donc là cette méthode critique allemande qu'on vantait chez nous avec tant de ferveur ?

Au risque d'être pris et fusillé, M. Somville, que troublaient les impudentes dénégations allemandes, a voulu en avoir le cœur net et a gagné le pays de Liége : il avait sagement attendu, avant de commencer son information, que les légendes aient eu le temps de s'éliminer, les réalités de s'avérer, les points douteux de s'éclaircir, les principaux faits de recevoir une estampille officielle qui dissipe toute incertitude. Il a poursuivi sa recherche sans esprit de haine ou de vengeance, mais avec un souci constant de la vérité, réduisant les faits à leur minimum lorsque les versions varient, et s'appliquant aux plus sévères précisions de façon à toujours s'offrir au contrôle. Il n'a point d'ailleurs *choisi*, mais a pris au début l'effroyable histoire, visitant d'abord les premières localités belges qu'a rencontrées l'invasion allemande, alors qu'elle n'avait pas même la sournoise excuse de la résis-

tance, excuse plus tard si audacieusement invoquée par les apologistes des massacres.

Après avoir quitté à Baelen le territoire allemand, la grande route d'Aix-la-Chapelle à Liége traverse le village de Battice, puis la petite ville d'Herve, et plus loin le hameau de la Bouxhe. Les habitants de ces trois agglomérations n'avaient guère à redouter que les obus du fort belge de Fléron ; quant aux troupes allemandes, elles passeraient, voilà tout ; on ne les craignait pas.

Lorsque le mardi 4 août les premiers Prussiens apparaissent, vers deux heures de l'après-midi, leur arrivée suscite la curiosité ; ils se dirigent vers la gare déserte, qu'ils pillent. Les gens de Battice s'étonnent de cette violence inutile, mais ne s'émeuvent pas et restent sur le pas de leurs portes, regardant défiler les troupes. Au crépuscule on voit le curé se diriger à grandes enjambées vers la maison où s'est installée la *Kommandantur*. Que se passe-t-il ? On s'inquiète ; on s'informe ; il paraît que trois bourgeois, revenant de Verviers, s'étant arrêtés à l'angle d'une rue pour assister au passage des soldats, ont été remarqués par un major qui leur a trouvé « mauvaise mine ». On va les fusiller. Le curé implore leur grâce ; l'un de ces trois hommes, Gorissen, est son paroissien ; il le connaît pour l'être le plus inoffensif et le plus timoré. Très bien, celui-là sera jugé ; le jugement consiste à lire au malheureux un factum en allemand auquel il ne comprend mot. Le peloton attend ; les trois hommes sont passés par les armes.

Devenus subitement méfiants, beaucoup d'habitants du village quittèrent ce soir-là leurs maisons.

Le lendemain mercredi, l'armée allemande défile sans discontinuer ; on entend le canon de Fléron qui fait rage. Le jeudi 6, les Prussiens refluent vers leur frontière ; les forts de Liége les ont arrêtés; ils reculent. Hagards et craintifs, ou sombres et rageurs, en foule désordonnée, ils obstruent la rue de la station ; ils réclament du vin et des vivres, jettent sur les maisons confortables des regards farouches et envieux. Soudain, quelques-uns avisent, dans un café, un jeune homme — Jacques Halleux — qui fait la cour à sa fiancée. Un coup de feu : Halleux tombe mort, et aussitôt le massacre commence. C'est le 165e régiment qui donne le branle : fusées, jets de benzine et de pétrole, bâtons fusibles, pastilles inflammables propagent l'incendie ; en moins d'une heure, tout le beau village flambe comme une torche; des clameurs d'épouvante et d'horreur s'élèvent du brasier; les soldats exécutent des feux de salves dans les flammes ou tirent sur les fuyards isolés; voici la maison Hendricks, une ferme qu'habitent deux frères et deux sœurs; l'une de celles-ci est malade ; une religieuse la soigne ; la fusillade éclate ; les femmes, prises de peur, se sauvent par une fenêtre de derrière; l'une, Anna Hendricks est frappée d'une balle à la tête ; sa sœur Joséphine tombe sur un tas de fagots; elle est blessée ; les Prussiens se précipitent, la maintiennent sur les fagots qu'ils allument et l'y grillent.

L'incendie gagne ; les cadavres des deux frères Hendricks, carbonisés, ne seront retirés des ruines que quinze jours plus tard.

Le massacre pourtant continue ; Louis Wilkin, qui habite une maison près du chemin de fer, a obtenu d'un officier prussien un laissez-passer pour chercher du pain à la Minerie ; il revient, portant ses miches sous son bras ; il est tué. Raphaël Iserentant, sa femme, son beau-frère, leur servante, se sont réfugiés dans leur cave ; chassés par les flammes, ils tentent de s'échapper ; les soldats les refoulent dans la fournaise. Les Lecloux, le frère et la sœur, deux vieilles gens venus « pour voir passer les Prussiens », sont abattus ; dix autres sont fusillés, le soir, rangés dans une prairie ; voici leurs noms, leur âge, leur profession ; dans la funèbre liste, un rentier, Lambert Garsoux, 72 ans ; un autre, Pierre-Jean Pinette, 82 ans ! Le 7 août, il ne restait de Battice que des pans de murs calcinés ; tous ceux des habitants qui n'avaient pu fuir étaient morts. Trois des survivants étant venus quelques jours plus tard pour explorer les ruines de leurs demeures, virent, à la gare, un train complet de mobiliers qui attendait le départ pour l'Allemagne ; ils reconnurent notamment, sur une prolonge, le dog-car d'un de leurs voisins...

Crime prémédité ? Il n'en faut pas douter : on a su depuis qu'en arrivant à Battice, les premiers soldats, réjouis par les nourritures que leur fournissaient les gens de l'endroit, avaient dit : « Vous ici, tous *capout !* » ce qui avait été pris pour une

plaisanterie teutonne. On sut aussi que dès le mardi, les Allemands demandèrent à l'aubergiste des Quatre-Bras s'il n'y avait pas, dans le village, une ferme Ruwet. On leur désigna une ferme de ce nom qui fut épargnée dans l'incendie : c'est la seule qui resta indemne. Or un Allemand était propriétaire d'une ferme Ruwet ; mais ce n'était pas celle-là.

Crime justifié ? Les Allemands l'ont prétendu. Du semblant d'enquête qu'ils ont fait mine d'entreprendre, il résulterait que l'architecte Fraikin tira, de sa fenêtre, un coup de fusil sur les troupes prussiennes. Mais il fut prouvé que M. Fraikin était absent. Alors les enquêteurs découvrirent que le curé — l'abbé Voisin, docteur en théologie, homme d'étude, pacifique et prudent — avait attiré les Allemands à l'Église pour la prière du soir, et que « démasquant une mitrailleuse, il avait fait feu sur son auditoire » ! Cette version paraissant tout de même un peu trop impudente, les honnêtes Boches s'arrêtèrent à celles-ci : le bourgmestre, souhaitant la bienvenue à un major allemand, tira de sa redingote, au beau milieu de sa harangue complimenteuse, un revolver et brûla la cervelle dudit major ! Il faut savoir, au reste, que le bourgmestre de Battice, M. Rosette, vieillard de soixante-douze ans, se trouvait à l'époque de l'invasion au hameau des Bergeries, à trois kilomètres du village ; les Allemands ne l'y découvrirent que quinze jours plus tard et le maltraitèrent — lié de cordes sur une chaise, il passa dans cette situation trois

jours et trois nuits — pour l'obliger à leur ouvrir la caisse municipale[1].

A Herve, la seconde localité que rencontra l'invasion sur le territoire belge, mêmes assassinats, même pillage, même préméditation ; un officier du kaiser conseille, dès le 4, à un infirmier (dont on peut fournir le nom et le témoignage) d'évacuer les blessés soignés dans la ville. « Je comprends, dit l'infirmier, on va nous fusiller ? — Qui a dit cela ? — Vous êtes gentilhomme ; vous devez avoir une parole d'honneur ; je vous la demande. » L'officier troublé détourna la tête et murmura :

— Pauvre Belgique ! Nous autres nous ne connaissons que nos ordres !

Ce fut terrifiant ; à l'heure dite les Prussiens se ruèrent sur la ville : fusillade, carnage, viols, incendies, saoulerie générale. La liste des morts, dressée par M. Somville, mentionne des enfants de 16 ans, un autre plus jeune encore. Au hameau de la Bouxhe, où passe, après Herve, la fatale grande route suivie par les Barbares, le 165e régiment mit à mort toute la population présente ; le village compte une trentaine de maisons ; les Prussiens trouvèrent à y tuer *cent vingt personnes*, égorgées, assommées, jetées dans les flammes ou fusillées ; la famille Benoît, le père, trois garçons de 19, 18 et 16 ans, une fille de 12 ans ; la famille Cressou, le père, la mère, un fils de 16 ans, un de 13, *une fille de* 11 *ans* et une de 7 ans ! La famille Losquet, le père et quatre fils ; les familles Brayeur, Weerts,

[1] *Vers Liège. Le chemin du crime*, par M. G. Somville, 1 vol. in-16.

les Wislet, les Weyenberg, et d'autres..., combien d'autres ! On connaissait déjà les horreurs de Termonde, de Louvain, de Dinant, d'Andenne, de Tamines, de Diest ; les tragédies de Battice, d'Herve et de la Bouxhe étaient encore ignorées. Les voici révélées, augmentant l'affreux martyrologe, grâce à M. Somville.

Il a vécu en ces lieux désolés. Vers la fin de l'hiver, il a séjourné en ces trois localités, heureuses et florissantes il y a moins d'un an. Des maisons coquettes, aux façades ornées de balustres, de perrons, de grilles, plus rien que des murs branlants découpant leurs déchirures rousses sur le ciel ; vent, pluie, neige ont le champ libre ; la population survivante a disparu ; elle a fui vers la Hollande, vers Liége, dans les hameaux ; des enfants s'aventurent quelquefois dans ce qui fut leur village, demandant l'aumône aux rares visiteurs. Par la campagne on aperçoit quelques femmes vêtues de noir ; silencieusement occupées à des travaux d'hommes, elles conduisent et épandent du fumier. La tête penchée, les yeux perdus dans une vision de désespérance, elles répondent à peine, avec des gestes las.

Sur la grande route d'Aix-la-Chapelle, à part quelques autos allemandes, c'est le désert. Voici cependant venir une jeune fille bien mise, dont la démarche et la physionomie accusent la distinction. Bizarre contraste, elle porte sous le bras des planches grossières dont l'extrémité est carbonisée, restes de quelque incendie, destinés à ali-

menter un foyer. Modeste, elle ralentit le pas et regarde timidement autour d'elle ; elle hésite, puis, faisant effort : « Monsieur, dit-elle, puis-je vous demander... une charité ? » Et son délicat visage est tout rouge. Pauvres gens !

Jusqu'à la fin de l'automne dernier, les Allemands voisins de la frontière venaient de chez eux pour *voir ça*, apportant des provisions qu'ils mangeaient sur les ruines et se faisant photographier *aux plus beaux endroits*. Puis ils allaient se promener autour de grandes taches de terre qui paraissaient toutes sombres dans les prairies vertes. C'est là que sont enfouis les corps, en tas. Pas une couronne, pas un bouquet, pas une croix, rien qui puisse rappeler ceux qui sont morts et pourquoi et comment ils ont péri. Peu à peu les excursionnistes d'outre-Meuse se sont lassés : ça ne les amusait pas autant qu'ils l'auraient cru ; quelques-uns même avaient l'air gêné.

Et ceci seul évalue l'énormité du crime. De combien faut-il qu'il ait passé les bornes de l'ignoble pour que des Prussiens en aient honte ?

IV

LE MARTYRE D'UN VILLAGE

Le 4 avril dernier, un journal allemand publiait ce leader-article :

« *L'Allemagne est un continuel reproche pour l'Europe, car l'Allemagne est le génie de l'Europe. La marque de ce génie est d'être surtout en avance sur son temps : c'est pourquoi la poésie et la métaphysique allemandes sont toujours comprises à l'étranger trop tard ou jamais...* »

Ça, c'est vrai... Puisque j'interromps la citation, j'en profite pour protester que je reproduis ce texte sans y changer un mot, me contentant seulement de l'abréger, — à mon grand regret, car je ne suis pas l'ennemi des bonnes plaisanteries, et celle-ci me paraît compter au nombre des plus amusantes mystifications. Je poursuis :

« *Quand l'Allemand sera-t-il donc aimé dans le monde? Seulement quand le monde sera à la hauteur de la culture allemande, seulement quand les qualités allemandes seront le bien de toute l'humanité. Parmi ces qualités, les plus importantes sont la* Modestie (!) *et la compétence* (?)

« *Le peuple allemand est le plus* Modeste *de la*

terre, justement parce qu'il est celui qui a le plus de valeur.

« ... *La nature des autres peuples trouve son contentement dans une improvisation facile ou dans une froide routine : il n'y a que l'Allemand qui fait toujours, là où il est placé, ce pourquoi il est là. Il est aussi le plus grand idéaliste et c'est là, le secret de sa puissance sur les choses : ce sont là des vérités aussi vieilles que le monde. Il est triste qu'une guerre soit nécessaire pour les mettre en lumière aux yeux de l'humanité.* »

Si j'avais l'honneur d'être quelque chose dans la municipalité de Surice, je proposerais que ces belles paroles fussent gravées en caractères indélébiles sur une plaque de bronze ou sur une table de granit et placées bien en vue sur la façade de la mairie. Surice est un petit village de Belgique, dans le canton de Florenne, non loin de la frontière de France dont la ville la plus voisine est Givet. L'endroit est à l'écart des grandes routes; il n'était habité, il y a un an, que par des gens tranquilles, presque tous cultivateurs aisés; point d'ouvriers, point d'étrangers; tout le monde s'y connaissait et vivait en bonne harmonie.

Au mois de juin 1914, une jeune fille, Mlle Aline Dierix, de Tenhamme, vint à Surice pour passer la belle saison chez sa sœur Mme de Gaffier qui habitait, au cœur du village, une maison attenante à de vastes bâtiments de ferme. Quand survint la déclaration de guerre, bientôt suivie de l'invasion des Allemands en Belgique, l'opinion générale, à Surice, était que ce coin écarté des grandes routes

n'avait rien à redouter de l'envahissement, et « qu'on y serait bien tranquille ». Pour plus de sécurité, le premier échevin, M. Durdu, à l'issue de l'office, devant la porte de l'église, donna lecture d'une affiche qu'il fit placarder ensuite et par laquelle on recommandait aux civils le calme et la rigoureuse observation des instructions de l'autorité : en conséquence il ordonna que tous les fusils, même les vieux fusils de chasse hors d'usage, fussent apportés à la mairie. Il assista lui-même à l'opération et mit toutes ces armes sous clef. Dès le début d'août, une ambulance avait été installée au couvent des Pères de la Sainte-Famille, situé à l'extrémité de la localité ; les dames de Surice se relayaient là et donnaient des soins à quelques blessés.

Le vendredi, 14 août, un détachement français traversa le village et prit pour quelques heures position dans les champs. Huit jours encore se passèrent sans incident notable : l'invasion, manifestement, « était arrêtée ou se détournait vers d'autres contrées ». Mais, dans la matinée du dimanche 23, arrivèrent des paysans, fuyant la région de Dinant : ils venaient d'Anthée, de Onhaye et d'au delà, d'abord en groupes espacés, puis par bandes plus nombreuses, enfin en un long défilé ininterrompu et désordonné. On se moquait d'eux, les peureux ! Mais ils racontaient de singulières histoires. Ils montraient parmi eux d'autres gens, isolés, ceux-là, blêmes et tremblants, qu'ils disaient échappés à des massacres, témoins de pillages et d'incendies : dans leurs yeux passaient des lueurs

d'embrasement ; des femmes, les dents serrées, se refusaient à dire de quelles mains elles s'échappaient, à demi folles. Et des enfants perdus, sanglants, des mères en pleurs, des vieillards exténués, parlaient, en montrant l'horizon vers l'est, de brusques séparations, de coups de fusils, de rafales de mitrailleuses... »

Ces troupeaux éperdus traversèrent Surice, sans s'arrêter ; pourtant M. Piret, curé d'Anthée, le curé d'Onhaye aussi, avec sa servante, entrèrent dans la maison de Mme de Gaffier, qui leur offrit asile. Mlle Aline Dierix les entendit assurer que Surice, par sa situation, demeurait à l'abri de tout danger. Dans la soirée passèrent plusieurs automobiles, roulant vers Chimay ; le ciel, vers l'est, était tout rouge : les barbares avançaient; puis le défilé des fugitifs recommença : beaucoup, n'en pouvant plus, s'arrêtèrent là pour la nuit; à l'aube, ils reprirent leur route, sans but, vers Romedenne. Mme de Gaffier hébergea encore l'abbé Gaspiard, professeur au collège de Dinant ; il s'était sauvé dans les bois, à l'approche des Prussiens, et avait marché toute la nuit.

Ce jour-là, vers six heures du soir, les hôtes de Mme de Gaffier entendirent une vive fusillade assez proche ; c'étaient des mitrailleuses françaises, installées sur la hauteur, entre Surice et Romedenne ; elles tiraient dans la direction du cimetière. Puis le silence se fit : on ferma les volets de la maison, et on se prépara à passer la nuit dans les caves dont les soupiraux étaient hermétiquement clos. Un peu avant minuit, il sembla « qu'on sentait une

odeur de fumée ». Le Dr Jacques, qui s'était, lui aussi, réfugié chez Mme de Gaffier, monta, avec celle-ci, jusqu'au rez-de-chaussée pour voir. Quel effroi ! Il faisait jour comme en plein soleil ; tout le village, la ferme elle-même était en feu : la maison s'entourait d'un énorme brasier.

Un appel désespéré ; ceux de la cave arrivent, ébahis ; que faire ? Où se sauver ? Sur le perron, où tous les hôtes de Mme de Gaffier se serrent, l'un contre l'autre, la position est intenable ; impossible de fuir plus loin, cependant ; comment traverser l'immense brasier qui encercle la maison ? Tous rentrent dans les pièces du rez-de-chaussée ; quelques-uns, brisés de fatigue, s'endorment dans des fauteuils ; les autres prient. Une agonie — une agonie de six heures, jusqu'au moment où l'on perçoit un bruit de pas de chevaux sur le sable de de la cour, et un cri : Ouvrez ! Au même moment, les volets fermés volent en éclats sous les coups de crosse ; les portes sont enfoncées. Les Prussiens sont là : ils cernent la maison ; ils l'envahissent ; les officiers fouillent les bosquets du jardin ; les soldats goguenardent et brutalisent les femmes. La robe de Mme de Gaffier est déchirée à coups de baïonnette ; un homme braque son revolver sur Mlle Aline Dierix ; quand paraissent les trois prêtres, ils sont accueillis par des huées, des injures : les soldats grincent des dents, tendent le poing, les bousculent à coups de crosse. Tout le monde dehors : c'est l'ordre. D'ailleurs la maison brûle à son tour ; les barbares poussent ces femmes et ces prêtres sur la route que bordent les murs calcinés et les

débris fumants ; à mesure qu'on avance, sous les bourrades et les invectives, la petite troupe angoissée se grossit d'autres gens que les Prussiens découvrent dans les caves, sous les haies, qu'ils traquent dans les vergers, qu'ils ramènent à coups de fusil, tirés au hasard. Ainsi sont dépistés le curé, M. Poskin et sa vieille mère qui a quatre-vingt-huit ans, M. Schmidt, inspecteur des écoles, sa femme et ses quatre enfants.

On avance, il faut marcher bon pas ; où va-t-on ? Nul ne le sait. Que se passe-t-il ? Pourquoi ces violences ? Un officier du kaiser a prétendu, dit-on, qu'une jeune fille de quinze ans a tiré sur les Allemands. Quelle jeune fille ? Nul ne la nomme ? Avec quel fusil, puisque toutes les armes étaient réunies à la mairie ? Quel est ce paquet noir au bord de la route : c'est Charles Colot, le chantre de la paroisse, un octogénaire ; il était sur sa porte, les Prussiens l'ont saisi, assommé, roulé dans une couverture et jeté dans le brasier. Voici une écurie que l'incendie n'a pas atteinte ; des soldats enfoncent la porte : c'est là qu'est réfugié Elie Pierrot ; il paraît, hébété, tenant sa vieille mère dans les bras, et reste là, bouche ouverte, devant ce spectacle d'épouvante ; tout à coup, on voit ses bras se dénouer et lâcher la pauvre vieille, qui tombe ; lui-même fléchit les genoux et s'écroule en travers de la porte : une balle vient de lui briser la tête.

Au pas ! au pas ! Il faut marcher. On passe devant la maison de Burnieux, le facteur, d'où sortent des cris effrayants : Burnieux est là, étendu sur le dos, mort ; sa femme hurle, se cram-

ponnant à son fils, un jeune prêtre que les soldats veulent entraîner, et qu'elle ne lâche pas; son autre fils, Albert, qui est boiteux, tente de calmer le désespoir de sa mère : deux coups de feu, les hommes sont tués; la femme, qui titube et qui râle, est poussée dans la bande des captifs qu'on emmène.

Et ainsi, à travers les ruines et les morts, on arrive hors du village, au lieu dit Les Fosses : à droite et à gauche de la route des soldats prussiens sont alignés ; ils accueillent par des cris furieux les prisonniers qui, en comprenant la famille et les hôtes de Mme de Gaffier, sont maintenant environ soixante dont une quarantaine de femmes. Que va-t-on faire ? Où les conduira-t-on ? Brutalement les hommes sont séparés du reste du groupe et poussés à part ; on se remet en marche et l'on parvient bientôt à une terre en jachère, à gauche du chemin de Romedenne. L'endroit forme éminence d'où la vue découvre ce dernier village et d'autres plus éloignés. Il est sept heures et demie du matin. Halte !

Un officier prussien arrive : d'un air détaché, il dit, en français, mais avec un fort accent allemand : « Vous méritez d'être fusillés tous ; une jeune fille de quinze ans a tiré sur un de nos chefs. Mais le Conseil de guerre a décidé que seuls les hommes seront fusillés ; les femmes resteront prisonnières ».

Un silence. Qu'est-ce que ça veut dire ? On ne va pas tuer là, de sang-froid, ces gens innocents ? Qui les accuse ? où est le jugement qui les condamne ? Les femmes, les premières, protestent.

Marie Schmidt, qui sait quelques mots d'allemand et qui tient sa fillette cramponnée à sa jupe, demande grâce pour son mari. Les autres, l'imitant, réclament et s'insurgent. L'officier, très calme, examine le terrain, place ses soldats, aligne les dix-huit hommes qui vont mourir, à quelques pas du groupe de femmes que la réalité, trop évidente, affole. Mlle Aline Dierix regarde ; les condamnés sont maintenant debout au bord du chemin creux qui va de la grand'route vers le bas du village ; ils font des signes d'adieu, les uns de la main, les autres de leur casquette ou de leur chapeau. Elle voit le jeune Henri Jacques, qui a seize ans, et qui se serre contre un des prêtres, en clamant vers les bourreaux : « Ne me tuez pas, je suis trop jeune, je n'ai pas le courage de mourir ! » Elle entend, tout près d'elle, dans le groupe des femmes, la petite Marie Schmidt, qui, voyant les fusils s'abaisser et son père croiser les bras pour recevoir les balles, crie : « Pardon, papa, si je t'ai parfois fait de la peine ». Alors Mlle Dierix n'en peut supporter davantage, elle met ses deux mains sur ses yeux ; la fusillade éclate. Malgré cela, elle écarta les doigts et vit, au bord du chemin creux, des corps qui s'agitaient, essayaient de se soulever, retombaient, pendant que les soldats du kaiser écrasaient, pour en finir, les têtes, à grands coups de crosse de fusil.

C'est dans le récit original de Mlle Aline Dierix que nous trouvons les éléments de ce bulletin de victoire. Ce récit, — admirable de simplicité, — a été communiqué par elle à M. Pierre Nothomb qui

lui a donné place dans son volume récemment paru : *Les Barbares en Belgique*, — un livre qu'il faut lire, malgré l'horreur, malgré la colère et l'indignation que ces pages susciteront, car tous les faits qui y sont rapportés ont été soigneusement contrôlés et demeureront, en dépit des démentis intéressés, indiscutables. Et voilà pourquoi je souhaitais qu'on n'oubliât point, à Surice, quand le village renaîtra de ses ruines, d'y donner une place d'honneur aux lignes que je citais plus haut, exaltant la douceur, la piété, la compétence, la modestie, l'idéalisme des Boches et assurant que « partout où il passe, l'Allemand ne fait jamais que *ce pourquoi il est là* ». On y ajouterait même le mot de cet imbécile de professeur traitant récemment son kaiser de « *délices du genre humain* », que cela ne ferait pas mal sur le monument qu'on élèvera un jour au bord du chemin creux de Surice.

QUAND NOUS ALLONS CHEZ EUX

I

L'ÉCOLE DES CONQUÉRANTS

7 *août* 1915.

Ça devait arriver ! — *Ils* ont, au moyen d'une lampe à chalumeau, opéré l'effraction du coffre-fort de la municipalité bruxelloise. Les grinches de Sa Majesté impériale sont de la nouvelle pègre, la pègre scientifique, qui dédaigne les procédés surannés des naïfs escarpes du vieux temps. Ils sont au courant du progrès. Le matériel indispensable à ces cambriolages perfectionnés est un peu plus coûteux, mais comme ça rapporte gros, ils n'y regardent pas.

Ce que l'Histoire doit consigner, comme fait inédit, c'est le complément de personnel et d'outillage qu'imposent aux états-majors teutons ce mode de *réquisition.* Ils ne se composent plus seulement, comme ceux d'autrefois, de généraux, d'aides de camp et d'officiers d'ordonnance, de cavaliers empanachés, d'estafettes et de porte-guidons ; il a fallu leur adjoindre une troupe d'aminches à la coule et de frangins commissionnés, munis d'un attirail de forets à métaux, d'archets, de tenailles, de pinces, de leviers, de fausses clefs, de

rossignols et de surins. Les Murat, les Lasalle, les Marbot, s'ils revenaient sur la terre, en *retrépasseraient* de stupéfaction.

D'abord, ils ne s'entendraient pas sur le sens du mot *conquérir* avec le Prussien d'aujourd'hui. Entre *conquête*, *viol* et *vol*, celui-ci n'aperçoit pas la nuance. Il s'imagine conquérant quand il est le plus fort, qu'il tape dur, rafle de bons butins et règne par la terreur. Les souteneurs des bas-fonds berlinois ne diffèrent pas, sur ce point, d'opinion avec les gentilshommes du kaiser. En France, et de tout temps, l'expression « faire une conquête » a impliqué l'idée de séduction, et si les Boches ne s'étaient pas appliqués, depuis un siècle, à maquiller la vérité historique, ils sauraient que jamais nous ne sommes sortis de chez nous que pour « conquérir » de cette façon-là. Qu'ils se rappellent ce qu'écrivait leur Gœthe, à l'époque où les armées de notre première République envahissaient les provinces rhénanes ; la phrase mérite d'être citée intégralement : « Les Français arrivaient et ne semblaient apporter que l'amitié, et réellement ils l'apportaient ; ils avaient tous l'âme exaltée ; ils plantaient allègrement les gais arbres de la Liberté... Ils gagnèrent bientôt, ces Français prépondérants, d'abord l'esprit des hommes par leur ardente et vaillante entreprise, puis le cœur des femmes par leur irrésistible aménité. Le poids même de la guerre et toutes ses exigences nous paraissaient légers et l'espérance flottait devant nos yeux autour de l'avenir... »

Ce texte du plus illustre écrivain de l'Allemagne,

de celui que l'on considère outre-Rhin comme une sorte de prophète, autour d'une sorte d'évangile, doit bien faire rire — à moins qu'il ne les fasse pâlir de rage — les von Bissing, les von Klück et leur kronprinz !

Qu'elles étaient belles alors la guerre et la conquête « à la française » ! L'épique aventure de 1792 débute à Valmy, « bataille de géants » qui fait aujourd'hui l'effet d'une miniature : 34.000 Prussiens armés de 58 canons contre 36.000 Français munis de 40 pièces d'artillerie ; ceux-ci perdent 300 hommes ; l'ennemi a 200 morts. Cette « escarmouche », à laquelle les communiqués d'à présent consacreraient à peine cinq lignes, suffit à changer la face du monde. « Vous allez voir, disait un Prussien dépité, comment ces petits coqs vont se dresser sur leurs ergots. Nous avons perdu plus qu'une bataille. » Le soir, Dumouriez « se retranche ». De bivouacs à bivouacs des relations s'établissent entre Français et Prussiens. Les généraux rivaux dînent ensemble. Apprenant qu'après sept jours de tranchées, l'armée ennemie est à court de vivres, que le café et le sucre manquent sur la table de Frédéric-Guillaume, notre général en chef envoie à son confrère prussien un approvisionnement de denrées avec un billet aimable se terminant par : *Je vous embrasse cordialement*. Cette familiarité déplut au roi de Prusse qui avait de la rancune : il renvoya le présent avec prière de ne plus se donner pareille peine.

Custine et Kellermann sont chargés de repousser

l'envahisseur ; les Prussiens reculent jusqu'à la frontière ; leurs convois s'embourbent ; leurs chefs se découragent ; avec la pluie vient la dysenterie ; les Français ne trouvent devant eux que des troupes démoralisées, embarrassées dans leur retraite, pressées de mettre fin à la guerre. Alors Custine envahit la Prusse rhénane : il a 13.000 fantassins, 4.000 cavaliers et 40 canons. Il marche vers le Rhin. Cette conquête est un sport joyeux. Partout, le passage des Français suscite l'allégresse populaire ; ils se montrent « les plus doux des envahisseurs ». Les villes sont prises sans coup férir ; l'aspect du drapeau tricolore produit l'effet des trompettes de Josué. Le 30 septembre, quelques coups de canon, et la ville de Spire ouvre ses portes, livrant 2.700 prisonniers et 5 canons. Le temps d'y planter l'arbre de la Liberté et les vainqueurs marchent sur Worms qui tombe aussi rapidement. Mayence appelle les libérateurs, et ses 2.000 soldats s'apprêtent à capituler avant d'avoir été attaqués. Les Français y font une entrée triomphale aux acclamations d'un peuple décoré de la cocarde aux trois couleurs de la France nouvelle ; ils y trouvent les délégués de Coblentz venant supplier qu'on prenne leur ville et sa forteresse. L'armée de la jeune République triomphait sans combattre, — sans fusillades aussi, sans massacres, sans incendies et sans pillages. Son idéal, bataillant pour elle, gagnait les cœurs et captivait les imaginations. Les Prussiens eux-mêmes nommaient cette marche victorieuse « la conquête enchantée ».

Dans une précieuse et savante étude sur l'*Alle-*

magne et le fer, où il conte l'histoire de l'*administration du bassin houiller de la Sarre*, M. Fernand Engerand, député du Calvados, trace un tableau rapide et entraînant de cette merveilleuse épopée. Ainsi qu'il le dit très justement, l'adhésion enthousiaste de la rive gauche du Rhin tenait autant à la parfaite conduite des troupes conquérantes qu'à la grandeur de la cause pour laquelle elles marchaient[1].

Et qui ne se souvient de la page où Albert Sorel nous peint ces conquérants ingénus ? « Nulle avidité, nul mépris des faibles, des pauvres, des désarmés ; mais le sentiment expansif de la délivrance qu'on porte avec soi. Ces armées semblaient se lever dans l'aurore d'un beau jour ; la certitude d'un repos prochain et d'un bonheur qui ne finirait plus donnait à leur allure je ne sais quoi d'allègre et d'exalté qui les faisait avancer sans souci des épreuves et sans tentations. Les peuples les voyaient avec étonnement, déguenillées, hâves, amaigries, mais fières, gaies, martiales et disciplinées. Les étrangers s'inclinaient devant quelque chose d'inattendu et d'auguste qu'ils devinaient en ces troupes, et les soldats gagnaient les cœurs de leurs hôtes dont ils partageaient la misère. »

Et quand le pays rhénan fut militairement occupé, avant d'y installer des fonctionnaires, la Convention décréta que la réunion de ces provinces à la République ne pouvait être que volontaire, et elle ordonna que cette annexion éventuelle ferait l'objet

[1] *Le Correspondant*, 25 mars, 10 mai, 25 juillet 1915.

d'un vote libre. Il eut lieu le 23 février 1793, dans les églises, après le chant du *Veni Creator*.

Ce sont ces choses-là qu'il nous faut relire, sédentaires, mes frères, réduits à la guerre en pantoufles. A l'heure où toutes les pensées de France cheminent déjà vers ce Rhin que nos pères ont gagné par leur bonne humeur et leur « irrésistible aménité », il n'est pas inutile de comparer leurs exploits à ceux des hordes brutales que nous combattons. Les généraux du kaiser estiment qu'on n'est maître d'un pays ennemi que lorsqu'il est couvert de tombes et de ruines, pressuré, violenté, réduit à merci, saigné à blanc. C'est leur façon de conquérir ; la nôtre est différente, et l'avenir apprendra laquelle de ces deux écoles est la plus sûre. A l'étonnement du monde entier, notre France, dans son opulent bien-être, n'a rien perdu de ses qualités ancestrales. Nos poilus gardent intact l'héritage de nos pères de 92 ; ils ont leur courage, leur enthousiasme, leur foi, leur générosité. Et comme s'il était écrit que la France ne se dérange de son pacifique labeur que lorsqu'il s'agit de briser des chaînes, cette fois encore elle combat pour la liberté et l'affranchissement du monde ; elle a pour arme un idéal qui surpasse en efficacité les 420, les jets de pétrole enflammé et les gaz empoisonnés. Avec cette arme invincible, on n'éventre pas les coffres-forts, il est vrai ; mais on séduit et l'on ouvre les cœurs, ce que n'ont jamais pu faire — la Belgique et l'Alsace en témoignent — les pinces-monseigneur les mieux trempées.

II

LE MIRACLE DE LA MARSEILLAISE

17 *juillet* 1915.

Elle naquit à Strasbourg, un soir de printemps — oh! bien simplement : un dîner d'amis, chez le baron de Dietrich, maire de la ville. On cause de ce qui se passe à Paris, de la guerre inévitable, des Prussiens qui approchent ; on rit, bien sûr ; on parle d'avenir ; on boit à la France et à la victoire désirée ; on est jeune, on est ardent. Au dessert, on chante, comme c'est l'habitude alors. Chacun dit sa chanson, sans prétention, à « la bonne franquette », suivant une expression du temps. Un des convives, le plus effacé peut-être, le moins ambitieux à coup sûr, se lève à son tour. C'est un petit lieutenant du génie, Franc-Comtois de naissance, qui, comme tant de gens, ni mieux ni plus mal, « tourne » agréablement les vers dans la note langoureuse et mythologique. Ce n'est pas un poète ; mais il a du goût, du sentiment et cet avantage de savoir, d'un trait de violon, soutenir le rythme de ses couplets — petit talent d'amateur. Il est fluet, modeste, un

peu timide. Ayant repoussé sa chaise, il chante :

Allons, enfants de la patrie...

Les couplets finis, on applaudit, comme on vient d'applaudir les précédents chanteurs, avec un peu plus d'entrain sans doute, car ces strophes sont de circonstance. « C'est très bien, Rouget, très joli ! Il faut faire graver cet air-là ! » Rouget remercie, confus, se rassied, puis c'est au tour d'un autre... Ah ! qu'on les étonnerait, ceux qui sont là, en leur prédisant que le dîner qui s'achève sera pour jamais fameux ; que les historiens futurs écriront des volumes sur ce qui s'est dit ce soir-là ; que la postérité recherchera pieusement le nom des convives, la moindre circonstance de cette réunion de camarades, et qu'aux murs des chaumières de France, dans un siècle et plus, partout, se verra une image représentant cela, la table en désordre, le chanteur debout, les mains appuyées au dossier de sa chaise, les auditeurs attentifs et recueillis !...

Eux, le lendemain, n'y pensaient plus. L'auteur lui-même oublia bien vite. Il n'est pas très certain qu'il surveilla la publication de ses couplets qui furent imprimés, avec la musique, sous le titre *Chant de guerre pour l'armée du Rhin*. Il en paraissait tant de ces chansons ! Celle-là aurait le sort éphémère commun.

Puis ce fut la guerre : Rouget suivit l'armée en Belgique, sous Dumouriez ; puis la retraite ; puis la triste campagne de Vendée ; il était à Quiberon, sous Hoche ; puis des aventures sans éclat ; la dis-

grâce, presque la proscription, car on le disait noble et il passait pour royaliste. Un jour, chassé de Huningue, traqué, il errait dans une étroite vallée des Vosges, aux environs de Ribeauvillé ; le jeune paysan qui le guidait dans la montagne et le précédait sous les sapins se mit à chanter :

Allons, enfants de la patrie...

Rouget sursauta : il reconnaissait des couplets qu'il avait composés jadis. « Que chantes-tu là ? demanda-t-il. — La *Marseillaise* », répondit fièrement le paysan. La *Marseillaise ?* De ce jour-là Rouget l'entendit partout. Les musiques des régiments en marche jouaient l'air entraînant ; les soldats le chantaient en traversant les villages ; les bourgeois le fredonnaient dans les rues ; il montait à l'heure des silences du soir, comme une prière, des bivouacs où cantonnaient les troupes. Rouget revint à Paris ; la foule hurlait sa chanson sur les places publiques, sa chanson, non pas modifiée, mais pour ainsi dire transposée, toute chaude d'avoir, à peine née, passé — un hasard — de la douce Alsace au pays du soleil, d'avoir été clamée par les voix du Midi, sur la Cannebière, promenée, dans toute la France, par les Marseillais de Barbaroux, chantée dans tant de batailles, avec accompagnement de canon, si grande, si bronzée, si robuste, si grisante et si formidable, de par la collaboration de tout un peuple, qu'il fallait l'oreille de son auteur oublié pour y retrouver la mélodie essayée au violon, un soir de printemps, après dîner, entre camarades.

C'est là le miracle de la *Marseillaise* : un doux faiseur de romances, sans éducation musicale, sans prétention au lyrisme, griffonnant ces vers et les adaptant, en quelques minutes, à cet air plus fait pour la popularité que tous les thèmes savants ou sublimes créés par les plus illustres compositeurs. Berlioz et Schumann en seront hantés : le premier s'honorera d'instrumenter la chanson du petit lieutenant ; le second l'intercalera dans une de ses ballades célèbres qui, par cela, deviendra, de toutes, la plus fameuse. Mais ce n'est rien encore : songez que ces trente mesures, pour avoir été l'hymne de la Révolution française, ont été proscrites par toutes les monarchies. Bientôt, à les chanter, on risquera la prison, la mort parfois ; durant tout le premier Empire on ne les entendra guère — et personne au monde ne les oubliera. Quinze ans de Restauration se passent ensuite sans que nul se risque à les fredonner : le chant de liberté est bien mort. Erreur ! Il vit dans toutes les mémoires et dans tous les cœurs, et il ressuscite en un jour. Les enfants qui ne l'ont jamais entendu le savent aussi bien que les vieux qui l'ont chanté en 92. Plus tard, pendant les dix-huit années du second Empire, il redevient séditieux ; il est bien fini cette fois. On oublie tant de choses en dix-huit ans, les gloires et les désastres passés, les Constitutions les plus vantées, les règnes abolis, les grands hommes défunts ou exilés — on n'oublie pas la *Marseillaise*, et l'heure sonnée, tout le peuple de France l'entonne d'une seule voix. Il n'y a pas au monde de front qui ne se découvre,

il n'y a pas d'yeux qui ne se mouillent, à l'audition du chant sacré, devenu le réconfort de toutes les nations opprimées.

Et le plus surpris de ce prodige sans similaire était le pauvre Rouget de Lisle, qui, après une vie misérable, ayant connu la prison pour dettes et gagné son pain à copier de la musique, s'était retiré, vieux et déçu, dans la banlieue parisienne. En un livre charmant, publié il y a quelques années, M. Edmond Pilon nous conta un pèlerinage qu'il entreprit naguère à Choisy-le-Roi, en quête de traditions locales sur les derniers jours de Rouget de Lisle. Ce sont des pages émouvantes qu'il faut relire maintenant, à l'heure de l'apothéose [1].

Retraité depuis longtemps comme capitaine, le père de la *Marseillaise* habitait, à Choisy, la maison portant le n° 5 de la rue des Vertus, et dont les propriétaires se nommaient M. et Mme Voïart. Il était, après 1830, ayant dépassé soixante-dix ans, un petit vieillard à cheveux blancs, maigre et méticuleux, un peu voûté. Il se promenait par les beaux jours dans la campagne ou le long de la Seine ; les paysans le connaissaient bien. On le voyait, de loin, marchant à petits pas, un livre à la main, le chapeau haut de forme, très évasé du haut, incliné sur l'oreille. Les enfants couraient à sa rencontre et lui faisaient le salut militaire. Parfois, il entrait dans quelque ferme pour se reposer ; les gens se groupaient autour de lui ; on l'accueillait bien, car il était sans morgue et sans tristesse,

[1] *Portraits français ; la mort de Rouget de Lisle*, 1 volume in-16.

avec cependant quelque chose d'indéfinissable dans son attitude, qu'il redressait, par sursauts, comme sous le poids d'un destin trop écrasant pour sa fluette personne. Il aimait les fleurs, le soleil, les prés verts et quelquefois, le soir, jouait du violon avec des amis.

— Vous sortez trop, vous vous fatiguez, monsieur Rouget, disait l'un de ceux-ci, le docteur Carrère.

M. Rouget, en effet, toussait, se plaignait souvent du froid par les plus beaux jours. Au printemps 1836, il s'alita, et en peu d'heures il fut à la mort. M[me] Voïart le veilla dans la nuit du 24 au 25 juin. Rouget était calme ; son regard ne quittait pas son épée et sa croix de la Légion d'honneur accrochées au mur. Il dit : « Voilà ! J'ai fait chanter le monde, et maintenant je vais mourir ».

Au jour, le médecin le trouva endormi : c'était un dimanche. Vers neuf heures, le maire de Choisy, M. Bovin, arriva ; la nouvelle s'était répandue dans le bourg et des groupes s'étaient formés au dehors, devant la maison. Pour empêcher le désordre, M. Bovin plaça en sentinelles, sur le seuil, deux gardes nationaux et recommanda le silence à la foule : « Pas de bruit, mes amis, le malade dort... C'est pour bientôt ». Il s'éloigna, le mouchoir aux lèvres. Les curieux se découvrirent.

La nuit revint. Rouget s'affaiblissait. Deux vieux amis du moribond, le général Blein et M. Gindre, étaient dans la chambre, ainsi que M. et M[me] Voïart et le docteur. Celui-ci réclama de l'air ; quelqu'un

ouvrit la fenêtre. Un souffle pur entra comme un baiser de paix : des rumeurs venaient du dehors, un bruit de foule impatiente et contenue. Tout à coup, le général Blein dit : « Ecoutez ! » Au loin, dans la campagne, des voix jeunes, des voix de conscrits, chantaient :

Allons, enfants de la patrie...

Tous ceux qui entouraient le lit se regardèrent avec émotion. Le mourant eut un geste très faible, très léger, ses yeux s'ouvrirent. Les voix, se rapprochant, reprenaient en chœur :

Aux armes, citoyens ! Formez vos bataillons !

Puis tout se perdit dans la nuit, les chanteurs et les voix. Le moribond semblait écouter encore ; il murmura un mot : *Strasbourg !* Puis il demeura comme en extase. C'était fini, Mme Voïart alluma un cierge, alla couper les fleurs du jardin et en parsema le linge blanc du lit.

Une grande foule suivit le convoi ; mais l'événement fut seulement local ; le pauvre Rouget de Lisle disparaissait sans que la France s'émût : la gloire de sa chanson, depuis longtemps, avait dépassé et effacé la sienne. Aujourd'hui, l'injustice est réparée et il ne manque plus rien à la *Marseillaise :* elle prit naissance à Strasbourg, son auteur repose aux Invalides, les pierres de Rude la chantent immortellement sur l'Arc de Triomphe de l'Étoile, et les poilus de la tranchée s'en grisent sous la mitraille. Ainsi le miracle se poursuit,

associant à toutes nos gloires comme à toutes nos espérances et grandissant d'âge en âge jusqu'au jour où il reviendra à son berceau, le vieux *chant de guerre* toujours jeune du petit lieutenant franc-comtois.

III

L'ENTRÉE A BERLIN

4 *janvier* 1915.

Nul ne peut dire comment *ça se passera ;* mais en attendant l'événement, il n'est pas inutile de savoir comment *ça s'est passé.* C'est ce que les historiens à larges vues appellent « profiter des leçons de l'histoire » ; et cette leçon-là est particulièrement instructive.

Donc, on est en octobre 1806. Les Berlinois savent que l'armée prussienne est, vers la Saale, en contact avec les troupes de Napoléon. Une grande bataille décisive est imminente, et ce sera une grande victoire ; nul n'en doute. La nuit du 14 au 15 est signalée par une magnifique aurore boréale, présage de triomphe : l'horizon paraît tout à coup « semblable à une mer de feu dont les vagues s'entre-choqueraient ». L'agitation s'accroît d'heure en heure ; les tavernes et les brasseries ne désemplissent pas ; au théâtre, on joue *Wallenstein*, et toutes les allusions patriotiques de la pièce sont acclamées ; les journaux, du ton le plus belliqueux, prédisent déjà la retraite des Français.

Dans les journées du 15 et du 16, les messages

reçus de Leipzig et de Dresde n'annoncent que des succès : Soult est complètement battu, Murat est prisonnier, la garde impériale est cernée, son grand parc d'artillerie détruit. Le comte de Schulenburg, gouverneur de Berlin, distribue lui-même les bulletins de cette grande victoire. Evidemment, l'agence Wolff avait là des précurseurs. L'allée des Tilleuls est encombrée d'une foule ivre de bonheur, implorant des renseignements plus détaillés, plus positifs ; dans chaque maison, dans chaque rue, tout le monde a « l'oreille au guet » ; on court, on se penche aux fenêtres, on s'interpelle de balcon à balcon ; de grands cris de joie, de soulagement, répondent au retentissement lointain de quelque marteau de porte où l'on croit reconnaître la voix du canon affirmant la victoire.

Enfin, le 17 au matin, les colleurs d'affiches se répandent par la ville, posant aux murs un placard rouge. C'est un communiqué du Conseil d'État : il exhorte les habitants au calme : le roi Frédéric-Guillaume a perdu une bataille et fait part à son peuple de ce grand désastre en des termes concis mais nets, qui rappellent le fameux *reçu pile épouvantable*, d'une opérette naguère en vogue. En un instant, l'exaltation patriotique des Berlinois se refroidit et tombe à zéro : c'est aussitôt « une confusion, une terreur indescriptibles : la ville ressemble à une ruche immense envahie par les flammes ». Les rédacteurs de gazettes, si arrogants, la veille, disparaissent les premiers et suivent, sans perdre une heure, la débâcle des hauts fonctionnaires, des nobles et des banquiers fuyant vers Stettin,

Custrin ou la Silésie avec tout ce qu'ils peuvent emporter. A l'avant-garde de cette déroute, on remarque l'auteur d'un recueil fraîchement éclos de chants patriotiques, un certain Muchler, fou de peur et claquant des dents. Avant midi, il ne reste plus à Berlin un seul véhicule disponible, pas même un cheval ou un âne. A toute minute on annonce l'arrivée des Français qui, d'ailleurs, n'ont pas encore dépassé Halle, et l'histoire n'offre pas d'exemple d'une transition aussi brusque de l'excès de la confiance à celui du désespoir et de l'épouvante. Schulenburg, le gouverneur, — dont la haine pour les Français était proverbiale, et qui avait été jadis l'un des conseillers du grand Frédéric, — Schulenburg a perdu la tête : il court çà et là, tout éperdu ; on le conjure d'évacuer, ou tout au moins de détruire l'énorme dépôt de munitions de guerre dont il a la garde. A toutes les représentations qu'on lui fait à ce sujet, il répond invariablement, en gémissant : « Il est trop tard ! » Au vrai, il ne songe qu'à la façon dont il s'esquivera, et quand il l'a trouvée, il sort de la ville en grande tenue de général, entouré d'une forte escorte de cavaliers encadrant un fourgon du trésor royal qu'il se dit chargé de conduire à Kœnigsberg. Et comme il redoute les manifestations hostiles, lui, dont la rudesse est notoire, se montre pour la première fois « prévenant et sentimental envers la foule consternée qui se bouscule sur son passage ; il prodigue les saluts, les sourires, et répète : « Que je suis donc peiné de vous quitter, mes amis ! J'y suis contraint par mes devoirs militaires, par ce mal-

heureux uniforme... » Aux barrières il prit le galop et disparut avec ses uhlans.

Durant la semaine qui suivit ce sauve-qui-peut général, les paysans fugitifs s'entassaient dans Berlin où ils espéraient trouver un refuge contre l'invasion ennemie. Ils furent vite déçus : tous les défenseurs de la ville s'étaient éclipsés, avec leurs objets les plus précieux, abandonnant au vainqueur « ce qui n'était qu'à l'État » ; ils avaient oublié le matériel de l'arsenal, les plans de toutes les forteresses, les trophées même de la guerre de Sept Ans, l'épée du grand Frédéric que nul, dans ce grand désarroi, ne songea à cacher. Le 23 au soir, le tumulte finit brusquement ; les Français approchaient ; la capitale de la Prusse était muette de terreur. Le lendemain, dès l'aube, un cri circula : « Ils sont arrivés ! » Et tout ce qui restait de la population courut aux Tilleuls et jusqu'à la porte de Brandebourg ; l'aspect des uniformes verts suscita un dernier espoir. N'étaient-ce point là des Russes, débarqués à Stettin pour porter secours à la ville ? Mais non. C'étaient bien des Français, de l'artillerie légère et de la cavalerie ; ils se dirigeaient, par la promenade, vers l'hôtel de ville, défilant, au petit pas, fort tranquilles. A mesure qu'ils avançaient, les Berlinois respiraient plus librement ; les poltrons, suivant l'usage, étaient les premiers à railler la frayeur passée ; beaucoup crièrent : Vivat ! et agitèrent leurs chapeaux, et de l'entrée des terribles vainqueurs, il ne résulta d'autre inconvénient que quelques baisers pour les jolies curieuses.

Le 25, Davoust prit possession de la capitale à la tête de son corps d'armée ; plusieurs magistrats et une députation de la bourgeoisie l'accueillirent, à la porte de Potsdam, par une humble harangue ; le maréchal dut les exhorter à « ne point oublier leurs devoirs de sujets prussiens » ; mais, deux jours plus tard, quand l'empereur, dont l'arrivée avait été plusieurs fois annoncée, parut à son tour, vers quatre heures de l'après-midi, la bassesse des vaincus fut unanime ; l'affluence énorme qui se pressait sur le passage de l'homme extraordinaire l'acclama à l'égal d'un sauveur ; les notes d'un témoin oculaire signalent l'exubérante obséquiosité avec laquelle les Berlinois acceptaient leur infortune : « Je le vis de tout près, ce successeur de notre grand Frédéric. Le teint est olivâtre, l'ensemble des traits harmonieux, saisissant ; il faut être doué d'une rare énergie pour ne pas courber la tête sous ce regard. Sa physionomie, sérieuse jusqu'à l'austérité, s'illumine parfois d'un sourire étrange, je dirais volontiers fulgurant, car la sensation qu'il produit est analogue à celle de l'éclair. Je ne le vis sourire ainsi qu'une fois, quand ses yeux s'arrêtèrent sur un groupe de Berlinois qui, dans *l'intérêt de la ville*, mêlaient leurs *bravos* à ceux des soldats français. »

Ils n'étaient pas fiers, les bourgeois des bords de la Sprée : après avoir reçu Napoléon à la porte de Brandebourg, ils coururent au château, où il avait fixé son séjour, afin de le saluer encore et le complimenter de nouveau. Pour tout remerciement, l'empereur leur adressa un léger signe et gagna

aussitôt son appartement. Tant de platitude l'écœurait ; et le soir, il ne put dissimuler son mépris en voyant la ville conquise s'illuminer en son honneur. Les Berlinois ne savaient que faire pour s'attirer les bonnes grâces du vainqueur ; on se répétait qu'il avait dit : « Je ne sais plus si je dois être joyeux ou honteux de pareils succès ! » Mais ce mot cinglant ne ralentissait pas le servile empressement dont il était l'objet : on se bousculait pour l'applaudir quand, chaque matin, au Lustgarten, il passait la revue de sa garde ; on déclarait merveilleuses toutes les mesures qu'il ordonnait pour la sécurité et le bon ordre de la ville ; on obéissait au moindre de ses désirs ; même on se montra flatté de sa visite au tombeau de Frédéric et de l'empressement qu'il avait mis à s'emparer de l'épée du vainqueur de Rosbach. L'enlèvement du quadrige en bronze qui décorait la porte de Brandebourg aurait davantage attristé la population si quelques optimistes ne s'étaient trouvés là pour remarquer que, après tout, la perte était réparable, puisque le moule existait encore à Potsdam, chez le fondeur Jury.

Berlin se montra donc ravi de l'honneur que daignait lui accorder le vainqueur d'Iéna en consentant à occuper la ville. Il convient d'ajouter que ses soldats, ces effrayants soudards que la tradition représentait comme des égorgeurs d'enfants, sans loi ni Dieu, étonnaient par leur douceur et leur générosité. On citait ce fait : un militaire français arrive, avec son billet de logement, chez un tisse-

rand ; il trouve quatre enfants demi-nus, grelottant dans un galetas ; il fouille sa musette, donne une pièce blanche à chacun des petits et s'en va. Deux autres, adressés à une pauvre veuve, s'en allèrent de même, mais revinrent, deux heures plus tard, offrir à la malheureuse les rations de pain et de viande qu'ils venaient de recevoir. On remarqua aussi la discrétion d'excellent goût de plusieurs officiers français qui poussaient la délicatesse jusqu'à s'interdire, en présence des Prussiens, toute allusion aux événements de la guerre. Et ces traits n'ont pas été recueillis par des *anas* imprimés chez nous ; ils nous proviennent d'ouvrages allemands, de souvenirs écrits par des Berlinois témoins de l'invasion. Le baron Ernouf a puisé dans des documents de ce genre la matière d'un très intéressant volume publié il y a quelque trente ans, et que doivent relire les curieux de certaines comparaisons[1]... On verra là avec quelle placidité héroïque les Prussiens supportaient le contact des vainqueurs. L'un deux, auquel, dans un mouvement de colère, un des nôtres avait arraché sa décoration, pressé par ses compatriotes d'exiger réparation de cette injure, calmait ceux-ci, disant : — « Ça ne fait rien... Il me reste du ruban chez moi ! » Un autre jour, s'éleva sur la promenade des Tilleuls une discussion si vive entre un officier français et un officier prussien que le commandant de la place, le général Hullin, crut devoir intervenir. Ayant fait comparaître les deux adversaires et

[1] *Les Français en Prusse, 1807-1808, d'après les documents contemporains recueillis en Allemagne*, 1 vol. in-12.

entendu leurs explications, il leur donna le conseil tout militaire de vider leur querelle sur le terrain. Le Prussien s'y refusa nettement, ne voulant pas, disait-il, se commettre avec un simple roturier, lui, noble de vieille souche. Une pareille excuse parut étrange à Hullin, ancien vainqueur de la Bastille et bon démocrate.

— C'est aussi pour cela sans doute, fit-il en riant, que, à Iéna, vous autres, officiers nobles, avez si lestement cédé la place à nos hommes. Vous ne nous jugiez pas dignes de faire votre partie !

Le Prussien ne broncha pas, salua, remercia et se vanta de la chose comme d'un exploit.

IV

LEUR PATRIOTISME

27 *janvier* 1915.

La Prusse a élevé des autels à ceux qu'elle appelle les *précurseurs de 1813*, c'est-à-dire aux insurgés westphaliens tels que Katt et Daernberg, aux poètes tels que Kœrner et Arndt, aux femmes mêmes qui, comme Caroline de Baumbach, contribuèrent à ressusciter chez leurs concitoyens le sentiment national considérablement déprimé par la défaite. Ce que les historiens de là-bas négligent d'enseigner, c'est que, pour relever le front, ces prudents partisans attendirent que la France vît se ruer contre elle toute l'Europe. Leur rôle ne fut pas sans efficacité, encore qu'il ait été singulièrement grossi ; il eût été noble six ans plus tôt, alors qu'aucune voix d'outre-Rhin ne protestait contre les envahissements de Napoléon victorieux.

Mais le patriotisme prussien est ainsi fait : il s'effondre dans le malheur et ne connaît pas les révoltes désespérées ; l'Histoire, qui ne sert pas à grand'chose, permet du moins de constater qu'il est d'essence éminemment pratique et qu'il répugne aux parties dont l'enjeu est hypothétique et le gain

mal assuré. C'est ce qui explique le soin minutieux avec lequel on entretient pour le moment ses illusions, en les soutenant au moyen d'une armature de fausses nouvelles, de mensonges, de hâbleries, de victoires imaginaires et de fantasmagoriques avancées. Si l'Allemagne savait, ce qu'on lui cache si jalousement, que depuis un an son « invincible » armée n'a point, sur notre front, avancé d'un pas et que bien loin d'être sous les murs de Paris, elle s'enlize dans la boue des mêmes tranchées où elle se terrait à la mi-septembre de l'année dernière, cette révélation déterminerait, de la Meuse à la Vistule, une débâcle morale qui hâterait le dénouement plus qu'une victoire décisive.

Ceux qui gouvernent à Berlin ne l'ignorent pas, n'ayant point oublié ce qui se passa en 1806. Jamais peuple ne chercha la lutte avec plus d'arrogance que la Prusse de ce temps-là, avec plus de certitude du succès, de confiance vaniteuse et de joyeux orgueil ; c'était à coups de cravache qu'on allait reconduire les Français jusqu'à la Seine ; l'écrasement de ces insolents étrangers était escompté comme un fait acquis ; on s'embrassait, on se congratulait du grand bonheur advenu à la nation, et dès la nouvelle du premier revers, trop écrasant pour être contesté, cette folle ardeur se dégonfla instantanément, tourna en découragement subit : démoralisation, panique, fuite haletante, éperdue, débâcle générale équivalant à la décomposition.

De ce jour-là il n'y eut plus ni ombre ni velléité

de résistance. Presque toutes les citadelles du royaume ouvrirent leurs portes à l'approche des Français. C'est tout au plus si on n'appelait pas l'ennemi ; en bien des villes fortes on lui fit un accueil qui ressemblait à une délivrance. Spandau se rendit sans tirer un coup de canon : Magdebourg, avec ses 22.000 hommes de garnison, capitula dès l'apparition de nos grenadiers ; le commandant de la place de Custrin, après avoir juré sur son épée de « tenir un an », vint en personne remettre les clefs au premier détachement français qui se présenta : 250 hommes, devant lesquels 4.000 Prussiens déposèrent les armes. Erfürt se rendit, au grand soulagement des habitants, fort inquiets d'un dépôt de 25.000 quintaux de poudre contenu dans leur citadelle et dont ils redoutaient le voisinage bien plus que l'occupation étrangère. L'exemple ainsi donné, il sembla que c'était à qui capitulerait le plus vite : cette course à la reddition sans combat fut l'occasion de défections si lamentables qu'elles atteignent au comique ; le cas des habitants de Schweidnitz est du nombre.

Schweidnitz était l'une des places les mieux fortifiées de la Prusse. Le grand Frédéric avait travaillé, durant treize ans, à l'entourer de formidables ouvrages défensifs, et les officiers français jugeaient que cette forteresse était tout aussi imprenable que passait pour l'être Luxembourg. Or à la nouvelle que l'ennemi approchait, les administrateurs de Schweidnitz adressaient aux bourgeois de la cité cette peu héroïque proclamation qui peut être citée comme un modèle de pleutrerie : « Amis et

concitoyens, nous avons aussi notre part de danger ; mettons notre confiance en Dieu. Si l'étranger pénètre dans nos murs, rendons-le-nous favorable par un accueil amical. Appliquons-nous à satisfaire ses besoins : il ne manquera pas de nous respecter comme de bons et dignes bourgeois qui savent se tenir à leur place et s'accommoder aux nécessités de la situation... Celui d'entre nous qui, par un faux patriotisme, se laisserait entraîner à quelque tentative de résistance, serait un insensé, traître envers ses concitoyens et envers lui-même. Savez-vous la meilleure manière de sauvegarder nos biens, notre vie et notre santé ? C'est de rester bien tranquilles et d'éviter jusqu'à la moindre apparence de défense... »

Il faut remarquer qu'à la date où les habitants de Schweidnitz lançaient ce débonnaire manifeste qu'on ne peut décemment considérer comme un appel aux armes, ils n'avaient même point l'excuse d'un danger imminent : pas un éclaireur français n'était en vue des remparts ; cette proclamation résumait d'ailleurs si bien l'état général des esprits dans la Prusse de cette époque, qu'elle fut reproduite par plusieurs gazettes sans aucun commentaire désobligeant, comme la profession de foi de citoyens paisibles et sages pour qui le patriotisme et l'honneur sont objets de luxe dont il faut savoir se passer.

Il y eut mieux encore : la ville d'Hirschberg, dans la vallée de la Boder, entre Berlin et Francfort-sur-l'Oder, la ville d'Hirschberg fut prise *par un seul homme*. On y venait d'apprendre l'entrée

des Français à Leipzig et l'on s'attendait d'un jour à l'autre à les voir pénétrer en Silésie du côté de la Lusace. Hirschberg se préparait donc à recevoir l'ennemi. Certain jour, un cavalier portant l'uniforme des chasseurs français, se présente brusquement à la porte de la ville, met le pistolet sur la gorge du factionnaire, annonçant que ses camarades sont proches et qu'ils arrivent en nombre. La sentinelle, soldat de la milice bourgeoise, remet, en claquant des dents, son vieux fusil dont la batterie était depuis longtemps détraquée. L'agresseur le consigne au poste, entre crânement dans la ville en émoi, se fait indiquer la meilleure auberge, y consomme un copieux dîner, remonte à cheval et disparaît. Plus tard seulement les bourgeois d'Hirschberg, en ne voyant point paraître le reste de la troupe, comprirent qu'ils avaient eu affaire à un « loustic » et que les annales de leur ville comptaient à leur actif un fait sinon glorieux, du moins unique dans l'histoire des guerres anciennes et modernes. Ils ne furent pas pour si peu déshonorés et la panique était si générale que nul ne pensa même à rire de l'aventure.

Le degré de patriotisme d'un peuple ne s'évalue pas au plus ou moins d'insolence et de brutalité dans la victoire, mais à l'obstinée et fière résistance dans la défaite. A en juger de la sorte, le patriotisme d'outre-Rhin est de qualité défectueuse puisqu'il ne résiste pas à l'épreuve. Chaque fois que les Prussiens furent vaincus, ils courbèrent le dos sous les coups, subirent l'affront sans colère et

jamais n'engagèrent de ces luttes désespérées où l'on ne combat plus que pour l'honneur. Bien plus leur jactance proverbiale se change bien vite en platitude. En cette fin de l'année 1806 et dans les mois qui suivirent, les généraux prussiens, en grande tenue, se bousculaient obséquieusement aux *Te Deum* chantés pour célébrer notre triomphe, le peuple de Berlin se ruait aux spectacles gratuits ordonnés par l'autorité française, et illuminait, sous le regard des vainqueurs, en apprenant la conclusion de la paix, qui réduisait l'étendue de la Prusse de 6.000 à 2.000 lieues carrées ! Ces humbles Berlinois, quand Napoléon les tint sous sa férule, rivalisaient de courbettes et d'agenouillements pour lui témoigner leur servilité. Ils l'acclamaient ; ils assistaient à ses revues, ils saluaient bas sur son passage ; et comme chacun renchérissait, de bassesse, sur son voisin, on en vint à ne plus savoir comment manifester son adulation.

Alors l'université de Leipzig trouva du *kolossal*. Je dois cette communication à l'obligeance de M. Camille Flammarion ; le fait paraîtra incroyable, il est cependant d'une authenticité indéniable. Oui, les savants allemands, les prédécesseurs de ces *doktors* qui nous méprisent tous aujourd'hui, imaginèrent, « pour célébrer d'une manière éclatante la présence de l'immortel Napoléon au sein de leur patrie » de consacrer « dans le firmament » un monument éternel « à ce héros qui, au milieu du tumulte de la guerre et dans le cours rapide de ses victoires, daigne accorder à ce *siège des*

Muses (l'université en question) sa protection particulière ». Ceci est du texte allemand même, et c'est en ces termes que les vaincus chantaient la gloire du conquérant.

Mais « élever dans le firmament un monument éternel », ce n'est point une petite affaire : ça coûte gros et la Prusse était sans argent. L'université s'en tira ingénieusement, à bon compte : elle décida de désigner désormais sous le nom d'*Etoile de Napoléon* (Napoleonsterne) la constellation d'Orion. « Ce groupe, disait l'*exposé des motifs*, s'étendant jusqu'à l'équateur, est le symbole du génie qui a concilié les intérêts du Nord avec ceux du Midi : il renferme en même temps la plus belle et la plus grande nébuleuse que l'on connaisse, et cette nébuleuse nous offre une perspective d'innombrables mondes que l'œil ne peut atteindre. Quel nom des temps modernes pourrait, avec des titres aussi fondés à l'immortalité, se réunir à la série des noms brillants de l'antiquité, si ce n'est celui de l'auguste Napoléon ! »

Il faut être doué du génie de la palinodie pour concevoir, envers un étranger vainqueur, une pareille platitude, dont l'histoire du monde ne présente pas, probablement, un autre exemple. Qui aurait pensé que l'Etoile de Napoléon était d'invention allemande ? Est-il besoin de le dire ? Dès que les chances tournèrent et que l'empereur chancela, la *Napoleonsterne* disparut du ciel boche et Orion reprit son nom mythologique. Rien ne prouve qu'on ne le changera pas, dans l'avenir, contre quelque autre. « Les Prussiens sont arrogants,

jamais fiers », a remarqué un sage, et l'homme du Destin qui leur réserve un nouvel Iéna pourrait bien ne pas échapper au singulier honneur d'être le nouveau patron de la constellation.

V

GOETHE REPORTER MILITAIRE

Il débuta dans le métier le 2 août 1792, au camp de Rocourt, près de Longwy, où il rejoignit les armées prussiennes en route vers Paris. Son ami, le grand-duc de Saxe-Weimar, qui commandait un régiment prussien, l'avait invité à suivre la campagne, désireux de lui offrir le spectacle de la marche victorieuse des Allemands et de leur entrée triomphale dans la capitale de la France.

Les premières impressions du poète ne furent pas des plus agréables, encore qu'il voyageât en calèche, et qu'il eût toutes ses aises ; la jactance des Prussiens l'inquiétait : ils ne parlaient que de « mettre à la broche et de manger tous les Français » et Gœthe augurait sagement qu'un tel menu serait de digestion difficile pour ces pauvres hères du Brunswick ou du Brandebourg, exténués de leurs marches dans la boue et affaiblis par l'insuffisance de nourriture. Les paysans lorrains ne paraissaient pas d'ailleurs de complexion à se laisser dévorer. Ce qui étonnait en eux, c'était leur fierté sans insolence, leur calme confiant dans l'issue de la guerre, et aussi un air de confortable et de bien-être qui

contrastait avec la misère des envahisseurs. Un soir, Gœthe veut partager son pain de munition avec deux jeunes villageois de la Meuse, qui ont conduit sa voiture : ceux-ci considèrent, avec un dégoût stupéfait, la boule noire et gluante qui leur est offerte, et refusent, alléguant qu'ils ne pourraient jamais avaler ça. « Que mangez-vous donc chez vous ? — Du bon pain, de la bonne soupe, de la bonne bière... » Il semble que de ce jour-là, Gœthe comparant *ces vaincus*, si délurés et si résistants, à ses amis *les vainqueurs*, qui grelottaient et crevaient de faim et de dysenterie dans des « trous boueux », comprit que la France est, dans le monde, une nation à part. Aussi, après Valmy, aux Allemands désappointés, qui l'entouraient, adressait-il ces mots qui ont été cités bien des fois : « Ici et aujourd'hui, commence une nouvelle ère historique, et vous pourrez dire que vous en avez été témoins ». Ceci ne les réconfortait point du tout ; ils regrettaient même très fort d'en être les témoins de cette ère nouvelle, qui commençait pour eux par leurs bagages perdus, leurs soldats épuisés et la plus lamentable déroute qu'eût encore enregistrée l'histoire militaire. Un mois plus tard, les Français étaient sur le Rhin, et Gœthe, rentré chez lui, guéri de toute velléité belliqueuse, se promettait bien de ne plus se mêler désormais à d'aussi aventureuses bagarres.

Au printemps qui suivit, pourtant, le goût de la guerre le reprit ; ses anciens camarades du régiment de Weimar, réunis de nouveau à l'armée

prussienne, aux Hessois et à un corps autrichien — en tout 70.000 hommes — assiégeaient Mayence que défendaient 20.000 Français commandés par les généraux Kléber et Aubert-Dubayet, assistés des représentants du peuple Rewbel et Merlin de Thionville. Cette fois, le poète jugea que l'escapade était sans grand risque ; il s'installa prudemment à Marienborn, où était le quartier général du roi de Prusse, et s'amusa à suivre, de loin, les opérations du siège. Il n'était pas le seul amateur : beaucoup de promeneurs et de curieux; venus de Francfort, de Darmstadt ou d'ailleurs, se groupaient sur les hauteurs de Weissenau, où le danger était nul et le spectacle toujours intéressant. Le dimanche il y avait affluence. Quand les sentinelles qui maintenaient cette foule voyaient les canons de la place pointés de ce côté-là, elles criaient : « Baissez-vous ! » et tout le monde tombait à plat ventre. Un Anglais, flegmatiquement, dessinait. Pendant les nuits transparentes d'un mois de mai magnifique, le coup d'œil des bombes, filant dans le ciel sombre et retombant en flocons de feu sur la ville, était « superbe ». Dans la nuit du 30 au 31 mai, la garnison tenta une sortie qui fut repoussée, et le lendemain, Gœthe s'aventura jusqu'au lieu de l'action. La lutte avait été acharnée et bon nombre de morts gisaient. Les cadavres des grands cuirassiers prussiens, confortablement vêtus et parfaitement équipés, étaient couchés pêle-mêle avec les corps petits, maigres et déguenillés des sans-culottes français : le poète eut l'impression qu'il parcourait le champ d'une bataille livrée par des nains à des géants.

Bien qu'il se contentât de le penser, s'il eût dû risquer une gageure, c'est pour les nains qu'il aurait parié.

Non pas que le dénouement du siège restât douteux : la garnison française de Mayence, dans l'impossibilité de se ravitailler, devait fatalement se rendre quand ses ressources seraient épuisées. Ces volontaires de la République, ouvriers des faubourgs parisiens, supportaient la famine avec une bonne humeur dont les échos montaient jusqu'aux redoutes allemandes. Des collines de Weissenau, on les voit, chaque jour, tendre dans le Rhin des filets où se prennent non les carpes et les saumons, mais les cadavres de chevaux, entraînés par le courant et dont les assiégeants font bombance. En ville un chat se vend 6 francs ; Aubert-Dubayet sert, un jour de gala, à son état-major, un rôti de rats. Les conventionnels, par mesure d'humanité, décident de renvoyer au camp prussien les bouches inutiles : femmes, vieillards, enfants, malades que l'on conduit en longues files juxqu'aux avant-postes. Mais les Allemands, dont les cantonnements regorgent de vivres cependant, repoussent ces malheureux, et ce sont les soldats français qui, charitablement, les recueillent, s'engageant à partager avec eux leur demi-ration de pain noir.

Ce dont on ne manque pas, en revanche, c'est de fausses nouvelles : les Prussiens de ce temps-là excellaient déjà en ce genre de tactique. Tantôt ils font passer à Kléber l'annonce de la complète déroute d'une armée imaginaire avançant au secours de la place ; ou bien ils laissent prendre par les

assiégés quelques-uns de leurs hommes portant, dans leurs sacs, des journaux français imprimés tout exprès, où on peut lire que Paris reçoit les Allemands en libérateurs. Un jour Kléber est invité à venir conférer au quartier général ennemi avec un envoyé de la Convention : il s'y rend, est mis en présence d'un inconnu, lequel lui apprend que la révolution est terminée ; l'Assemblée repentante et soumise a, sous la pression de l'émeute, proclamé le dauphin roi de France. A l'appui de son dire, le pseudo émissaire tire de sa poche un *Moniteur de la République* où sont relatés ces événements. Ce qui prouve que si la fourberie des Boches est éternelle, elle varie peu ses procédés, et que leur imagination a l'haleine courte.

Mayence tint jusqu'au dernier boulet, jusqu'au dernier morceau de pain. Affamée et réduite, la garnison terrifiait à ce point les assiégeants, quatre fois supérieurs en nombre, qu'elle obtint de se retirer en France, tambours battant, sans laisser un prisonnier ni un fusil à l'ennemi.

La sortie de ces *vaincus* fut une marche triomphale. Gœthe, prévenu de la veille, quitta sa villégiature de Marienborn et vint jusqu'aux portes de la ville afin d'assister à ce glorieux exode. C'était le 24 juillet 1793. Voici ce qu'il vit et qu'il n'oublia jamais : d'abord paraissent les troupes de ligne, « composées d'hommes alertes et bien faits ». Mêlées aux soldats ou leur faisant escorte, un grand nombre de jeunes Mayençaises partent avec eux pour la France ; elles marchent résolument, joyeuses et

confiantes, chargées d'un très mince bagage, dédaignant les railleries des vieilles qui, au passage, interpellent ces transfuges : « Hé Lisette ! Veux-tu ainsi courir le monde ? — Tes souliers sont encore neufs, ma fille, ils s'useront bien vite ! — As-tu donc appris le français depuis qu'on ne t'a vue ? — Bon voyage ! » Les partantes rient, répondent par des signes d'adieu, ou marchent au pas des soldats sans tourner la tête. Leur nombre s'augmente à chaque tournant de rue, si bien que des quolibets, la foule en vient aux menaces. La démarche sévère des troupiers de la République empêche seule une explosion ; l'agitation est « effrayante ». C'est bien pis quand on voit défiler les *Mayençais*, ouvriers, bourgeois, étudiants, acquis à la France nouvelle, abandonnant tout, quittant leurs foyers pour suivre, où il voudra les conduire, ce drapeau aux trois couleurs de la liberté. Ces damnés Français, même abattus, seront donc toujours et partout vainqueurs ! Leur affabilité a conquis les femmes ; leurs idées entraînent les hommes ! On fait silence, cependant, car le majestueux cortège continue : maintenant ce sont les représentants du peuple, fiers et terribles, avec leurs mines impassibles et le lourd bouquet tricolore qui se balance sur leurs feutres cabossés. Puis vient, note Gœthe, « une colonne de Marseillais, petits, noirs, aux vêtements bariolés et en guenilles, s'avançant à petits pas comme si le roi Edwin avait ouvert sa montagne et lâché sa joyeuse armée de nains. Ce qui fit le plus de sensation, ce fut l'arrivée des chasseurs à cheval. Ils s'étaient avancés jusqu'à nous en silence ; tout à

coup leur musique fit entendre la *Marseillaise ;* ce *Te Deum* révolutionnaire a quelque chose de triste et de menaçant, même lorsqu'il est vivement exécuté ; cette fois les musiciens le jouaient très lentement, en réglant la mesure sur la lenteur de la marche. C'était saisissant et terrible. C'était aussi un spectacle imposant que celui de ces cavaliers de haute taille, maigres et d'un certain âge, dont l'aspect s'accordait avec ces accents. Isolément, ils tenaient de Don Quichotte ; en masse, ils étaient très respectables ».

Gœthe, en regardant disparaître au tournant de l'avancée ces Don Quichotte de la fraternité, comprenait bien qu'il les reverrait. Il les revit, en effet, treize ans plus tard, après Iéna. L'empereur qu'ils s'étaient donné vint à Weimar et l'admit à l'honneur de lui faire sa cour. Même, en bon Corse, aussi dédaigneux qu'ignorant de l'idiome tudesque, il l'appela tout le temps *Monsieur de Go-ette*, ce qui refroidit le poète, gonflé de son universelle notoriété et lui donna à penser que ces Français, au sujet desquels il s'était naguère illusionné, sont, tout de même, bien superficiels et ne savent pas « se plier aux usages de la bonne société ». C'est du moins ce que racontait, d'un ton de leçon apprise et en roulant des yeux sévères, le cicerone qui, il y a quelque vingt ans, faisait admirer aux touristes les vieilles pantoufles et les redingotes élimées du musée de souvenirs installé à Weimar dans la maison de l'auteur de *Werther*.

COMMUNIQUÉS

18 *août* 1915.

Ce sera, pour ceux des anecdotiers futurs qui songeront à consacrer dans leurs chroniques une petite place aux civils, le trait caractéristique de la guerre. Sur le front, où ils font l'Histoire, les poilus ne se doutent pas de la place que tient, dans la vie des sédentaires, le bulletin quotidien de leur héroïque résistance. A Paris, la vie est active et intense ; les journaux sont criés à toute heure du jour ; le communiqué est répandu à des centaines de milliers d'exemplaires et porté, en quelque sorte, à domicile, sans que personne ait à se détourner de ses occupations. Il n'en est pas de même en province. On l'affiche en des emplacements fixes, et l'*heure du communiqué*, toujours la même, est connue et attendue de toute la ville ; on s'arrange pour être libre à ce moment-là, pour ne point manquer l'affichage de la dépêche officielle. On vient de loin pour la lire, toute fraîche sortie du télégraphe ; beaucoup la copient afin de la rapporter dans leur quartier, de la commenter à l'aise avec les voisins qui n'ont pu se déplacer et qui l'attendent anxieusement sur

le pas des portes. On s'aborde entre inconnus : « Pardon ! Avez-vous le communiqué ? Est-ce bon ? — C'est très bon ! » Et on parcourt ensemble la précieuse copie ; on échange ses impressions, si parfaitement sûr qu'elles sont identiquement confiantes.

J'ai vu la scène en bien des endroits divers. Je me souviens d'abord d'une rue sombre, dans une ville de Picardie, où la dépêche — c'était au début — n'arrivait que tard dans la nuit : onze heures, minuit parfois. Les gens faisaient les cent pas devant la porte close de la sous-préfecture, sans se lasser de l'attente ; des dames âgées apportaient des pliants, s'installaient et tricotaient à la lueur d'un bec de gaz. Souvent l'averse tombait et il se formait une large carapace de parapluies ruisselants ; nul n'aurait quitté la place avant de « savoir ». Enfin la porte s'entr'ouvrait ; un employé placide collait au mur le désiré papier, sous un lampadaire du portail ; il y avait un remous, un tassement, des cris : « *Lisez !* » Quelqu'un, parmi les mieux placés, donnait à haute voix lecture du télégramme, tandis que les autres tendaient l'oreille, réfléchis et concentrés, comme pour fixer à tout jamais le texte dans leur mémoire, hochant la tête et murmurant : « Tout de même, *on les aura !* »

Plus tard, en hiver, dans un bourg breton, la foule se massait, le soir, devant la poste, bien avant huit heures, moment où la dépêche était habituellement affichée. On entendait du dehors le tapotement saccadé de l'appareil télégraphique et on se disait dans un même espoir déjà satisfait : « Il y

en a long ; c'est bon signe ! » Le communiqué paraissait enfin, fixé sur la porte du bureau ; c'était sur papier jaune, tracé d'une molle écriture, sans points, ni virgules, ni capitales, et les noms de lieux — ces terribles noms de la région de l'Yser, — restaient la plupart du temps indéchiffrables. N'importe ! Des bouts de bougie sortaient des poches, on les allumait dans des fonds de chapeau, et sous la rafale qui soufflait de la mer, à la lueur des petites flammes vacillantes, on lisait. Beaucoup de paysans en veste, de femmes à bonnet de dentelle, serrées dans leurs petits châles noirs ; beaucoup de territoriaux aussi, en bourgeron de toile, qui risquaient de manquer l'appel du soir ; tous, le cou tendu, l'air grave ; et le dernier mot dégusté, le même refrain : « *Nous les aurons !* C'est sûr ! »

Maintenant, c'est sous les platanes d'un large boulevard, dans une grande ville de Provence. Sur la façade des bureaux d'un journal, à cinq heures, le communiqué est placardé, tracé au fusain, en belle ronde d'un demi-pied de haut, sur de longs écrans de calicot blanc. Tous les nez en l'air, tous les regards fixes, toutes les lèvres remuantes. Dans les tramways qui passent lentement, tous les visages aux vitres, tournés vers l'écriteau ; les cyclistes sautent de leur bécane, les autos s'arrêtent, les piétons s'amassent ; la circulation est obstruée, car l'affluence sans cesse se renouvelle ; on lit en silence, et les figures prennent cet air d'obstination qui veut dire, là comme ailleurs, comme partout : « On les tient ! *On les aura !* »

A l'aspect de ces attroupements recueillis,

informés, le jour même, de ce qui s'est passé le matin à l'autre extrémité de la France, j'ai parfois songé à tous ceux d'autrefois qui, depuis qu'il y a des guerres, c'est-à-dire depuis que le monde existe, ont attendu ainsi, dans l'espoir ou dans l'anxiété, des nouvelles aussi ardemment désirées qu'aujourd'hui, et qui pourtant n'arrivaient pas, ou qui arrivaient si tardivement qu'il fallait se résigner à des mois ou des années d'angoisse. Depuis la branche d'olivier apportée par la colombe de l'Arche et qui fut le premier en date de tous les communiqués, comment parvenaient aux peuples intéressés la connaissance des grands événements lointains d'où leur existence dépendait ? On cite le soldat de Marathon annonçant à Athènes la victoire de Miltiade et qui mourut pour avoir parcouru au pas gymnastique dix-huit kilomètres, indice qu'il avait le souffle court ou bien peu d'entraînement. L'exploit, cependant, parut extraordinaire, puisqu'il est demeuré fameux, et la question n'en subsiste que mieux : comment les gens restés en Péléponèse furent-ils informés de la prise de Troie ? Par quel procédé rapide les Français du moyen âge apprirent-ils le résultat de la bataille de Bouvines, par exemple, ou la victoire de Jeanne d'Arc à Orléans, événements connus en peu de jours du pays tout entier ? Ce sont là des problèmes de Petite Histoire malaisés à résoudre.

Depuis que le télégraphe existe, les patiences ne sont plus soumises à de longues épreuves. La bataille de Solférino, livrée le 24 juin 1859, fut connue le 25 à Paris par un supplément du *Moni-*

teur ; l'assaut victorieux de Sébastopol, qui est du 9 septembre 1855 était annoncé le 11. La nouvelle de la prise d'Alger, en juillet 1830, fut apportée en cinq jours par la frégate *la Thétis* jusqu'à Toulon et de Toulon à Saint-Cloud par le télégraphe optique, lequel, comme chacun sait, avait fait ses glorieux débuts le 15 fructidor an II, par l'annonce d'une victoire — la reprise de Condé-sur-Escaut par les troupes de la République — le premier des communiqués télégraphiques. Mais il n'existait de lignes qu'à l'intérieur du pays, et pour porter au gouvernement les procès-verbaux de leurs exploits, nos généraux guerroyant au delà du Rhin en étaient réduits à se servir de courriers. Ainsi, à mesure que le champ des opérations s'éloigne, les délais s'allongent. La nouvelle d'Austerlitz ne parvint à Paris que neuf jours après la bataille : on la trouve au *Moniteur* du 11 décembre, et ceci paraissait aux contemporains prodigieusement rapide. Les *Mémoires* attribués à Constant, valet de chambre de l'empereur, content que Moustache, le courrier porteur du triomphal bulletin, chevaucha sans désemparer, jour et nuit, depuis le champ de bataille jusqu'à Saint-Cloud. Il parcourut cinquante lieues dans sa dernière journée ; il fallut l'effort de quatre hommes pour le décoller de sa selle, et son cheval tomba mort au pied du perron où se tenait l'impératrice, accourue en peignoir au bruit des grelots. Cet empressement aurait valu à Moustache un splendide anneau de diamant dont Joséphine dépouilla sa main impériale.

L'anecdote peut être authentique ; mais elle est

en désaccord avec le récit du *Moniteur*, lequel mentionne que c'est le colonel Lebrun, aide de camp de l'empereur, qui fut chargé d'annoncer à Saint-Cloud la victoire.

Onze jours. Cela paraîtrait interminable aujourd'hui ; mais nos pères n'étaient pas « gâtés ». Jusqu'à la Révolution ils n'avaient été tenus, en temps de guerre, au courant de rien. Pendant la guerre de Sept ans, par exemple, il semble bien que le gouvernement n'eut jamais la pensée d'instruire, de façon quelconque, les Français de la marche des armées. Le communiqué officiel n'était pas inventé et on devait se contenter des gazettes que bien peu de personnes lisaient. Parmi l'annonce de l'ouverture du Parlement, celle d'une séance à l'Académie des sciences, la *Gazette de France* consacre un écho très sommaire, dans son numéro du 19 novembre 1757, à la défaite de Rosbach, qui est du 5 : quelques lignes, suivies de la liste, fort longue, des officiers tués dans le combat. La *Gazette d'Amsterdam* est mieux et un peu plus vite renseignée : le bruit de la victoire de Frédéric a mis dix jours à lui parvenir. De quoi l'on peut conclure que depuis l'invention des journaux le public était moins rapidement informé des événements qu'au temps de l'antiquité. Qui ne se souvient, en effet, de ce passage des *Commentaires* où César rapporte que la nouvelle d'une de ses victoires parcourut 60.000 pas en six heures de temps ? Probablement faisait-il usage d'un procédé emprunté aux Gaulois qui, écrit-il autre part, « toutes les fois qu'il arrive un événement remarquable, l'an-

noncent aux contrées voisines par des cris transmis de proche en proche, si bien que ce qui s'est passé à Orléans au lever du soleil est su en Auvergne avant le soir, bien que la distance soit de 160.000 pas ».

Cette façon de *communiqué* a laissé quelques traces dans les pays du Midi : certains sommets des environs de Grasse portent encore le nom de *Castel à bram* (la tour où l'on bramait) ou de *Castel de l'audido* (le poste réservé à l'*audition*, le poste d'écoute). L'appellation de sommet des *audides*, conservée à un rocher du littoral, entre le cap Roux et Nice, n'a pas d'autre origine. Les lieux nommés Pierrefeu, assez nombreux en Provence, commémorent, au contraire, des postes de télégraphie nocturne, correspondant entre eux au moyen de feux allumés. Les Romains faisaient grand usage de ce genre de communications ; après César, qui l'employa, il devint si fréquent que des postes à signaux lumineux furent installés dans tout l'empire ; la ligne, ayant à Rome son point de départ, contournait toute la Méditerranée et remontait la vallée du Danube : au total, un parcours de 3.000 lieues.

Ce système de correspondance au moyen de feux paraît d'ailleurs aussi vieux que le monde, et pour en revenir au siège de Troie, c'est par ce moyen, semble-t-il, que les habitants de Sparte auraient connu la victoire de leur armée. Eschyle, dans sa tragédie d'*Agamemnon,* mentionne un *observateur* qui, sans se décourager, garda, pendant dix ans, les yeux fixés sur le sommet du mont Ida.

Au bout de ce laps respectable, sa merveilleuse patience fut récompensée : un feu parut sur la cime de la colline ; c'était le signal convenu. Troie avait vécu. Le poète cite même les postes intermédiaires entre Pergame et la côte grecque : c'étaient le promontoire Hermès, les monts Athos, Cythéron, Egyplanète et Arachné. Ainsi parvint en Péloponèse le plus fameux et le plus attendu des communiqués.

Les stratèges de l'antiquité avaient en effet compris la nécessité d'instruire rapidement les non-combattants demeurés au pays, des mouvements et des succès de l'armée en campagne. C'est l'un des grands soucis de Polybe, qui y insiste plusieurs fois. Il préconise un système, fort ingénieux en théorie, mais qui, dans la pratique, devait occasionner de nombreuses déceptions : il s'agit de baquets d'égale contenance, remplis d'eau et posés sur des hauteurs éloignées l'une de l'autre à distance de vue. Tous ces baquets sont munis d'un robinet de vidange et pareillement marqués, à l'intérieur, de signes conventionnels, voire de phrases, disposés perpendiculairement depuis le fond jusqu'à l'orifice. A un signal donné, instantanément répété de proche en proche, le premier télégraphiste ouvre son robinet, et tous les autres en font autant. Au second signal, tous les robinets se ferment, et dans tous les baquets, l'eau, également descendue, atteint le niveau du même signe — celui qu'il importait de transmettre.

Notre système actuel est évidemment préférable ;

mais cet exemple montre combien les poilus de toutes les époques se sont généreusement inquiétés de satisfaire l'impatience patriotique des inutiles que l'âge ou les infirmités retiennent au logis, tandis que le sort de la patrie se décide au loin. J'avais recueilli de cette constatation consolante d'autres indices encore, et je pourrais faire preuve d'une érudition, d'ailleurs facile, en m'étendant sur les hiérodromes — coureurs persans, — ou sur les hirondelles peintes de couleurs diverses, par le moyen desquelles communiquaient entre eux les patriciens romains, ou sur la splendeur de Louis XIV confiant la rédaction de ses communiqués à Racine, nommé son historiographe, ou encore sur les bulletins de Napoléon, si noblement écrits, si peu prodigues d'éloges, que les militaires avaient promu au rang de proverbe cette locution : *Menteur comme un bulletin de la Grande Armée*, appréciation que l'agence Wolff a su définitivement périmer. Mais je m'aperçois, un peu tard, que tout ce rétrospectif est, à l'heure actuelle, sans intérêt et hors de propos. Nos communiqués, qui m'y ont entraîné, n'ont jamais été mensongers. Ils ne sont pas non plus rédigés « dans la langue de Racine », c'est manifeste ; en quoi ils diffèrent de ceux de Louis XIV et de ceux de Napoléon. Tels qu'ils nous sont offerts, ils accaparent toutes les pensées de la nation. Dès qu'on a lu celui de 15 heures, on attend celui de 23 heures, et jamais on n'a été plus pressé de vieillir. Etant le lien quotidien entre ceux qui agissent et ceux qui espèrent, ils ont, en outre, réalisé ce miracle que, depuis trois cent quatre-vingts jours,

aux mêmes heures, dans un élan d'admiration et de reconnaissance pour les défenseurs de notre sol, tous les cœurs de France s'émeuvent à l'unisson — ce qui n'était pas arrivé, je pense, depuis les temps lointains de l'invasion d'Attila.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LEUR DÉMENCE

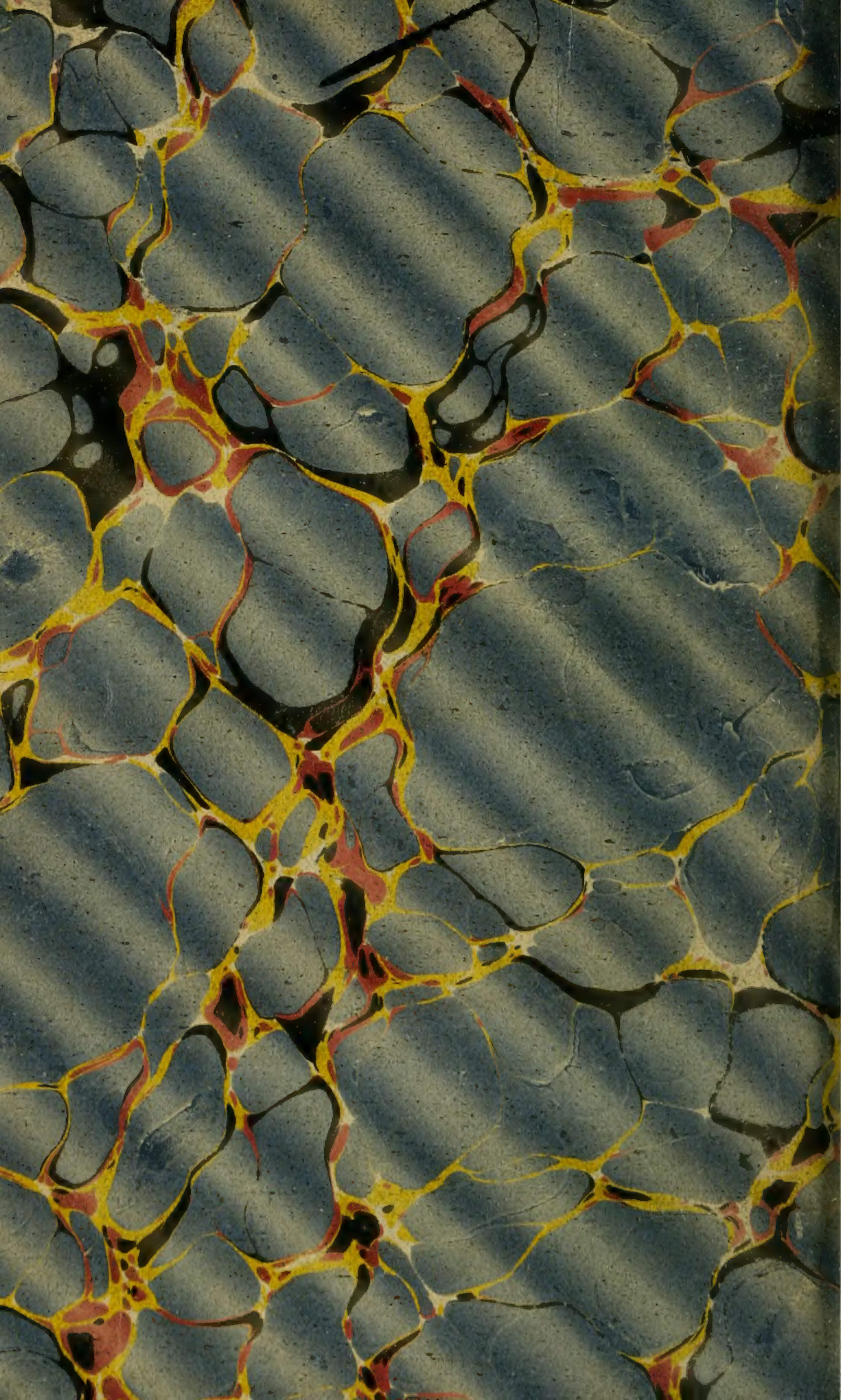
LES APOTRES DE LA « KULTUR »

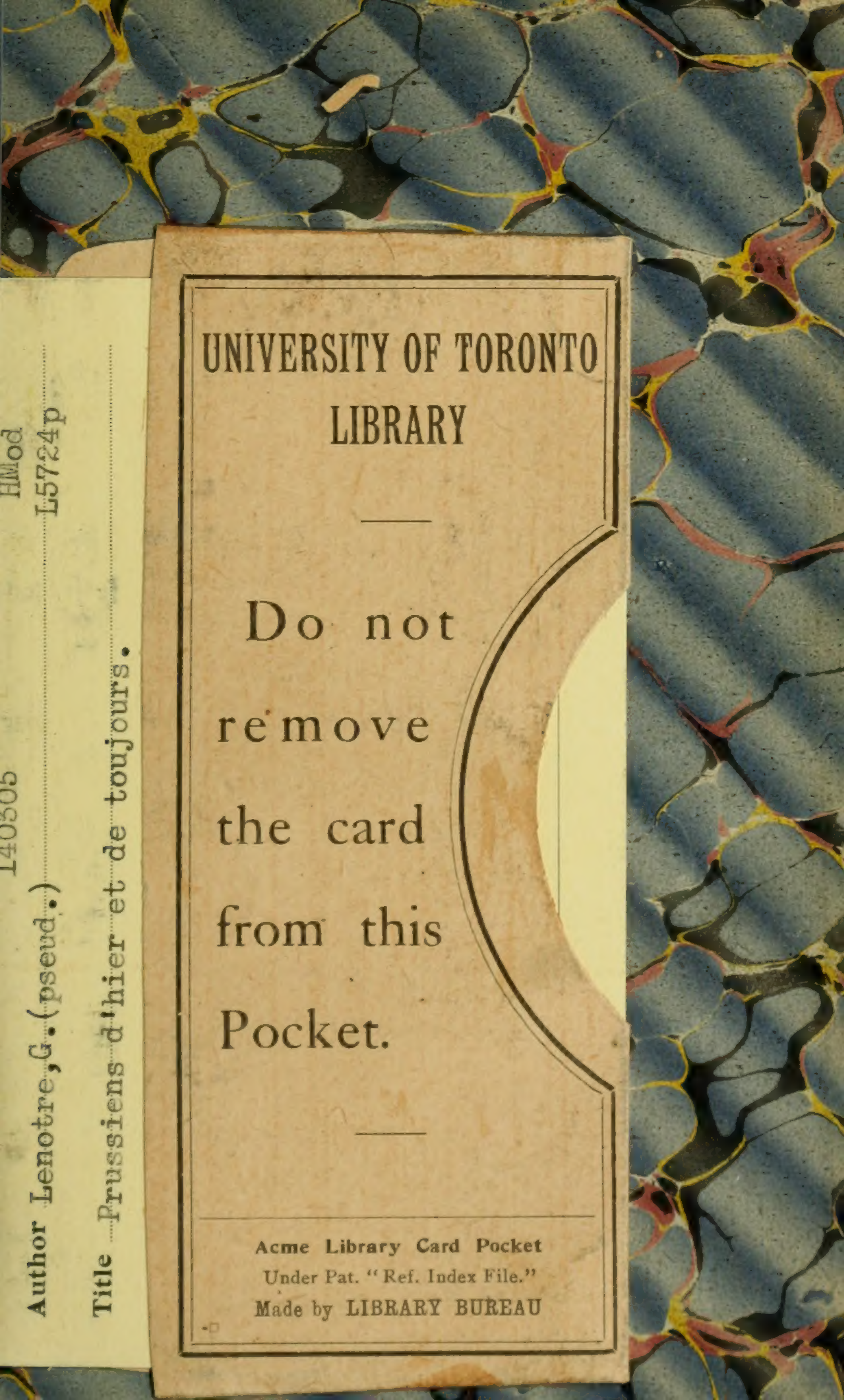
LEURS MAITRES

LA BELGIQUE SUPPLICIEE

QUAND NOUS ALLONS CHEZ EUX

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY





140305
HMod
L5724p
Author Lenotre, G. (pseud.)
Title Prussiens d'hier et de toujours.
UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not
remove
the card
from this
Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 17 06 03 009 0